

Victor
Serge
*S'il est minuit
dans le siècle*



Les Cahiers Rouges

Grasset

VICTOR SERGE

S'IL EST MINUIT DANS LE SIÈCLE

1. Le chaos.....	4
2. Les eaux noires.....	26
3. Les messages.....	53
4. Les directives.....	91
5. Le commencement.....	99

138 pages en tout

À la mémoire

KURT LANDAU, ANDRÉS NIN, ERWIN WOLF, disparus à Barcelone et dont on nous a ravi la mort même,

à JOAQUIN MAURIN, dans une prison d'Espagne,

à JUAN ANDRADE, JULIAN GORKIN, KATIA LANDAU, OLGA NIN, et à travers eux à tous ceux dont ils incarnent la vaillance,

je dédie les messages de leurs frères de Russie.

1. Le chaos.

Mikhaïl Ivanovitch Kostrov, nullement superstitieux, sentait dans sa vie venir les choses ; elles s'annonçaient à des indices presque insaisissables. Ainsi son arrestation. Il y avait eu le ton singulier du recteur, lui disant :

– Mikhaïl Ivanovitch, j'ai décidé de suspendre momentanément votre cours... Vous en êtes au Directoire, n'est-ce pas ?

Crainte, évidemment, des allusions au nouveau tournant politique.

– Préparez-moi donc, continuait le recteur, un cours très bref sur la Grèce...

Décalage d'environ deux mille ans. Ici, Kostrov sentit qu'il faisait une faute, mais la fit joyeusement, pour le plaisir d'alarmer un peu ce froussard bien assis, qui prenait une voix particulière pour téléphoner au secrétaire du Comité.

– Excellente idée, dit-il. J'ai depuis longtemps en tête une série de conférences sur la lutte des classes dans la cité antique... Il y a place pour toute une théorie nouvelle de la tyrannie.

Le recteur fuyait son regard, la tête baissée sur ses papiers. Le sommet du crâne dégarni, il paraissait tonsuré.

– Pas trop de théories nouvelles, tout de même, marmonnait-il entre ses grosses lèvres. Au revoir.

C'est en apercevant la tonsure que Mikhaïl Ivanovitch se sentit acheminé vers des événements...

Il sortit de là nettement orienté : « Quelqu'un m'a dénoncé. Qui ? » Puis il retrouva dans sa mémoire l'image d'une petite femme inélégante et courtaude, le buste un peu fort, moulée dans son imperméable des magasins de l'armée. Front étroit, bouche longue, regard sans chaleur, – quelque chose d'un rongeur dans l'ensemble du visage, – il ne l'aimait pas. Sous sa main boudinée, une serviette de militante déjà bourrée, à coup sûr, de papiers importants. Thèses du Comité du rayon pour les agitateurs, liste des activistes, et coëtera...

– Camarade professeur, vous n'avez pas été très clair sur les thermidoriens de gauche... ou je n'ai pas saisi votre pensée... *C'étaient*, avez-vous dit, je l'ai noté, *de mauvais thermidoriens et qui, en soutenant Barras et Tallien, travaillaient à leur propre perte...* Je ne comprends pas tout à fait votre distinction entre bons et mauvais thermidoriens...

Toi, petite canaille, tu me surveilles, c'est toi, qui me dénonces... Elle sortait à cet instant du cabinet de *Dia-Mat* – dialectique matérialiste, – la serviette en avant, et cette odieuse poitrine molle, parlant très haut de sa voix un peu rauque, faite pour les tribunes en planches mal rabotées et les transparents rouges... Elle parlait, naturellement, du journal mural.

– Ce n'est pas permis, disait-elle impérieusement, c'est même inadmissible ! Le Comité de rédaction...

Au mot *inadmissible*, Kostrov n'eut plus de doute. Délatrice. Il hâta le pas pour n'avoir pas à lui dire bonjour, mais elle le saluait allègrement et derrière elle se montrait la tête bouclée d'Irina, une petite Zyriane, des hauts-pays de la Kama, qu'il trouvait charmante avec son visage poli, ses yeux longs, ses pommettes pointues, ses lèvres menues découpées par un miniaturiste de l'âge du renne...

– Eh bien, lui demanda-t-il, camarade, votre thème ? Ça va ?

Elle fit oui, oui, de la tête, sérieuse et enjouée : enjouée seulement du fond des yeux : ces tout petits grains d'or au loin comme au fond de l'eau. Ils parlèrent un court moment, puis un flot d'étudiants les sépara, car onze heures sonnaient.

Le soir, à table, en face Ganna, entre eux Tamarotchka haut perchée sur une chaise à dossier peinturluré, il interrogea :

– Et que dirais-tu, Ganna, si l'on m'arrêtait ?

Ganna ne s'interrompit pas de servir à la petite le macaroni gris. Une légère rougeur lui vint aux joues, ses lorgnons cerclés d'écaille parurent un peu désaxés quand elle fit simplement :

– Tu crois ?

La petite écoutait, souris aux aguets. À notre époque, il faut que les enfants comprennent. Que les enfants sachent. Les préparer vaut mieux que leur mentir sans fin. On a bien arrêté Vanil Vanilitch, en bas, il y a quinze jours et sa Svétlana, à laquelle on avait dit que « papa est allé à Léninegrad, tu sais, à l'Académie des Sciences » a fini par se plaindre qu'on la trompait. « Et moi je sais que papa est en prison, je le sais, je le sais ! Et je suis triste que papa est en prison, mais pourquoi mentez-vous tous ? » Le juif du troisième étage était en prison. Le beau-frère de Maroussia aussi. Svétlana, sept ans, disait à Tamarotchka, six ans : « Et moi, j'ai vu un homme qu'on a fusillé : il venait chez ma tante, il avait un grand nez, c'était un vilain homme, je suis contente qu'on l'a fusillé. » Son grand-père la grondait : « Svétlana, c'est mal de parler ainsi, Svétlana, il vaut penser à la douleur des autres. » (Un vieux radoteur ce grand-père, qui sympathisait discrètement à la secte des Tchourikovtzi.) Svétlana, boudeuse, s'obstinait, le regardant de dessous son grand front bombé : « Et moi grand-père, je dis que c'est un vilain homme et alors on a bien fait, on a bien fait de le fusiller... » Elle sautillait sur un pied en répétant : « On a bien fait. » Ce n'était sans doute que pour voir se mouiller les yeux de grand-père et naître à ses lèvres un petit tremblement à quoi elle reconnaissait qu'il l'aimait et qu'il était faible. Tamarotchka observait ce manège, écoutait tout. Comme il l'aime, grand-père, et comme elle le tourmente ! Que tu es mauvaise, Svétlana ! pensait-elle. Et elle faisait un bond de côté, tapait sur l'épaule de Svétlana, se sauvait derrière le banc pour se faire poursuivre... Grand-père regardait alors, toute droite, découpée en pierre grise sur le ciel pâle une silhouette d'homme émacié, sévère, tout en lignes hautes. Si droit. Si dur. Si beau. L'Inquisiteur. Grand-père soupirait. Ce n'était pourtant que le naturaliste Timiriachev, car les enfants allaient prendre l'air sur le

boulevard Tverskoy au carrefour de la Malaya Nikitskaya. Là, dans cette calme rue à droite une banale église blanche : et c'est là que Pouchkine se maria il y a cent ans, Pouchkine :

Pas de bonheur ici-bas, mais le calme et la volonté.

Grand-père aimait ce vers, lui qui n'avait eu ni calme ni volonté. Comme Pouchkine lui-même. Comme presque tout le monde ici-bas. Mais ce vers contenait une harmonie, un mensonge admirable. Non : une vérité d'au-delà. Plus vraie que la vérité, supérieure. Le calme et la volonté n'existent pas ; ils dominent tout ; inaccessibles et suprêmes, réels et irréels. Personne ne le peut comprendre, personne... En face de l'église un petit hôtel bas, entouré d'une grille doublée d'une clôture en planches, contre l'indiscrétion : là vivait Maxime Gorki. Celui-là n'avait besoin de rien. Ni calme ni bonheur ni volonté ! Il écrivait implacablement des choses doucereuses et révoltantes, presque sans âme... Peut-être en souffrait-il, car on doit souffrir de se sentir si peu d'âme aux portes de la mort. « Je prierais bien pour toi, Alexéï Maximovitch, pensait grand-père, mais tes papiers m'en ôtent l'envie... » Tout cet univers et bien plus vaste encore, plus compliqué était à cet instant dans l'âme de Tamarotchka, six ans, petite souris aux aguets, qui grignotait quelque chose, à table, les yeux grands ouverts. Au-dessus d'elle l'homme et la femme scrutaient en eux-mêmes l'avenir.

– Tu crois ? reprit Ganna.

Kostrov perçut qu'il le savait. Prescience, pressentiment sont des mots d'ignorants qui disent bien ce qu'ils disent. On totalise une foule d'observations subconscientes et de calculs, il en résulte subitement une certitude, pas tout à fait rationnelle sans doute, mais des plus valables.

– Bien sûr. En six semaines, nous avons bien eu trois cents arrestations à Moscou, songes-y. Tous des hommes de ma génération, des militants de la guerre civile, des opposants de 26-27, qui tous s'étaient rangés pour avoir la paix...

Ganna réfléchissait. Ganna, étonnamment pareille à une fillette studieuse, les joues roses, le nez un tantinet retroussé, les bandeaux tirés. Même au lit, à l'heure de la caresse, il voulait qu'elle gardât ses lorgnons en écaille à cause du sérieux amusant qu'ils conféraient à son visage de gamine. Elle rosissait alors délicieusement. « Non, permets-moi de les ôter, je suis gênée... » Le rire du mâle l'offusquait, elle s'empourprait et Mikhaïl répétait : « Je te le défends, chérie, chérie... » en se penchant sur elle, nue. Il l'aimait bien, il ne savait pas au juste s'il l'aimait. On vit ainsi, sans savoir.

– Si on t'arrête, demandait-elle, ne penses-tu pas qu'on me congédiera aux Statistiques ?

Possible, en effet.

– Tu vendras le divan... Et mon complet brun...

Ils rirent. Ce divan, ce complet brun, derniers recours ! Ils étaient prêts. Le surlendemain, on l'arrêta. Tout bonnement, dans la rue, avant l'arrêt du tramway. Un type surgit sur le trottoir à côté de lui, marchant du même pas que lui, le rejoignant de biais. Casquette et pardessus miteux, jeune visage d'homme inculte.

– Camarade Kostrov, je vous prie de m’accompagner...

– Je sais, je sais, fit Mikhaïl Ivanovitch, presque soulagé de son attente.

L’autre ne s’étonna de rien.

– Par ici.

Ils entrèrent dans une cour au pavé défoncé. Des flaques d’eau de pluie y stagnaient, une auto tout éclaboussée des boues de la nuit précédente était rangée devant une porte ouverte sur un corridor sombre... Des caves, montait une fade odeur de pourriture. Kostrov pataugea dans une flaque, contrarié de penser qu’il allait crotter le bas de son pantalon, plus contrarié encore de s’apercevoir qu’il ne pensait qu’à une chose aussi sottise. Le type lui ouvrit la portière de l’auto.

– Montez, citoyen.

Le Comité de la coopérative de logement prie les locataires en retard de loyer... sous peine d’inscription au tableau noir... Coopérative de n° 6767, Lénine vit éternellement. Kostrov lut ces lignes affichées sur le plâtre lépreux... Éternellement ! Tas d’idiots ! L’auto bondit à travers les flaques, vira sous la sonnerie affolée d’un tramway, s’élança vers la tour carrée, massive, en briques rouges de la porte de la Trinité, fila devant les créneaux du Kremlin, devant la haute colonnade blanche du Grand Théâtre, ralentit sous un portrait géant du Chef, qui recouvrait toute la façade d’un grand magasin en construction, s’arrêta net sur la place Dzerjinski à la hauteur d’une porte comme une autre gardée par un fantassin coiffé d’une sorte de casque à pointe en étoffe. Au-dessus de cette porte un masque en bronze noirci, souriait vilainement dans sa barbe. « Salut, Marx ! lui dit Kostrov en lui-même. Ça te taquine, cette baïonnette ? Tu fais bien de ne pas te montrer parmi nous, ou tu la passerais toi-même cette porte, vieux frère, et tu serais vite servi... » Il n’avait que des idées puérides qui allaient et venaient en désordre dans sa cervelle rincée par un vent froid. Mais pas peur : une sorte de soulagement, un désir de railler...

Ensuite, il plongea dans l’ennui d’une longue attente inutile dans un bureau vide ; de là, fut descendu par un ascenseur dans un compartiment banal du Chaos ; du Chaos, il remonta à la surface du silence, tranquillement ; et puis vint cette douleur cardiaque. Ainsi tourne une clef dans une serrure, de l’autre côté de la porte ; et tout un inconnu de désolation est derrière cette porte. Kostrov vous eût dit, complaisant envers lui-même : « Vous savez, moi, ça ne m’émeut pas d’être coffré. J’en ai vu d’autres. Par exemple à Lvov, en Pologne, en 20, les gendarmes m’ont pris dans une rafle de suspects, mon ami, je n’en menais pas large. S’ils avaient regardé d’un peu près mon passeport tchèque, j’étais au moins pendu. En 21, autre histoire à Tiflis, moins dangereuse, bien sûr, puisque les social-démocrates géorgiens furent très bien renseignés. Noé Agachvili vint me voir à la prison du Métek, nous nous étions connus à Paris. « Votre soulèvement ? me dit-il, mais mon cher, j’en tire toutes les ficelles. Je te mets à l’abri, dans ton intérêt même. Tiens, veux-tu faire une partie d’échecs ? » Il faut vous dire qu’Agachvili n’a jamais oublié le mat que je lui ai infligé à Pétersbourg après l’insurrection de juillet où nous nous étions battus l’un contre l’autre au coin de la Millionnaya... Je l’ai arrêté moi-

même quelque temps après la soviétisation ; il doit être à cette heure déporté dans l'Ouzbékistan... En 24, à Roustchouk, en Bulgarie, mauvais moment... En 28, à Moscou, mais alors j'eus de bonnes discussions idéologiques avec mon juge d'instruction. Pas sans effet, puisqu'il a mal tourné, ou plutôt bien tourné depuis : il est aux îles Soloviétski, cinq ans, *five years, Sir*, pour une déviation d'extrême-gauche...

« Ici, tout de même, je me sens en famille, chez moi. On nous coffre, la politique veut ça. Le stockage des blés se rapproche, se sera un fiasco, évidemment, les chiffres de contrôle de la Commission du Plan l'indiquent assez. Alors, on a peur de nous, bien que nous nous taisions... »

Le Chaos était une chambrée rectangulaire contenant six couchettes et trente prisonniers. La buée des haleines y coulait le long des murs, la fumée du tabac y était telle que l'on se mouvait dans un nuage étouffant. Il faisait très chaud, on avait la chair moite, la migraine, des envies de vomir. Quelqu'un vomissait toujours, ou pissait ou déféquait sur la tinette ; et les nouveaux venus, casés dans ce coin-là, vivaient dans la puanteur et les sales bruits organiques. On couchait sur et sous les lits ; pour se mouvoir, on réservait d'un commun accord, en se serrant, tous, accroupis ou debout, les uns contre les autres, un étroit espace le long du mur du fond, appelé le boulevard. À tour de rôle, chacun pouvait se promener un peu. Le soir, quelque part au-dessus, après plusieurs étages qui étaient des univers clos, superposés, un orchestre de cuivres attaquait des airs entraînants pour faire tourner au club du IV^e bataillon spécial, des gars en uniforme et des blondes, des châtaines, des brunes, des rousses, oui, même des rousses, trop poudrées, les épaules couvertes de ces jolis châles voyants que l'on vendait vingt et un roubles à la coopé du Service politique. Un fantôme à barbiche, levé dans la brume du Chaos, racontait en avoir revendu de ces châles « et elles se trémoussent là-haut, ces petites putains, et moi j'suis là pour six châles, ah, si c'est la vie, merde », l'injure dégoulinait de sa bouche, les cuivres s'exaltaient. Trente fantômes aux voix étouffées par le règlement s'agitaient là, s'arrangeant pour vivre les uns sur les autres, se gratter sans trop gêner le voisin, partager équitablement l'eau tiède, le pain noir, de tout petits morceaux de sucre, tuer le temps, tuer la peur. On eût dressé une liste assez complète de crimes possibles, crapuleux et nobles, imaginaires, fictifs, réels, inimaginables, en cataloguant leurs histoires qu'ils ne racontaient guère d'ailleurs que souffle à souffle, crainte des mouchards.

– Tiens, ce vieux-là, à droite du baveux qui est couché la plupart du temps ; c'en est un. On lui a promis quelque chose pour qu'il écoute, il écoute tout et il en ajoute. Où qu'il aille, on l'ratera pas, tu peux m'croire.

On eut dressé une liste plus complète encore des souffrances vaines et des innocences inconscientes à scruter un peu leurs consciences de fantômes. L'Ancien était le plus grand – par la taille – le plus osseux et le plus sage des habitants du Chaos : ses sourcils embroussaillés et son menton en pierre taillée surgissaient, à chaque difficulté, d'un brouillard de gros tabac, et faisaient l'ordre, la paix.

– J'ai tout Dostoïewski dans mon Chaos n° 16, disait-il fièrement et plus que ça ! Trente et un malheurs ce matin..

Deux trotskystes, un vrai, un douteux discutaient, le vrai sous le lit, l'autre dessus, à

voix basse les objections de Radek à la théorie de la révolution permanente. Mikhaïl Ivanovitch les repéra, mais il avait lui, abjuré, en l'an 29, reconnaissant que la collectivisation... Ils se montrèrent peu liants. Mikhaïl Ivanovitch, désespéré, rechercha et obtint la sympathie d'un bossu blême, qui avait illégalement fabriqué du savon. Le fantôme débraillé qui arpentait lentement le boulevard – quatre mètres quatre-vingts d'un bout à l'autre – s'arrêta tout à coup et dit d'une voix assez forte :

– Citoyens et camarades ! Excusez ma liberté grande. J'en peux plus. J'demande la permission de pleurer. T'entends, l'Ancien ? La permission de pleurer.

La voix sûre de l'Ancien vint de la zone d'ombre, sous le placard lumineux de la fenêtre.

– Pleure, vieux, tant qu'tu veux, tant qu'tu peux. C'est ici ton seul droit de citoyen. J'défends d'en rire, camarades. Seulement, tâche d'pas faire d'bruit. L'règlement est la loi suprême.

On regarda. Les parties de dés et de dames s'interrompirent. Dés et pions en mie de pain séchée perdirent instantanément l'être. L'homme (ce n'était plus un fantôme) avait un visage terriblement creusé, couleur de muraille, de terre, d'amertume, de folie. Il n'y a pas de mots pour dire cette couleur de la face humaine que personne n'a jamais peinte. Hérissée de poils cendreaux, cette face et les yeux, des trous, avec une lueur au fond. L'homme dit :

– J'suis accusé d'espionnage. Et j'suis qu'un pauv'bougre, citoyens et camarades, je vous le jure, rien qu'un pauv'bougre !

Sa parole se tordait comme un sanglot, mais son visage restait sec. Il avait la pomme d'Adam saillante, le cou très maigre, sillonné de tendons. Après une pause, l'Ancien répliqua du fond de son coin.

– D'quoi on t'accuse, ça n'nous r'garde pas. J'dirais même que ça n'te regarde pas toi-même. Le pouvoir sait c'qu'y fait quand i nous fout en prison. Des pauv'bougres, on en est tous, c'est c'qu'y a d'plus malheureux dans c't'histoire...

L'espion regardait autour de lui avec une sorte de dépit. Il se passa sur le visage, de haut en bas, des doigts grêles et sales. Sec, tout entier.

– Et maintenant, j'peux pas pleurer. J'peux plus, citoyens, excusez-moi. C'est passé. Chienné de vie, pourvu qu'ça finisse.

L'Ancien repartit sentencieusement :

– La séance permanente du Chaos n° 16 continue. On passe à l'ordre du jour.

Mikhaïl Ivanovitch vécut sept semaines dans le Chaos, remplies de menus événements – les jours passaient très vite, bien que les heures fussent lentes et pesantes, – tout à fait vides dans la mémoire. Les hommes existaient là, avec un relief puissant, la durée les écrasait mais le temps proprement dit n'existait pas. Mikhaïl Ivanovitch reçut un colis de sa femme : bon signe, ce n'était pas permis dans les cas difficiles. La dizaine d'œufs durs – que les gardiens avaient brutalement cassés et coupés avec un couteau sale – lui prouva que Ganna n'avait pas été congédiée le 15 au service des Statistiques.

Mais le mercredi suivant, il attendit en vain, anxieux chaque fois que des pas s'approchaient de la porte. Tatarev, spéculateur, un ruminant mou, dont la corpulence s'affaissait peu à peu, reçut des friandises qu'il partagea : une part pour la chambrée, l'autre pour lui. La sienne, il la mit sur sa couverture grise et la contempla. Les petites tranches de pain sec paraissaient dorées, elles irradiaient de la lumière. Tatarev les regarda jusqu'au soir et les mangea la nuit, avec de longs reniflements et des bruits énervants de mâchoires. Sale ruminant. Deux hommes eurent la dysenterie. On les laissa plusieurs jours dans le Chaos qu'ils remplissaient de fétidité. La vie s'en allait d'eux, à vue d'œil, en défécations sanguinolentes toute la journée, toute la nuit. C'était un mécanicien accusé de sabotage et un ancien revendeur accusé de fraude. L'Ancien expliquait deux fois par jour au surveillant de quartier :

– J'vous dis qu'y crèvent, camarade chef et que c'est contraire au règlement pour l'hygiène.

– Bon, bon, faisait le surveillant. I crèveront pas, c'soir, allez. Y a pas d'place au lazaret, attendez à demain.

On attendait sans doute que la mort vidât deux lits au lazaret pour y transporter ces moribonds puants. Là-haut, l'orchestre jouait de 9 à 11 ses airs de bravoure ; les brunes, les châtaines, les blondes, les rousses même aux épaules couvertes de châles éclatants tournaient au bras de militaires... Une chemise fut volée à Tante-Gros-Pet, jeune homme convenable, accusé d'occultisme, affligé par la nature d'un postérieur légèrement disproportionné. Une tante l'approvisionnait en comestibles : de là son double surnom. Il refusa comme une indignité la fouille générale proposée par l'Ancien, mais cela fit de longs débats, toute une crise de conscience au sein du Chaos où les voleurs, qui formaient une fraction organisée sous la présidence de Malych-Petit-Gars, du marché de Smolensk, publièrent qu'ils exigeaient la restitution de l'objet volé au cours de la nuit, faute de quoi ils se faisaient forts de découvrir le coupable et de lui ôter toute envie de recommencer. Tante-Gros-Pet retrouva le matin, au pied de sa paille, sa chemise à laquelle il ne manquait qu'un assez grand carré de tissu. Une chose tout à fait inouïe, secrète, invraisemblable, ce fut quand Malych rapporta des cabinets où l'on allait deux fois par jour, tous ensemble, s'aligner au-dessus des trous tandis que les copains des deuxième et troisième relèves attendaient, debout devant vous, ceux de la deuxième relève déjà déculottés, car les surveillants glapissaient à l'entrée : « Plus vite, et plus vite, citoyens ! » – une chose tout à fait inouïe, ce fut quand Malych-Petit-Gars rapporta de là un demi-litre d'eau-de-vie pour la fraction des voleurs. On but cet alcool prodigieux entre initiés. Ainsi se révéla une élite dans le Chaos. Kostrov fut ému quand, à une heure du matin, un gars de la fraction lui passa un fond de gobelet du divin tonique. Il pensait sans cause à la mort de Svétlana, ce peu d'alcool le dégrisa, il fut certain qu'à cette heure Svétlana dormait toute rose le poing fermé sous son menton : et l'ours en peluche était couché près d'elle.

Les deux trotskystes des premiers jours étaient partis, remplacés par deux autres, des ouvriers de l'usine Amo, dont l'un tout au moins ne comprenait rien aux idées. Vint aussi un comptable social-démocrate extrêmement propre qui fut tout à fait crasseux dès le lendemain, inexplicablement. Il entreprit Kostrov sur la démocratie ouvrière.

– Vous y venez avec douze ans de retard, estimé camarade.

Mikhaïl Ivanovitch se fâcha presque.

– Nous n’avons rien, rien de commun avec le menchévisme. Entre la contre-révolution kautskienne et nous...

Ils discutèrent beaucoup, très hostiles, amicalement pourtant. Le social-démocrate paraissait juif, il connaissait les régions d’Oufa, de Sémipalatinsk, de Kansk, de Chenkoursk, pour y avoir été déporté pendant sept ans. Cette fois, il souhaitait d’être envoyé au Kazakstan. Jamais, plus tard, Mikhaïl Ivanovitch ne devait réussir à se souvenir de son visage : car c’était un visage banal et qu’ils s’entretenaient généralement couchés sous un bat-flanc, dans l’obscurité. Mikhaïl Ivanovitch eut par contre reconnu son interlocuteur entre mille à la fadeur de son haleine, à un tic des lèvres qui faisaient de temps à autre ploc-ploc. Il y avait peu de cas graves dans ce Chaos-ci, ce n’était pas comme au Chaos 18 où plus de la moitié des prisonniers pouvaient s’attendre à être zigouillés avant la fin du trimestre. Il n’y avait ici qu’un postier (vol de colis) et un charretier (vol de deux sacs de grains) qui risquaient fort l’éclatement du crâne sous une balle de Nagan en vertu de la loi du 7 août 1932 sur le caractère sacré de la propriété collective. Le charretier le disait sans émotion apparente :

– J’suis récidiviste, tu comprends ? I m’ont pardonné une fois, j’pense pas qu’i soient capables de recommencer...

Il passait le temps couché, les mains sous la nuque, observait tout, parlant peu ; sa vie intérieure ne se traduisait, environ une fois par heure, que par une échappée de jurements murmurés pour lui-même. « Ah, merde, ah, salauds, nom de Dieu de nom. » (En réalité c’était beaucoup plus fort que ça, monotonement.) Le postier, jeune et blond, membre des jeunesses communistes, semblait plus rassuré. Malych-Petit-Gars, qui devinait ça du premier coup d’œil, lui avait dit devant tout le monde, sur le boulevard :

– Toi, t’es pas un mauvais garçon, mais t’es une canaille finie. J’suis bien tranquille pour la solidité d’ton occiput : t’es destiné à faire une carrière honorable dans les camps d’concentre. Tu regarderas les autres manier la pioche et tu rempliras des p’tites fiches et tu s’ras d’la brigade de choc. Dis pas non, c’est sûr comme c’est sûr que t’as donné tous tes copains. Dis pas non, frère, j’insiste pas.

Le petit postier devint cramoisi. On ne voyait guère l’Ancien, mais sa voix surgissait toujours à point de derrière un écran d’âtre fumée. Elle liquida l’incident sur le point de naître.

– Ta gueule, Malych. Nul n’a le droit de suspecter la parfaite honorabilité des citoyens du Chaos.

L’Ancien intriguait Mikhaïl Ivanovitch. Muni deux fois par semaine par le gardien de quelques morceaux de papier hygiénique, il se plantait sur le boulevard, proposant :

– Quelqu’un désire-t-il écrire aux autorités prolétariennes ?

Les cheveux longs et raides, la barbe noire en collier compact, la chair blême sous les yeux enfoncés, les épaules hautes et carrées, debout sur ses longues jambes écartées, il disait ça avec un indéfinissable accent de raillerie. « Contre-rév. ? » se demandait

Mikhaïl Ivanovitch. Un jour, il l'aborda, lui ayant offert sa part de soupe (il avait un peu de fièvre ce jour-là) :

– Et vous, l'Ancien quel article du code vous amène ici ?

D'ordinaire on se le disait volontiers. On n'en disait d'ailleurs pas davantage, sauf désir de confiance, et cela restait une indication très vague. L'Ancien fit un bizarre clignement d'œil et répondit :

– J'vous l' dirai pas, mon cher. Peut-être que je ne le sais pas moi-même. Y a des cas comme ça, y en a. Dans l'Chaos, voyez-vous, la moitié des frères mentent : et la moitié des autres savent pas c'qu'y disent parce qu'y savent pas au juste ni les uns ni les autres c'qu'y leur arrive. Faut vous dire que j'crois au destin. Sûr et certain, qu'on a chacun son destin et qu'y a encore un destin pour tous où tout ça s'balance comme qui dirait à la révision des chiffres de contrôle par la Commission du plan... Seulement, convenez-en, on n'peut pas vivre sans secret. Il faut un mystère dans le Chaos. Eh bien, c'est moi. Personne ne sait ce que je suis. Je ne le dirai jamais. À personne. Pas même à Eux...

Le mot *Eux* prit dans sa bouche et ses yeux d'étranges proportions. Il embrassa les quinze étages de ciment, les deux cents bureaux, les bataillons spéciaux, le Collège secret, tout ce qu'on ne sait pas de cette prodigieuse armature puissante et compliquée, dans laquelle les hommes sont aussi inexorablement emportés que le grain dans le van.

– Ils peuvent me tenir jusqu'au dernier jugement, camarade. Je ne leur dirai rien. Rien. Entends-tu. Ils voudraient tout savoir, ha ha ha ! Et ils ne savent peut-être même pas ce qu'ils me veulent. Et moi je me tais. C'est ça le secret. Ya pt'êtré rien. Y a pt'êtré *tout*.

Le mot *tout* contenait la menace, l'aveu, l'effroi, la nuit, l'ironie, – tout. L'Ancien riait. Sa bouche plantée de dents jaunes était saine, une infime lumière d'yeux brillait sous ses sourcils, – très loin.

Puis, sérieux, il s'inclina presque à l'oreille de Mikhaïl Ivanovitch.

– T'as raison de leur écrire tous les trois jours des petits papiers. Faut ça.

Pourquoi ? fit Mikhaïl Ivanovitch.

– Pour toutes les boîtes qu'ils ont. Les petits papiers ils les numérotent et ils les classent dans des petites boîtes, et les petites boîtes dans des armoires et y en a quinze étages d'armoires, frère. C'est important.

Mikhaïl Ivanovitch pensa que l'Ancien se moquait de lui ; en tout cas, il n'en laissait rien paraître. « Non, se dit Mikhaïl Ivanovitch, il est fou. » Mais à partir de ce moment il le respecta davantage. Et il continua d'écrire tous les trois jours des petits papiers :

Au camarade juge d'instruction des affaires politiques, réclamation de... membre du parti depuis 1917.

... Au camarade procureur chargé du contrôle du service politique... réclamation de... membre du parti depuis 1917.

... Au camarade président du Collège spécial du service politique... réclamation de...

... Au camarade président de la Commission centrale de contrôle du parti, réclamation...

C'étaient des petits rectangles de papier hygiénique écrits au crayon de l'aniline ; des textes indignés, humiliés, suppliants, précis, enfantins, nuageux, contournés, faux et vrais. Comme une vingtaine de citoyens du Chaos écrivaient, deux fois par semaine l'Ancien en remettait tout une liasse au premier gardien.

Quand Mikhaïl Ivanovitch se trouva brusquement tiré de ce monde souterrain, ramené à la surface de la terre, au grand jour de la vie ordinaire, c'était dans un petit bureau assez bien rangé, orné d'un portrait du Chef faisant vis-à-vis à un plan de Moscou. La fenêtre donnait sur des toits poudrés de soleil : des clochetons d'un vert délicieux y attiraient le regard. Il était rassurant de voir la vie continuer si paisiblement. Des restes de neige salie par les fumées achevaient de fondre sur les côtés des toitures exposées au nord. Le gardien immobile attendait à la porte, le petit bureau était vide. Mikhaïl Ivanovitch, ayant tourné la tête, se reconnut – mal, avec un petit choc désagréable – dans la vitre d'une armoire pleine de dossiers. Son image désincarnée y vacillait sur fond de paperasses. Il avait maigri, vieilli et blêmi. Son nez lui parut durci mais comme vidé : une étrange inconsistance s'exprimait dans ce visage de chemineau à la barbe désordonnée. Mikhaïl Ivanovitch reconnut en lui-même l'habitant du Chaos. « Citoyen du Chaos », se dit-il avec une ironie amère, car il venait de penser : « Diable, ce régime-là vous détruit vite l'organisme. »

– Bonjour Mikhaïl Ivanovitch ! fit derrière lui une voix cordiale.

Le juge d'instruction, un beau militaire d'une trentaine d'années, la pipe au bec, le considérait en vieille connaissance.

– Asseyez-vous. Cigarettes ?

L'entretien fut dénué de sens. En somme, on ne reprochait rien à Mikhaïl Ivanovitch. Seulement, voilà : il convenait qu'il scrutât lui-même sa conscience. On s'expliquerait ensuite entre camarades. On ne doutait pas de son dévouement : c'était même pourquoi on y faisait appel en cette circonstance. Les deux hommes attablés face à face et fumant parurent jouer un jeu compliqué au moyen de phrases à double sens mêlant la menace voilée à l'objurgation pateline ; le ton passait du paternel à l'officiel.

– Enfin, ce sera comme vous voudrez ! finit par dire le juge d'instruction. Excusez-moi, j'ai peu de temps...

Mikhaïl Ivanovitch éclata à ce moment.

– Tout de même, non ! qu'est-ce que ce vilain jeu ? Vous vous foutez de moi ? Je veux savoir de quoi il retourne, vous m'entendez ! Et je veux que vous sachiez dans quelles conditions vous me tenez. Qu'il y ait des prisons pareilles dans la quinzième année de la révolution, c'est un scandale abominable. Je doute que les prisons fascistes...

– Oh, oh, fit doucement le juge d'instruction, voilà une comparaison malheureuse ; elle sent son contre-révolutionnaire d'une lieue.

Mikhaïl Ivanovitch rougit. D'ailleurs la minute d'emportement l'avait fatigué. Les pulsations de son cœur remplissaient sa poitrine d'un bruit oppressant. Il voulut prendre une cigarette : mais ses doigts tremblants ne trouvèrent que le vide, sous une

feuille de papier de soie, dans la boîte du juge.

– Calmez-vous, dit tranquillement celui-ci. Je ne savais pas que vous fussiez si mal logé. Un militant informé comme vous devrait pourtant comprendre que nous sommes débordés de besogne. J’y passe mes nuits, estimé camarade, et n’ai point de jours de repos. Si les maisons d’arrêt sont encombrées, la faute n’en est pas à la dictature du prolétariat, mais à la contre-révolution qui nous assaille de toutes parts. Je m’excuse de vous rappeler ces vérités premières. Buvez un verre d’eau. Je vous fais mettre en cellule individuelle, vous y serez très bien. Au revoir, Mikhaïl Ivanovitch. Réfléchissez, Mikhaïl Ivanovitch.

Il poussait doucement, cordialement, le prisonnier par les épaules. Dans le long couloir sombre que Mikhaïl Ivanovitch, précédant son gardien, suivit, toutes les portes numérotées étaient closes. Une porte s’ouvrit tout à coup et une jeune femme blonde aux cheveux fous, aux grands yeux cernés, en sortit si violemment qu’elle faillit heurter le passant.

– Pas si vite, citoyenne, fit quelque part une voix d’homme autoritaire et basse.

C’était déjà le passé, jamais ces grands yeux cernés, ces blonds cheveux fous ne reparaitraient. Mikhaïl Ivanovitch jurait en lui-même : « Ah, nom de Dieu ! Mais c’est vraiment le Chaos, – et ce salaud qui, – ce salaud, avec ses cigarettes, sa gueule d’hypocrite... »

... Ascenseur. Deux hommes face à face, de nouveau, se frôlant : l’un gros, fortement charpenté, cambré dans sa tunique d’uniforme. L’autre vacillant, pris d’une démangeaison à l’aisselle, en proie à une colère nauséuse.

– Entrez, citoyen (poliment).

Mikhaïl Ivanovitch entendit se refermer la porte de la cellule. L’homme de l’ascenseur avait été sans visage : un ovale standard à la place du visage, un ovale... Mikhaïl Ivanovitch s’attendait au Chaos et c’était tout à coup le silence, l’ordre, une lumière tamisée, la solitude. Il tourna sur lui-même : la porte. Encore : la fenêtre. Barreaux. Écrou de fer dehors. Le lit de camp. Il s’assit. Inexplicable : une brusque tristesse à pleurer. Tous ces compagnons des instants passés – disparus à jamais. Et cette solitude, ce tête-à-tête avec l’autre lui-même, qui ne lui ressemblait plus, hirsute et sale, bouleversé de colère, compromise sa froide raison. La tête dans les mains, il ferma les yeux, épaules voûtées. « J’ai eu tort de me plaindre du Chaos... Ah ! » C’eût peut-être été la même chose s’il ne s’était pas plaint. Ah ! Le silence écrasait. « J’aurais dû demander des livres... » La table était nue. Quel étrange arrachement ! La voix grave et moqueuse de l’Ancien, le clin d’œil de Malych-Petit-Gars, les joues fripées de Tatarev, l’odeur de bêtes humaines et de gros tabac du Chaos... La nostalgie de ça le prenait à la gorge. – Séparé à jamais – de cette misère, seul ici, seul, seul, seul, seul...

La première nuit fut pesante, malgré la satisfaction du linge propre et des draps. Ganna, Svétlana, – que faisaient-elles à ces instants ? Il allait s’endormir, un visage s’approcha du sien. De blonds cheveux fous autour du front, un regard sans fond d’yeux bleus, creusés, la bouche noire, – la bouche noire murmurait : « On me torture, vous entendez ? Je ne peux pas répondre à toutes ces questions, à des questions toute la nuit,

toutes les mêmes, toujours différentes. Je deviens folle, vous m'entendez ? Eh bien ! » (la voix se fit suppliante avec l'intonation de Ganna). « Aidez-moi donc, Mikhaïl Ivanovitch... » Et tout à coup les yeux ne furent plus bleus, mais bruns, il y eut autour les fins cercles d'écaille, et c'était Ganna, Ganna torturée. « Micha, disait-elle, Micha, finissons-en. Ne résiste plus, c'est moi qui n'en puis plus, Micha, aie pitié de nous... »

Il sortit, le front en sueur, de ce cauchemar ; il se vit couché dans la clarté de l'ampoule électrique, le silence de la nuit, la solitude, hors du temps. Et les jours et les nuits s'écoulèrent dans le vide, paisiblement.

Tout commença par une obscure douleur dans la région du cœur. Mais était-ce bien la région du cœur ? Nous ne savons exactement ni où est notre cœur ni ce qu'il est. La pensée dévia aussitôt de sa divagation normale et s'orienta, par de bizarres détours, vers un foyer d'inquiétude. La douleur persistait, comme si elle se fût complue à reposer là, dans cette chaude poitrine. Mikhaïl Ivanovitch se souvint d'une main posée à cette hauteur-là sur sa chair et qui s'y attardait, une main rafraîchissante. Ganna murmurait : « J'aime à entendre battre ton cœur... Et c'est pourtant terrible d'entendre battre un cœur. J'ai quelquefois peur du mien, la nuit... » Ces paroles et ce geste ne lui étaient encore jamais revenus à la mémoire ; ils appelèrent maintenant une grimace, peut-être celle d'un sourire désemparé, sur son visage où la sueur commençait à perler. La douleur s'élargissait, creusant, fouillant son être à l'emplacement du cœur, à l'emplacement-du-cœur... Il sentit que son nez s'amincissait, que la peau, sur ses tempes, était pareille à une feuille de parchemin et qu'une sueur qui était à la fois froide et brûlante – ou ni froide ni brûlante, pire, une sueur d'angoisse – mouillait son visage. Maîtrise-toi, ce n'est qu'une attaque au cœur, – et si c'était pis, maîtrise-toi encore, maîtrise-toi. Couché, il contemplait souvent au plafond de la cellule des lignes et des ombres visibles dans la couleur blanche. Son imagination y découvrait des formes, trop immobiles, mais qu'il changeait à son gré. Il essaya de les retrouver : un masque japonais, une vague tête de Pouchkine, un torse de femme aux bras coupés, une voile... La sueur et la douleur furent plus fortes que ce jeu dérisoire. Son esprit n'était plus qu'une petite lumière tapie quelque part, sous le crâne, éclairant une trouble débâcle intérieure. La douleur rôdait dans toute sa chair, il ferma les yeux, les rouvrit, – ça n'avait pas de limites, pas de... Sueur, sueur mortelle. Au plafond l'ampoule électrique.

Et la douleur s'évanouit, comme elle était venue. Mikhaïl Ivanovitch Kostrov, chargé du cours d'hist. mat. – matérialisme historique – à l'Université communiste du nom de Sverdlov, se leva de sa couche de prisonnier, en caleçon et chemise, courut à la porte, les pieds nus, sur le parquet froid, frappa doucement au guichet, écouta le silence paisiblement éclairé de la cellule. Des pas feutrés glissèrent dans le corridor, il y eut un claquement de doigts, un colloque à voix basse. La réalité revenait en bloc, d'un seul coup. Une des portes voisines s'ouvrit et se ferma. « Tiens, on l'interroge encore. Chaque nuit, depuis cinq jours... Tiens... » La porte s'ouvrit brusquement et Mikhaïl Ivanovitch recula devant un gardien très grand, très large d'épaules, – ceintures, courroies, – qui entraînait, marchait sur lui, regardant tout – le lit défait, la tinette, la table nette, un croûton de pain, tout, et même l'homme, le prisonnier : son caleçon douteux, sa chemise

ouverte sur la poitrine velue, ses pieds nus, bruns comme ceux des tziganes et velus aussi.

– Qu'est-ce qu'il y a, citoyen ?

Il n'y avait rien. Plus rien. Que j'aie peut-être failli mourir, après tout, cela n'a aucune importance pour toi, citoyen, pour ces murs, pour Eux. Mikhaïl Ivanovitch le sentit mieux qu'il ne le pensa, avec un peu de pitié pour lui-même mêlée de brusque colère contre eux. Il fronça les sourcils, ses narines se gonflèrent comme quand il devenait mauvais, il dit poliment, méchamment (il n'était jamais plus poli que quand la méchanceté faisait trembler ses narines et cela se voyait très bien) :

– Rien. J'ai cru me sentir mal. Excusez-moi, estimé camarade, de vous avoir dérangé.

Le gardien le considérait avec des yeux humains : bruns, sagaces, dépourvus de bonté, – ah ! des yeux qui faisaient admirablement leur service :

– Oui... Vous êtes en sueur. Ça arrive. Recouchez-vous. Je vous enverrai demain le médecin.

Ça arrive ? Qu'est-ce qui arrive ? Mikhaïl Ivanovitch se recouchait, se couvrait.

– Ne prenez pas tant de peine, dit-il en souriant, – c'est inutile. Votre médecin, je le mettrai à la porte, cher camarade.

Il se tourna contre le mur avec brusquerie. Les yeux sagaces l'observèrent une seconde, attentivement. Le verrou fut tiré, il y eut le silence, la lumière nocturne, les aspérités du mur peint en gris, le faible bien-être du corps détendu après la crise, l'approche du sommeil, les dernières pensées d'avant le sommeil, presque toujours les mêmes : celles que l'on veut, celles que l'on ne veut pas.

*... Ce n'est jamais fini de vivre
et tous les jours on est le même
vaine, vaine, vaine peine...*

Le cœur battait avec régularité.

Sous la fenêtre, dans l'angle sombre, l'humidité amollissait la peinture du mur. Mikhaïl Ivanovitch donnait là, chaque matin, un coup d'ongle ; tous les sept jours, il traçait un trait plus long, – et c'était son calendrier. « Déjà quatre mois ! » La durée apaisait, bien que ce fut insensé, toute cette histoire. On ne s'occupait plus de lui, il n'envoyait qu'une fois par semaine quelques mots d'inutile protestation au Procureur chargé du Contrôle ou à d'autres hauts fonctionnaires. Fumistes ! Mystificateurs ! De fiers gredins, en vérité. Le repos de la cellule faisait son œuvre, il se sentait un peu mieux après tous les surmenages, – rongé pourtant le soir par l'inquiétude, à cause de cette douleur dans la région du cœur qui revenait tous les trois, quatre jours. Il demandait le médecin. Vers onze heures, le lendemain, le premier surveillant entra doucement, jetait un regard attentif sur les barreaux de la fenêtre, la table nue, le parquet ciré, s'assurait :

– Vous avez demandé le médecin ?

Puis se montrait un personnage en blouse blanche et d'une voix totalement neutre, avec un regard si neutre aussi qu'il paraissait ne rien voir :

– De quoi vous plaignez-vous ?

La première fois, Mikhaïl Ivanovitch expliqua posément qu'il souffrait du cœur. Le personnage en blouse blanche portait une boîte suspendue sur sa poitrine, il l'ouvrit, tira d'un cassetin, avec une pincette, trois petites pilules et dit :

– Une tous les matins.

La porte refermée, Mikhaïl Ivanovitch éclata d'un fou rire. Cette pilule toute prête, pour calmer, ravigoter, tonifier, guérir peut-être, un cœur inconnu, cette perfection du mécanisme : l'homme, la blouse blanche, la petite boîte, la pincette, la pilule, atteignaient à l'imbécillité absolue. Le guichet s'entrebâilla, une voix sifflante fit :

– Citoyen, il est défendu de rire.

Mikhaïl Ivanovitch pouffa de nouveau, plus fort. La porte s'ouvrit, un robuste paysan en uniforme fit deux pas dans la cellule et sévèrement :

– Je vous prie, citoyen, de cesser de rire. C'est défendu.

Mikhaïl Ivanovitch se sentit devenir joyeusement fou. Les trois pilules sur la table prenaient une teinte vert feu, elles allaient sauter toutes seules, en l'air, s'enfler en têtes de baudruche, se fendre d'un rire énorme. Il fut sur le point de gueuler, de trépigner, car son rire se gonflait de fureur et des larmes embuaient ses yeux.

– Mais, taisez-vous donc, citoyen, dit le gardien plus bas encore, c'est moi que l'on punirait pour vous.

« Comme on nous tient, les uns par les autres », pensa Mikhaïl Ivanovitch pendant que le rire s'éteignait en lui. Une autre nuit, il souffrit davantage. Ce devait être au début du cinquième mois. Depuis quinze jours, il lisait : on lui apportait des piles de vieux livres jaunis... Quand reparut le personnage en blouse blanche, Mikhaïl Ivanovitch lui tourna brusquement le dos.

– Encore le cœur ? dit le personnage.

Mikhaïl Ivanovitch ne répondit rien. La pincette déposa au bord de la table trois petites pilules, la voix neutre murmura :

– Une le soir, ça vous soulagera tout de même...

Ce jour-là, Mikhaïl Ivanovitch fut inexplicablement changé de cellule. Il perdit le pentagone de ciel découpé dans l'angle supérieur de la fenêtre par l'écrou extérieur. Sa nouvelle cellule, un étage plus bas, fut moins claire ; et du monde il n'y pouvait voir qu'un peu de pierre grise. Il perdit son calendrier, le compte des semaines et des mois et décida de vivre hors du temps. Il perdit la fin d'un roman de Wells sur les temps futurs. D'un trait de crayon minuscule et pâle, dissimulé entre des lignes de texte pour échapper à l'œil vigilant des bibliothécaires, un maniaque y avait répété plusieurs fois : « Priez pour les bourreaux, priez pour les victimes, priez pour moi. » Une intense tristesse s'abattit sur Mikhaïl Ivanovitch. Il s'interdisait de penser à Ganna, à Tamarotchka. Il s'interdit de penser à lui-même, à l'avenir. Il s'interdit de chercher encore à comprendre... Il serra les mâchoires, fronça les sourcils et marcha jusqu'au coucher, de

long en large, en repassant dans son esprit la théorie de l'accumulation du capital de Rosa Luxembourg, avec les objections de Dvoyalatzki, de Boukharine et les siennes propres. Toutes ses cigarettes fumées, sa tranche de pain noir dévorée en marche, il se coucha au signal. Selon Boukharine « dans un capitalisme d'État hypothétique où la classe capitaliste constituerait un trust unique et où nous aurions affaire à une économie organisée, bien qu'antagonique en ce qui concerne les classes, il n'y aurait pas de crises, malgré la sous-consommation des masses, la demande réciproque de toutes les branches de la production, ainsi que la demande des consommateurs, capitalistes et ouvriers, étant donnée d'avance... » Boukharine ira loin, avec ses schémas d'un capitalisme si parfaitement organisé qu'il finit par ressembler trait pour trait à un socialisme moins la justice... – Qu'est-ce que je dis là ? Que vient faire ici l'entité justice, ignorée de l'économie ? L'approche du sommeil affaiblissait sa pensée... Mikhaïl Ivanovitch s'observa près de choir dans le plus vieil idéalisme. À ce moment naquit la douleur sous son sein gauche. Et qu'est-ce que tu dis de la mort, vieux frère ? Est-ce grue métaphysique, entité, quoi encore ? Rien à voir avec l'économie non plus, la mort. La douleur lui fit mordre l'oreiller avec un gémissement, éteignit en lui la dernière lumière du monde – cette dure profusion d'électricité tombant du plafond, – l'emporta dans un balancement noir au-delà, au-delà... Quelque part dans son cerveau ou son âme, les idées prisonnières continuaient inutilement leur course : « Et pourtant la révolution... » Il gémissait.

Fallait-il qu'il fût malade pour qu'on lui fît cette surprise ! Des rides nerveuses se creusaient autour de son nez, il avait envie d'être grossier. Oui, traiter par exemple ce camarade-chef de chameau ; – lui démontrer qu'il ressemblait positivement à un chameau ; mais la bête est utile, patiente, la bête franchit les déserts, elle a une fonction précieuse dans les échanges commerciaux ; elle a porté sur ses bosses les civilisations antiques. Tandis que vous, vous, citoyen ! Je ne sais ni quelles boueuses responsabilités vous portez sur le dos, ni où nous mène votre caravane... Vous êtes en tout cas de ceux qui coûtent cher à la révolution... – Mikhaïl Ivanovitch, nu, pensait ainsi, tandis qu'un médecin l'auscultait.

– Tournez-vous... Bon... Allongez-vous. Pas de paludisme ?

La pièce était nue aussi. Assis, les jambes commodément croisées, un militaire d'une cinquantaine d'années observait l'homme nu, ses rides nerveuses, sa barbe épaisse et lourde sous le menton, large aux joues, une barbe simiesque de prisonnier têtue. Deux petits rectangles rouges au col, ce militaire, donc le rang de commandant d'un régiment ou de chef de bureau, un collaborateur de confiance sans doute du camarade Moltchanov, membre suppléant du Comité central, membre du Collège du service politique de l'État, membre de la Conférence spéciale, directeur du Service secret des opposants.

– Rhabillez-vous, dit le médecin.

Le médecin remplissait un questionnaire. Il écrivit sur une fiche rose qu'il mit sous les yeux du commandant-chef de bureau. Celui-ci posa une question à voix basse, puis la réponse écoutée, murmura :

– Ah, très bien !

– Mikhaïl Ivanovitch l’entendit. Toute sa vie, ce militaire ne devait dire que cet *ah, très bien*. Imbécile et satisfait. Quand il trouvera sur sa table de nuit, sous l’abat-jour de soie, ce billet de sa femme : « J’en aime un autre et tu n’es qu’un veau » – il dira machinalement *ah, très bien*. Quand on le f... lui-même en prison pour abus dans le service (15 000 roubles de frais de déplacement injustifiables), il regardera son chef tout pareil à lui-même, dans le blanc des yeux, et dira certainement *ah, très bien, camarade chef*.

– Venez, dit le commandant.

Ils se trouvèrent tous les deux dans un cabinet de travail sobrement meublé. Des livres français derrière une vitrine de bibliothèque.

– Vous lisez des romans français ? demanda Mikhaïl Ivanovitch d’un ton agressif.

– Pas le temps.

Rien sur la table qu’un téléphone et des boutons de sonneries. Le commandant regardait posément Mikhaïl Ivanovitch. Il avança une boîte d’étonnantes cigarettes à cinq roubles. Attendit que Mikhaïl Ivanovitch se fut calé dans le fauteuil, ait allumé... Attendit encore un instant, que Mikhaïl Ivanovitch devint inquiet. Soupira et, comme en aparté, fit : *Hum, hum* d’un ton excédé. « J’ai des nerfs solides, se dit Mikhaïl Ivanovitch. Continuez votre manège. » En réalité il commençait à avoir peur. La fiche rose était apparue sur la table et le commandant la relisait. Brusquement :

– Votre femme et votre enfant se portent bien.

– *Ah, très bien*.

« Maintenant, c’est moi qui dis *ah, très bien* », songea amèrement Mikhaïl Ivanovitch. Serions-nous interchangeables ? Ce serait curieux. Idée à double tranchant.

– Vous êtes... assez sérieusement malade.

– *Ah, très bien*.

– Et je ne sais vraiment pas ce que vous faites en prison.

– Magnifique de vous l’entendre dire, lâcha Mikhaïl Ivanovitch avec un gros cercle de fumée.

Le commandant hochait la tête. Sa voix insignifiante pareille à un ruisselet d’eau grise, débita des mots, des mots.

– Ce n’est vraiment pas la peine, il me semble, de faire de la diplomatie entre nous. D’abord, nous savons tout. Beaucoup plus que vous ne le pensez, en tout cas. Vous n’êtes pas tout à fait un ennemi. Vous n’êtes pas tout à fait avec nous. Ne vous fâchez pas, je connais par cœur votre dossier. Vous avez abandonné l’opposition en juin 1928, en vous solidarissant avec Ivan Nikititch Smirnov. Mais vous avez laissé en blanc sur le questionnaire de la Commission centrale de contrôle la rubrique concernant vos relations au sein de l’opposition. Malgré ce manque de confiance envers le parti, qui vous rendait en réalité vous-même indigne de la confiance du parti, vous avez été réintégré. Quatre mois après vous écriviez dans une lettre adressée à un contre-

révolutionnaire, chassé du parti et qui a payé ses crimes...

Si une cloche se fût mise en branle à toute volée dans sa poitrine, Mikhaïl Ivanovitch ne l'eût pas entendue avec plus de sourde netteté qu'il n'entendit les battements lourds de son cœur. Gêne à la tempe, à la gorge, souffle écourté... Coffré, Sacha. Voilà pourquoi il ne répondait plus aux lettres. Et pourquoi, grands dieux, pourquoi ?

– Vous écriviez : « La collectivisation, sous ses formes actuelles, avec ses violences et son désordre, finira par dresser contre la dictature du prolétariat l'unanimité des paysans. » Vous faisiez allusion en termes voilés aux troubles de l'Ouzbékistan. Remarquez-le, je pourrais vous demander comment vous en aviez connaissance et attirer votre attention sur les inconvénients de l'espionnage intérieur. Nous avons cette lettre. Nous en avons eu copie dès alors, nous sommes maintenant en possession de l'original. Vous ajoutiez : « Je crains qu'I.N. n'ait eu tort. Son attachement l'aveugle et, dans cette affaire d'éditions manquées, Troubkine-Lapipe, le roule comme il nous roule tous... » Vous en souvenez-vous ? Serait-ce que je me souviens mieux de votre style que vous-même ? Ces choses-là se voient quelquefois. Troubkine-Lapipe, comment ne rougissez-vous pas ? Croyez-vous que nous n'ayons pas compris ? Vous, un vieil illégal, user de ruses aussi enfantines pour désigner le chef reconnu du parti ? Nierez-vous ? Ne faites pas un geste, réfléchissez plutôt.

« Vous faisiez le spirituel. Si je vous inculpais de propos contre-révolutionnaires, vous protesteriez peut-être ? Mais quand vous racontiez des anecdotes à des petites actrices, vous vous croyiez encore un membre fidèle du parti ? « Savez-vous, Zina Valentinovna, la différence entre un grand malheur et une calamité publique ? Figurez-vous qu'un très grand chef fasse du balcon du 8^e étage du C.C. une chute sur le pavé. Ce serait un grand malheur. Figurez-vous maintenant qu'il en réchappe. Ce serait une calamité publique... » Je n'imites pas vos intonations, Mikhaïl Ivanovitch, l'anecdote perd de sa saveur, n'est-ce pas ? Cette petite dinde de Zina Valentinovna, vous l'avez envoyée loin, dans une contrée froide, avec vos bons mots qu'elle répétait partout. Nierez-vous que cela s'appelle en termes exacts discréditer les chefs du parti ?

Mikhaïl Ivanovitch se sentit rougir, puis pâlir. Puis son front se mouilla.

– Je préfère passer sur vos entretiens avec Kostychev qui vous a communiqué les numéros 10 et 14 du *Bulletin de l'opposition*. Je pourrais vous citer vos propres paroles, vous dire avec quel mépris vous prononciez dans l'intimité certains noms...

Kostychev, Kostychev, lui aussi ! Un agent provocateur, un lâche... C'est tout à fait impossible pourtant. D'ailleurs, on ne le nommerait pas si c'était... Alors, qui ? Comment ? Sa femme peut-être ? Cette blonde terne qui dormait derrière le paravent, – qui feignait de dormir, qui sans doute écoutait, – pendant que nous parlions tout bas, face à face, les coudes sur une feuille de journal, devant des verres d'alcool vidés, tristes à mourir, seuls, osant à peine nous avouer notre immense inquiétude ?

– Vous enseignez. Votre cours sur la révolution française, si on l'analysait, page à page, révélerait une si insidieuse propagande de contre-révolution que vous ne sortiriez plus jamais – oui, jamais, – des camps de concentration. Qui visez-vous dans votre leçon sur Barras, Tallien, Bourdon ? Et votre distinguo entre thermidoriens de droite et de gauche, les authentiques et les malgré-eux, ha ha ! Vous vous imaginez que nous

dormions et que la jeunesse qui vous écoutait trahissait tout entière le parti, comme vous ? Pas une ligne sur Babeuf qui ne soit une allusion criminelle...

Immobile et la tête dressée, avec une sorte de grimace imprimée sur la face, Mikhaïl Ivanovitch se sentit presque prostré sous l'indignation et l'écoeurement. Imbéciles et pourris. Vous voyez des allusions à chaque ligne de texte parce que les Babeuf d'aujourd'hui sont dans vos prisons. Vous êtes l'allusion vivante à toutes les contre-révolutions... Mais impossible, inutile de dire un mot. Chaque mot se fût retourné contre lui-même, eût signifié, roulé dans ce ruisseau vaseux, le contraire de la vérité. Et la peur était là aussi. La voix terne continuait :

– Vous vous êtes enfin résolu à sortir de votre apparente soumission au parti, vous avez formé avec Kostychev et Iline un Comité des Trois...

– C'est faux, cria Mikhaïl Ivanovitch. Faux ! Faux, faux !

– C'est vrai, reprenait la voix terne, vous avez tort de vous fâcher : ils ont avoué, j'ai sous la main leurs dépositions signées. Elles vous accablent. Vous avez levé contre le parti une main criminelle. Je ne sais plus ce qui peut vous sauver en dehors d'un repentir sincère et dont il faudra prouver la sincérité...

Voilà donc où ils en viennent. Ils savent très bien que ce qu'ils disent est faux... Qu'est-ce qu'ils veulent ? Entre les doigts durcis de Mikhaïl Ivanovitch, comme étrangers à son être, la cigarette s'était éteinte avec un gros bout de cendre penché. Cette cendre tomba mollement. Ainsi défaille une volonté usée. Tout cela ne mène nulle part. Tout cela est absurde. Résister ? Inutile. Ils peuvent tout. Céder une fois de plus, entrer dans le jeu, s'avilir, mentir, où cela mène-t-il ? Il se souvint avec une sourde colère de l'auscultation...

– Camarade juge, dit-il sèchement, toutes ces divagations m'ont fatigué... Renvoyez-moi à ma cellule, j'ai besoin de dormir. En tout cas, je ne vous répondrai plus rien...

Il se mit lourdement debout, appuyé des deux mains au rebord de la table, sans savoir qu'il chancelait. *Ah, très bien !* fit-il avec une sorte de joie égarée, comme s'il venait de reconnaître l'homme assis en face de lui, dont la main caressait doucement l'étui du revolver.

– Écoutez donc, estimé camarade juge d'instruction, des vers que j'aime :

*Il restait au cœur
cent vingt battements
cent vingt battements...,*

mais le plus remarquable, c'est que l'homme s'en foutait complètement...

– Voulez-vous, dit l'inquisiteur, solliciter une visite de votre femme ?

– Non.

« Le plus sage serait de mourir et c'est sans doute ce qui va m'arriver (... cent vingt battements...) Adieu Ganna, Tamarotchka. Ganna se remariera. Le gros Bykov lui a fait

la cour, qui sait s'ils ne couchent pas ensemble, déjà. Comment pourrait-elle vivre autrement avec son traitement de statisticienne ? Bykov a la peau huileuse, une moue porcine, Ganna la chair lisse et fraîche et l'âme comme la chair mais plus désarmée. Qu'il pénètre cette chair et s'impose à cette âme... Adieu Ganna, il faut que l'enfant vive... »

(C'étaient des pensées traînantes et basses qui plongeaient l'homme sur sa couche dans un vilain malaise.)

« Je ne suis pas jaloux, j'ai pourtant la nausée comme d'un mal de mer.

« Nous avons été battus en 1923, grâce à notre foi. Nous avons encore confiance : il était déjà trop tard. Nous n'étions plus que quelques milliers à vouloir continuer la révolution dont tout le monde avait assez. Ce monde retombait à son inertie, que rien n'était achevé. Nous faisons des théories, nous cherchions les formules justes pour l'action, nous voulions des vérités explosives, – tandis que d'autres et cent fois plus nombreux que nous ne voulaient plus que passer l'été dans les villes d'eaux, offrir des bas de soie à leurs femmes, dormir avec des créatures potelées... Et toi aussi, frère. Tu passais tes dimanches à jouer aux cartes en buvant les vins doux de Crimée ; puis tu reconduisais, le long des quais de la Moïka, une rieuse Macha aux dents très blanches dans un visage lunaire. Tu ne l'aimais pas, tu savais que tu ne l'aimerais jamais et vous ne parliez pas d'amour ; elle te consultait d'une voix distraite sur l'histoire du parti, mais arrivés sous les ombrages du Jardin d'Été, elle savait bien que tu t'arrêterais durement devant elle, que tu lui prendrais les coudes entre des mains décidées et que sans mot dire tu lui couvrirais le visage de baisers humides ; elle attendait tout entière cet instant : revois sa tête consentante renversée, les lèvres fermées, froides, les yeux clos... Et puis vous repartiez en silence, et puis, dans la lueur d'une première lanterne, tu reprenais d'un ton poli : *Après le II^e congrès, Macha, la tendance unitaire...* Tu savais bien que tu la déchirais. Maintenant ce pâle souvenir te déchire : car ta vie est finie. Tu y tiens encore puisque te reviennent ces émois à fleur de chair. Sans importance, voilà. On croit être unique et que l'univers serait vide sans vous, l'on tient en réalité dans le monde la place d'une fourmi dans l'herbe. La fourmi va, portant un œuf de puceron, tâche capitale, pour laquelle elle est née. Tu l'écrases sans le savoir, sans qu'elle le sache elle-même, rien n'est changé. Il y aura des fourmis jusqu'à la fin du monde et qui porteront courageusement dans les greniers de la cité des œufs de pucerons. Ne souffre pas de ta nullité, mais qu'elle te rassure : tu perds si peu de chose en te perdant toi-même – et le monde ne perd rien. On voit très bien, du haut des avions, que les villes sont des fourmilières...

« ... Tiflis, le Kazbek, l'Elbrouz, Rostov, Moskva, du haut du ciel. Les glaciers sont des étoiles éclatées sur la terre. Pourquoi l'autre qui est en toi désirait-il tant de tomber ce jour-là ? Tu avais peur et l'autre se penchait sur les glaciers avec un doux vertige. C'est que tu passais des frontières en toi-même. Jamais encore tu n'avais été plus bas devant toi-même, qu'à ces instants, baigné de ciel. À dater de ce jour finissent ton courage, ta droiture. Finies les hauteurs, tu vas cheminer par les plaines de la lâcheté. Tu venais de décider cette rupture et tu te répétais : *la résistance est impossible, impossible*, – quand le Métek apparut, découpé en blocs de pierres rougeoyantes et d'ombres presque noires

par le soleil couchant. La Koura, frangée d'écumes, était rafraîchissante à voir : des laveuses y rinçaient le linge, Tamaras, Tatianes, et tu leur dis avec tendresse, toi, qu'elles ne pouvaient pas même deviner, penché sur elles à mille mètres : « Jeunes femmes, je suis un lâche, n'aimez point celui qui me ressemble. » Il y avait sûrement, aux fenêtres grillées du château, des visages de prisonniers levés pour voir passer l'R. 2 où tu étais attaché, casqué, grisé par la vitesse, avec ton message gouvernemental secret, C.C. de Géorgie au C.C. de l'Union fédérative – et ta petite défaite – ta vilaine petite défaite...

« Que la terre était belle ! Des steppes puis des forêts, carte vivante, mouvante, hautes couleurs. Les feuillages moutonnaient à l'infini, vous étiez aveuglés de soleil, Grégor se retourna criant dans le bruit tonnant de l'hélice – et tout à coup vous tombiez, vous tombiez avec une magnifique lenteur. La forêt dérobée révéla de hautes roches découpées en bleu et or par des ombres étonnantes. Un fleuve de ciel les contournait. Et là tu faillis crier de joie à l'idée de choir, tandis que l'angoisse secouait tes membres d'un léger tremblement hystérique. La perte du pli secret eut différé de quelques jours quelques infamies dans la chute verticale d'une révolution... L'hélice, qui s'était tue, éclata de nouveau, Rostov parut à l'horizon, lourdes ombres ramassées sur la terre – où semblait entrer la mer comme une lame d'acier, – tordue.

« Nous avons été battus en 27. Sacha revint de Wou-Han. Toi, tu courais les chambres d'ouvriers du Zamoskvorétchié, avec des papiers dactylographiés dans ta vareuse. Tu découvrais mieux, à chaque escalier gravi, la vieille misère. Proletariat victorieux retourné au taudis. Le temps noircissait les papiers peints, on voyait dans les angles des murs des virgules de fumées et tu devinais, la nuit, l'homme nu se détachant de la femme chaude pour enfumer les punaises. Vie sordide. Cinq ou six visages demandaient : quelles nouvelles ? Chacun était venu par des chemins détournés pour déjouer les filatures. Tu pensais : « Ils savent tout de même tout ; d'ailleurs sur ces cinq, il y a certainement un provocateur. Laquelle ? Lequel ? » Les nouvelles, camarade, les voici : Trotsky a pu parler cinq minutes au C.C. au milieu des clameurs. Vingt-neuf exclusions à l'usine *Bogatyr*. Wou-Han désavoue le soulèvement paysan de Tchan-Cha. Treint passe à l'opposition en France... Seule bonne nouvelle du moment, celle-là, on la commentait, mais toi tu savais bien qu'elle n'avait vraiment dans cet immense naufrage, aucune importance... Tu ne le disais pas, tu faisais ton devoir, tu expliquais les thèses de Treint. Le seul espoir vrai était de revenir à l'illégalité. Remplir les prisons d'hommes dévoués, puisque tout s'en va. Recommencer. Et après ? Après, ils se mettront à nous tuer. Ils ne feront pas la faute de nous laisser vivre dans des prisons. Alors ? Tenir quand même. Quelques-uns survivront peut-être. Mais les lâches ? les fatigués ? Sacha, retour de Chine, du sang plein la mémoire, te parlait la nuit quand vous preniez le dernier thé aux deux bouts d'un divan défoncé. (Les livres autour de vous croulaient sur des étagères. La table était morte, avec des cendres et des porte-plumes rouillés. À quoi bon ranger quoi que ce soit puisque...)

« Sacha disait : « Avec les méthodes scientifiques de la répression, plus une machine à écrire n'échappe au contrôle. Il y aura autant de mouchards que de camarades. Davantage, s'il le faut. Crois-moi, c'est fini. Après l'Allemagne, après la Chine, nous n'avons plus qu'à faire une croix sur nous-mêmes. La révolution échoue sur les sables pour vingt ans. Les derniers qui en parleront auront fièrement raison mais ils seront

roués vifs. Donne-moi à boire. Mais remplis donc mon verre. Tant que je ne suis pas tout à fait saouïl, je ne puis pas m'empêcher de voir clair. Écoute frère. Les Chinois sont épatants. La nuit, nos syndicats font afficher des petits placards : « Camarades, calme, discipline, et cœtera, rendez les armes... » Le matin, tu vois se promener par les rues des jeunes officiers en kaki, à lunettes rondes. Des sales types devant et derrière. Ils empoignent n'importe qui, une gueule de prolétaire, tu saisis, ça se reconnaît vite, ils l'amènent devant un jeune lieutenant à principes qui dit un mot sans regarder le bougre. Et tu t'aperçois qu'il y avait aussi là une grande brute au crâne nu portant un sabre courbe. Le prolétaire s'agenouille sans dire et tend le cou. En voilà des gens qui savent se taire devant les bourreaux ! C'est inoubliable. C'est horrible. La brute prend son élan. le sabre tournoie, la tête se détache d'un seul coup, le sang jaillit en fontaine à un mètre. Je fumais au bord du trottoir, à côté de deux Américains qui sentaient le whisky. J'avais dans ma poche la directive formelle de l'Exécutif : « Interdire et désavouer la résistance. » Jamais n'ai eu autant envie d'être reconnu par hasard et tué dans un coin. Si ç'avait été avant de transmettre la directive, ma mort aurait pu rendre à la révolution un passable service...

« Sacha disait encore : « Il faut pourtant signer le papier d'Ivan Nikititch. Capituler. Que veux-tu que nous fassions d'autre ? Aller en prison ne servirait à rien. Qu'on nous laisse au moins construire des usines, empêcher les spécialistes, avec leurs compétences irrésistibles et fausses qui mènent Dieu sait où, de nous arracher doucement ça. Piatakov a raison : devenons des techniciens. Si la révolution peut renaître un jour, c'est sur une base technique régénérée, avec un nouveau prolétariat. Nous serons finis ce jour-là, mais nous aurons servi à quelque chose. Ils sont fous, ceux qui parlent de résister : ou ils seront écrasés comme des moucheron ou la contre-révolution fera leur force, d'abord, pour les emporter ensuite.

« – Mais ne fait-elle pas déjà celle du Comité Central ?

« Tu n'osais dire de tels mots que parce qu'assez ivre. Et Sacha criait : « Bien sûr ! Nous sommes entre deux contre-révolutions, voilà, – comme c'est clair, hein ! » Il jeta la bouteille vide par la fenêtre, dans un terrain vague où des moineaux s'égaillèrent. Tu te sentais un visage de pierre aux mâchoires soudées. Quarante-cinq ans. L'usure. Plus de lâcheté que de force.

« – Sacha, mon ami, j'ai envie de te casser la gueule ! J'ai envie que tu m'assomes ! – Non, dit Sacha, sérieusement, je vais chercher une autre bouteille.

« Sacha est en prison. Une féroce petite-bourgeoisie nous traque même quand nous nous rendons. Elle a peur de notre passé, de nos silences. Quand nous cédon, elle s' imagine que nous cherchons à la tromper. Quand nous nous joignons à elle, par lassitude et pour vivre, elle a peur que nous ne la trahissions un jour. Les hommes de 17 et de 20 ne lui paraîtront jamais assez châtrés. Ils ont touché à la terre promise, goûté au pain nouveau, traversé les épreuves du feu, de la faim et de la certitude : ils en sont à jamais marqués.

« Tant pis pour nous. »

Le lendemain matin, il demanda du papier pour écrire au Comité central – et fit une fois de plus sa soumission. Tous les mots y étaient : l'édification du socialisme, la haute sagesse du C.C., la justesse de ses tactiques, le désaveu des erreurs dues à l'incompréhension, à l'esprit petit-bourgeois, à l'influence contre-révolutionnaire d'ex-camarades maintenant désavoués et flétris... Il écrivait ça, les traits tirés, la bouche aplatie par une contraction à la fois méchante et méprisante. Quand il eut fini, il avala sa salive, commença un sourire qui s'acheva en bâillement, s'étira – et s'entendit dire tout haut : « Fripouille, va ! »

Le guichet de la porte s'entrouvrit...

– Il est défendu de se parler à haute voix, citoyen.

Kostrov répondit avec une sorte d'emphase :

– Voici ma lettre au C.C., citoyen.

2. Les eaux noires.

Les glaces de la Tchernaya s'ouvrent tard, à la mi-mai. À ce moment, les neiges ont disparu, si ce n'est dans quelques vallonnements mal exposés ; des eaux miroitantes stagnent dans la plaine. Et l'on voit les oiseaux venir s'y ébattre par volées. La terre, sa blancheur évanouie, est conquise par les eaux, les ailes, le ciel. D'où viennent tant d'oiseaux ? Il en est qui volent en triangles. D'autres forment des nuées qui décrivent des courbes, tournoient et s'effiloquent comme des nébuleuses. Une joie calme se répand entre la terre et le ciel. Sur la hauteur qui domine le fleuve, les gens de Tchernoe s'arrêtent, la journée finie, pour contempler l'étendue où naît le printemps. Soucieux, ces gens, pareils à la terre boueuse qu'ils foulent, pareils à la petite ville entière, avec ses maisons bâties de troncs d'arbres que le temps fait couleur de cendre. Une vieille femme murmure :

– Voici les grèbes... (sourir.) De mon temps, petit père...

Y avait-il, de son temps, plus de grèbes, déployant leurs ailes sur la steppe ? Un homme, la casquette sur les yeux, engoncé dans sa courte fourrure rousse, se parle tout haut :

– Faudra bien encore huit jours pour que la Tchernaya s'ouvre tout à fait...

Des jeunes voix protestent :

– Mens pas, citoyen, huit jours ! T'es pas fou !

Huit jours encore, ce serait trop pour ce désir de vivre qui vous vient après la fonte des neiges, sept mois de froid pénétrant jusqu'à l'âme, (« D'autant mieux qu'on bouffe pas ; la soupe aux choux aigres et le pain de seigle, c'est tout, c'est d'la merde au total ; et on n'en a pas assez ; je vous le demande, citoyen, est-ce qu'un organisme peut tenir, par ces froids, sans matières grasses ? ») Le ciel a des tons de perle presque azurés ; une sorte de paix en descend que l'on prendrait pour de l'espoir.

– ... Si l'on s'y laissait prendre, ricane Avélii, dont le jeune profil est aigu. Printemps, petit frère, ça veut dire semailles. Semailles, ça veut dire répression. Répression, ça veut dire : pas de blé en août, pas de pain en décembre. On est vernis.

Et Rodion répond à côté, car il suit son idée :

– ... Après les brigades de choc va falloir inventer autre chose pour faire travailler les gens... Regarde la plaine. Y avait des chemins, tiens, par là, et par là aussi, vers le bois de l'Ours, – y en a plus car y a plus d'charrois, car y a plus d'chevaux.

Ce sont deux gars vêtus de fourrures de mouton, l'une grise, l'autre brune. De vieilles casquettes à couvre-oreilles leur moulent le crâne. Ils ont l'air, en vous regardant, de se ficher doucement de vous, avec un brin d'assurance qui les rend différents, au premier coup d'œil, de tous les autres gars de la ville. On est des prolétaires, hein ! Et puis ; on est sous le patronage particulier de qui vous savez. Alors, on a un peu le droit de penser, nous. On le paie. Et le droit de parler, puisqu'on est déjà déportés – et pas de ceux qui se

coupe, car je veux témoigner de ma foi. » Le Seigneur entendit cette prière, la seule qu'il entende à coup sûr, depuis des siècles, sur la terre des Russies où chacun boit sa coupe amère, n'en doutez pas, jusqu'à la dernière goutte ; et ce n'est pas fini. De grandes maisons bâties de troncs d'arbres surgirent du roc ; les blés pâles et dorés frissonnèrent en août ; des jeunes filles cambrées sous la palanque, qui rapportaient deux fois par jour de la Tchernaya des tonnelets d'eau limpide, tracèrent de leurs pieds nus, sur l'herbe, la terre, le roc même, la piste sinueuse qu'elles suivent encore depuis deux cents ans ; les corps lumineux des bambins plongèrent, au soleil d'été, dans la Tchernaya, ivres de fraîcheur et d'audace, car il y a des tourbillons perfides qui, chaque année, entraînent tout à coup aux profondeurs définitives quelque tête téméraire aux cheveux emmêlés... On retrouve les petits corps à trois kilomètres en amont, sur un banc de sable, où ils semblent dormir désespérément, lavés et meurtris, dans une irréalité clarté bleue. Au temps où la ville fut fondée, elle eut dix ans de paix. Puis le grand hérésiarque fut brûlé à Poustozersk, « désert des lacs », limite du monde nordique ; et le grand patriarche persécuteur mourut persécuté et sa dépouille, transportée sur une barque, descendit un autre fleuve au milieu des prières et des sanglots du peuple. Séraphime sans terre pria pour cet homme de foi qui avait attenté à la foi, divisé l'Église, trahi, banni, chassé, outragé les vrais fidèles. Un autre patriarche, organisant ses rancunes comme son administration, s'étant souvenu de Séraphime le fit venir au Kremlin et lui offrit le pain, le sel, le pardon, avec onction chrétienne, en lui disant : « Repens-toi, Séraphime et tes fautes seront oubliées et je te bénirai. » Séraphime lui cria : « Repens-toi toi-même ou tais-toi, serviteur sans honte du Mauvais ! » On enchaîna Séraphime dans une cave du monastère de la Trinité. L'hiver y était éternel. Il entendit sonner les cloches de la fausse foi. Mais il lui suffisait de fermer les yeux pour apercevoir la Sainte Face pacifiante. Alors, il répétait, en grelottant, et ses dents claquaient, mais sa volonté atteignait aux limites de la force : « Seigneur, je ne te renierai point, je ne te renierai point, je ne renierai point ton peuple. » Il mourut là, après des années d'obstination, torturé du regret de l'espace et des pierres noires et des enfants de ses enfants. On raconte quelquefois sa vie, avec bien d'autres détails, aux veillées d'hiver ; ces récits mettent en verve Tikhon, l'invalidé, qui fit sous Blücher toute la campagne de l'Oural, en 18 ; et il raconte à son tour, des batailles, ses captivités, comment il fut fusillé au bord de la Biélaya, la Blanche. L'officier dit aux prisonniers alignés : « Les juifs et les commissaires, trois pas en avant. » Il en sortit trois. Tikhon sortit avec eux, – à côté d'eux, – un jeune gars blond en guenilles. « T'es ni juif ni commissaire, fils de chienne ! T'as donc envie d'une balle, eh, morveux ! » qu'on lui criait. « Je suis pour la Commune, Votre Honneur », dit Tikhon qui ne savait au juste ce que c'était et dont les entrailles hurlaient de peur. La peur le sauva en le renversant dans le ravin un centième de seconde avant que les balles ne le touchassent. C'est lui qui vend maintenant des cigarettes – quand il y en a – dans l'échoppe de l'Union régionale des coopés, *Ray-Koop-Soyouz*, sur la place du marché. On trouve encore dans la population des noms significatifs : il y a un Serafime Serefimovitch, une Nadiéjda Serafimovna, vendeuse de concombres salés, une Lioubov Sérafimovna, membre du parti et le secrétaire du soviét s'appelle Avvakoum Nestorovitch.

Entre Séraphime et Tikhon deux siècles vides d'histoire ont passé sur Tchernooé,

« bourg noir », les « eaux noires ». Les Zyrianes ont assiégé la ville au début du XVIII^e siècle ; ils tiraient la flèche en roseau portant une arête de poisson. (Mais ce n'étaient peut-être pas des Zyrianes.) La ville a brûlé tous les trente ans à peu près, si bien que les générations s'y sont succédé d'incendies en incendies et que toutes les améliorations s'y rattachent à de grandes calamités. La révolution s'y fit toute seule : le commissaire de police s'étant sauvé, un déporté politique réunit le médecin, l'agronome, le vétérinaire, des instituteurs, des ouvriers poissonniers, un voiturier, un postier et leur exposa que désormais ils formaient le Comité provisoire d'auto-administration de la ville et du district. L'agronome Babouline, un homme épais, au front bas, dit : « Je comprends. *Res-publica*, la chose publique. C'est épatant. Qu'est-ce qu'on va faire ? » Le postier proposa de rédiger un message au gouvernement provisoire du prince Lvof, le médecin d'ordonner la vaccination des écoliers...

La grande tourmente, préparée par les siècles, commençait avec une simplicité totale. Où sont les personnages de ces jours révolus et qui s'en souvient ? Chaque fonte des neiges renouvelle la terre. Le déporté politique, un socialiste-révolutionnaire, paraît-il, à moins qu'il n'ait été un populiste, un maximaliste ou autre chose, s'appelait Lébedkine. On l'avait connu longtemps, vêtu l'hiver d'une pelisse noire, l'été de blouses blanches ceinturées d'un cordon de soie ; la barbiche filamenteuse et le ton mi-plaisant mi-professoral. Il relisait depuis sa jeunesse les mêmes livres, Buckle, Lavrov, Michailovski ; et sans doute repensait-il sans cesse les mêmes idées. Il ne s'étonna pas, un matin de sa douzième année de déportation, de tout à coup comprendre en déroulant une bobine de télégrammes apportée par son ami le postier, que tout était accompli.

– Eh bien, dit-il, en affermissant ses lorgnons sur son nez, nous avons vaincu.

Et il ajouta d'un air songeur :

– Maintenant, petite-mère Russie va s'en payer du plaisir...

Il reçut, à quelques soirs de là, une singulière visite. On frappa doucement aux volets, au moment où, allongé sur son divan, il allait souffler la lampe ; Lébedkine, enveloppé d'une antique robe de chambre, ouvrit la fenêtre, repoussa un volet et aperçut dans l'ombre un visage heurté, encadré des longs couvre-oreilles tombant d'un bonnet de fourrure. Un nez très large, des yeux obliques et petits.

– C'est vous le maire, maintenant, dit l'homme à voix basse, faut donc que j'vous parle, Ivan Vassilitch...

Lébedkine s'accouda, car la nuit de mai était presque tiède ; les constellations régnaient sur un silence d'une douceur vertigineuse.

– Je vous écoute, camarade...

– Je ne suis rien, dit l'homme. Je ne suis personne. Mais je comprends beaucoup de choses. J'suis un pêcheur du quartier bas, l'm'appelle Alexéi Matiouchenko. Ça vous est égal, à moi aussi. I'm faut de l'argent, Ivan Vassilitch, pour aller à Petersbourg, pour la cause commune, voilà.

Lébedkine observait cette tête opaque découpée sur la Voie lactée.

– De l'argent, fit-il sans bien comprendre, et pour quoi faire ?

Les yeux de l'homme, aussi grands que les plus grandes étoiles, étaient tout proches des siens, leurs haleines se mêlaient.

– Il faut l'égorger, dit l'homme, et je l'égorgerai, moi, ou bien tout est foutu, on n'arrivera à rien...

Il avait mis sur l'appui de la fenêtre une large main rugueuse aux doigts écartés.

– Qui ? demanda Lébedkine, simplement.

– Le Tsar, Hérode.

Lébedkine se tirait la barbiche, du bout des doigts. N'allait-il pas toucher des étoiles en étendant la main ? Il y avait du miracle dans ce silence. Il ne toucha que l'épaule du pêcheur Alexéi Matiouchenko et s'entendit lui répondre :

– Peut-être as-tu raison, camarade Alexéi, et tu feras bien d'y aller, – quoique ce soit très difficile à réussir cette affaire-là. Moi, je suis trop vieux, tu comprends. Mais de l'argent, je n'en ai pas, frère.

– Alors, dit l'autre, j'irai à pied. Je volerai. Mais j'arriverai. Toi, tais-toi.

– Oui, dit Lébedkine, lentement, – maintenant c'est la question du pouvoir qu'il faut poser... D'un pouvoir comme il n'y en a jamais eu, qui aura une force sans nom, sans fond, impitoyable et généreuse...

– D'abord impitoyable souffla Matiouchenko ; pour nettoyer la terre. Nous serons bons après... Il sera toujours temps. (Il parut sourire.) Moi, je n'pourrais pas avant.

Ils se serrèrent la main. Matiouchenko dévala à grandes enjambées vers les Eaux-Noires qui frissonnaient comme éternellement dans un abîme tout proche.

Lébedkine referma les volets, s'allongea, se couvrit de sa pelisse, hésita un moment avant d'éteindre, tenté de relire quelques strophes de Nékrassov. Il ne pensa qu'un nom dans les ténèbres : Russie, Russie, et c'était terrible et doux, c'était comme la respiration d'un être proche, élémentaire et mystérieux, immensément puissant, endormi là. Lébedkine s'endormait entre deux rêves qui étaient aussi deux craintes. Il méditait un voyage à Pétersbourg sans oser partir, de peur de ne retrouver personne là-bas après tant d'années. Pensez donc : un an de prévention, deux à la centrale d'Orel, deux à Tobolsk, douze de déportation... Rentrer pour se retrouver seul, ignoré, désemparé, inutile, dans les tourbillons de la révolution ? La liberté est belle aussi à Tchernooé... Il s'asseyait parfois pour la contempler dans son âme, sur une roche noire au sommet de la crête dominant le fleuve et l'étendue, à l'endroit même où méditait autrefois Séraphime sans terre. Le second souhait, la seconde anxiété le rejoignaient là aussi. N'aurais-je donc plus jamais une épaule près de mon épaule dans la vie, la douceur d'un corps abandonné la nuit près de mon corps ? Il pressentait que ce ne serait plus jamais, plus jamais, que sa chair désolée ne méritait plus ce grand bonheur, que ses mains, jamais plus, n'oseraient même tenter de le saisir ; et, comme un enfant égrène des perles, murmurait en lui-même de doux noms tentants : Tatiana, Galina, Véra, Nadia, Liouba, Irina, Vassilissa... Personne. L'ancienne rue Karnaoukhov, où se trouvent le club des syndicats et le restaurant n° 1 de l'Alimentation sociale, s'appelle maintenant la rue du

camarade Lébedkine parce qu'on le trouva un matin, couché derrière une clôture du marché aux poissons, le crâne fendu. Sa cervelle avait coulé sur les pissenlits, mais il gardait encore au sommet du nez, intacts, ses lorgnons à la monture rafistolée avec du fil noir.

Des années ont passé, d'une lourdeur cahotante ; la rue Kazatskaya ou des Cosaques est devenue celle de l'Armée rouge, l'ancienne Traktirnaya, la sente de l'Auberge, s'appelle le boulevard des Soviets ; la place Saint-Nicolas est la place Lénine ; une rue Marty longe le jardin public et coupe la rue Clara Zetkin, ancienne Ivanovskaya... Le Service de Sûreté politique occupe la maison du vieil Ananiev qui exploita pendant un demi-siècle les pêcheurs ; cet Ananiev, on l'a tué en 18 sur le seuil de la porte. En 31, l'une des pires années, l'instructeur des Sans-Dieu, Pétrochkine, étant arrivé du centre avec des directives, les pêcheurs et les tanneurs, réunis en assemblée commune au cinéma Komintern, votèrent, à l'unanimité des dix-neuf présents, la démolition de l'église ; le soviet ayant refusé, faute d'argent, les crédits nécessaires, les Sans-Dieu et le parti mobilisèrent les travailleurs pour une journée de travail volontaire ; ils avaient habilement répandu le bruit qu'il n'agissait de décharger les camions de la Coopération régionale, arrivés chargés d'articles manufacturés... Trois cents volontaires répondirent aussitôt à l'appel. Sitôt qu'on leur apprit qu'il s'agissait en réalité de démolir l'église Saint-Nicolas pour en finir avec la superstition capitaliste, impérialiste et féodale, qui est l'opium du peuple et l'hydre de la contre-révolution, il en resta vingt-sept, les meilleurs, il est vrai, les jeunes les plus conscients, « la fleur de cette contrée », comme l'écrivit Pétrochkine dans son rapport au Comité régional. Ils transportèrent les icônes et les ornements d'église sur la place pour les brûler, mais « une foule inconsciente, excitée par les paysans cossus et les popes interventionnistes, nous arracha par la force ces biens de la nation que nous nous apprêtions à détruire par le feu dans l'intérêt des travailleurs, ce qui prouve que les croyances arriérées plongent encore des racines profondes dans la conscience des masses non prolétariennes et petites-bourgeoises de Tchernooé livrées à l'obscurantisme séculaire... » (rapport Pétrochkine). Les vingt-sept conscients cassèrent les carreaux des fenêtres, car c'était la chose la plus facile et entreprirent de démolir le bulbe bleu de l'église, parce qu'un échafaudage, placé là pour des réparations, leur en facilitait l'accès ; ils ne réussirent qu'à l'entamer. La croix dorée, maintenue en équilibre par un poids lourd, s'inclina sur le côté mais ne tomba pas ; elle est encore là, penchée sur le destin des hommes ; et ce n'est peut-être plus une croix, mais un X interrogateur ; le bulbe éventré demeure béant – ce qui est fort gênant, l'église ayant été transformée en dépôt de marchandises de la Coopération-industrielle-du-rayon, Ray-Prom-Koop. (Par bonheur, les marchandises sont rares et vite réparties.) Des caisses vides y pourrissent maintenant ; le vent s'engouffre dans le bulbe blessé, tournoie dans le vide, s'échappe par les étroites fenêtres, remplit l'édifice d'un murmure continu qui fait faire des signes de croix aux vieilles femmes « Écoute les mauvais esprits faire leur sabbat... » Face à l'église, sur un tout petit tertre de gazon, tout rond, on a planté un buste de Lénine en bronze ; le socle en provient du buste du tsar Alexandre II offert autrefois à la ville par le riche Ananiev. Des fils de fer barbelés l'entourent, par précaution contre les déprédations des enfants. Ce bronze noir paraît infime sur la vaste

place, tout seul dans son rond d'herbe, au milieu d'un vaste espace de terre battue. La boue empêche le plus souvent de l'approcher. Tournant le dos à l'église, il a trois maisons devant lui : le Comité du parti, la brasserie Salomé, le Soviet ; la Sûreté est à sa droite, le club réservé des militants responsables et du Service politique à sa gauche. Tel est le cœur de la ville aux Eaux-Noires. C'est entre la brasserie Salomé et le cinéma Komintern, sur trois cents mètres de trottoirs en bois, éclairés par quelques lanternes que les gens se promènent le soir quand il fait beau, si nombreux que leurs voix et leurs pas font un bruit de rucher. Ici s'ébauchent les rencontres, naissent les amours, s'éveillent les jalousies ; ici, rôdent les petits revendeurs de cigarettes à la pièce, prompts à fendre d'un coup de rasoir la poche du représentant des coopératives régionales arrivé le matin même. Les jeunes hommes suivent les jeunes filles qui tiennent, se donnant le bras, toute la largeur des planches molles et toujours quelqu'une se retourne, les épaules hautes, le profil dégagé, unique en ce monde, pour répondre à un gars. Ici passent Elkine, Ryjik, Avélii, Rodion, Varvara Platonovna, séparés et réunis, prodigieusement libres et misérablement captifs, chacun suivant le chemin de sa foi, un assez rude chemin. Quatre hommes, une femme, cinq périls pour le régime, cinq dossiers, cinq petits cercles enfermant des noms et des numéros sur la vaste carte (secrète), tout entière chiffrée, de la déportation des opposants communistes contre-révolutionnaires de gauche, d'extrême gauche, de droite, hors tendances et bien-pensants, dans un bureau (secret) de Moscou, collège spécial de la Sûreté, relié par fil direct au Kremlin (secret), par fil direct à la table de travail du Secrétaire général (secret), par fil direct en somme au laboratoire (secret) de l'histoire...

Elkine faisait deux fois par jour ce trajet. Il travaillait au trust étatique du Poisson, *Gos-Ryb-Trust*, à l'élaboration des plans des pêches, du stockage, de la répartition des matières premières et cætera, pour l'année en cours, l'année suivante, les trois années ultérieures, tout ceci selon les directives du Centre régional, du Centre pansoviétique, de la Commission centrale du Plan, du Comité central et du Chef (par application des six points mémorables fixant les règles du travail rénové). « Je sais, disait-il, ce que l'on doit pêcher dans cinq ans. Hélas ! Nul ne sait ce que l'on pêchera... » Le trust occupait, à l'angle de la rue des Prisons, au-dessus d'une coopérative pleine de cravates inutiles et de poudres dentifrices que les gens employaient, au printemps, à blanchir les intérieurs, une enfilade de pièces où régnait le crépitement sans fin des machines à écrire et des appareils à calculer.

La rue des Prisons garde son nom, par un hasard fait d'une suite d'oublis ou parce que la vérité s'impose quelquefois sans violence au travers des mots qu'on lui oppose. Depuis qu'un arrêté du Centre régional a élevé Tchernooé au rang de chef-lieu de rayon, la vieille petite prison d'autrefois ne suffit plus à contenir les ex-paysans cossus dépossédés, les paysans pauvres et moyens complices des cossus, les petits fonctionnaires ruraux indulgents envers ces ennemis du socialisme, les prévaricateurs, les dilapidateurs, les... On a donc réquisitionné les maisons voisines, on y a mis du fil de fer barbelé aux fenêtres, on a mis devant les fenêtres des factionnaires qui sont le plus souvent eux-mêmes des prisonniers, membres du parti, il est vrai ; et cela fait une rue discrètement animée. Au bout, le ciel, car elle débouche sur le boulevard qui borde le promontoire. Un ciel presque toujours cristallin, d'une pâleur pure, si limpide qu'il

révèle nettement l'infini et fait désirer, en plein jour, des étoiles. En face de la prison, hiver comme été, des femmes sans âge vendent au verre des graines de tournesol. Des gens viennent parler du trottoir aux enfermés... (« Pas si fort, fait le factionnaire, et pas de si près, citoyenne ! C'est pas un club, ici. – Mais si, jette Elkin en passant, le club de la Volonté du Peuple... ») Le factionnaire surpris par ces mots étranges le suit d'un regard inquiet : la démarche est d'un type d'importance, le vêtement ne précise rien... Faut se méfier. « Assez parlé, citoyenne, que j'vous dis... ») Elkin, blond, bien découplé, allait nu-tête, l'été, les cheveux au vent, la blouse déboutonnée au col, chaussé de pantoufles en étoffe qu'il cousait lui-même avec de vieux restes de couvertures ; dès les premiers froids il n'ôtait plus son manteau de cavalerie, sans insignes naturellement, rapporté de la campagne d'Extrême-Orient. Il allait à grandes enjambées, la tête dressée, comme si ce fût toujours contre le vent ; et quand il rencontrait quelqu'un, plaisantait tout de suite, d'un air sérieux. Au comptable du Syndicat du lait, il demandait amicalement :

– Eh bien, ce petit excédent des dépenses de six mille roubles, pas encore identifié ?

Et l'autre cillait, transpercé par l'idée qu'en effet... puis se ressaisissant répondait :

– Sacré plaisant que vous êtes, Dimitri Dimitritch... Chez moi, ça va, tout est en ordre, allez. C'est pas comme à la coopération artisanale...

On installait, en vue d'une fête, devant le portail de l'église désaffectée, un panneau de cinq mètres de haut où le Chef, trois fois plus grand que nature, en casquette et manteau militaire, paraissait descendre à pas pressés vers les boues de la place.

– Veine, dit Elkin, le vl'a enfin qui fout l'camp ; et ça lui fait plaisir autant qu'à nous...

Le propos, rapporté à la Sûreté par Marie Ismaïlovna, bibliothécaire, membre du parti depuis 1919, exclue en 1930, pour suspicion de sympathie envers les oppositions successives qu'elle trahissait à tour de rôle, chaque année, depuis huit ans, – le propos obligea le délégué à la Sûreté, le sous-délégué, le directeur du Service spécial à délibérer. Arrêter Elkin ? La note de Moscou recommandait à son égard « la plus grande réserve ». Oui, mais que veut dire au juste *réserve* ? Hum, Enlever le panneau ? suggéra le sous-délégué. Ça pourrait être mal interprété.

– Qui l'a dessiné ? interrogea le délégué.

Le Service spécial, gêné, répondit :

– Mochkov...

– Mochkov !

Les trois se regardèrent, embêtés. Mochkov, caricaturiste à l'*Etoile rouge* de Taganrog purgeait sous leur égide une peine de trois ans pour « avoir tenté de jeter par ses dessins le discrédit sur les chefs du parti de l'État ». Le Service spécial, sur le point d'ajouter que Mochkov avait exécuté son dessin d'après un crayon publié par l'organe central du parti (ce que tout le monde savait), se mordit les lèvres.

– Arrêter Mochkov, trancha le délégué. Qu'il goûte un peu à notre cave, cet artiste.

– Oui, plaça le Service spécial, j'ai commis une imprudence...

La langue du Service spécial, gros rougeaud dont la tunique paraissait trop tendue sur des chairs pleines, se desséchait dans sa bouche. Quelle tuile ! Promptement un grand verre de bonne eau-de-vie à 55° pour nous remettre d'aplomb. Le ton cordial du délégué lui rendit la salivation :

– De la vigilance, voyons, camarade Anissime !

– Oui, chef !

Mochkov ne sut pas pourquoi on le garda de novembre à février dans une des caves de la Sûreté, – d'où il sortit perclus de rhumatismes, – ce qui signifiait qu'on prolongerait sa peine de quelques nouvelles années, – ce qui signifiait que Nioura ne l'attendrait plus, car ce n'est pas une vie, ce qui signifiait...

Le Service spécial de la Sûreté convoqua pourtant Elkiné, et ce fut par un jour de grand froid. Il entra sans saluer plus que d'un signe de tête, fit une sorte de bond vers le poêle, étendit les mains au-dessus, joua des épaules, parut se redresser encore.

– Le diable vous emporte, dit-il gaiement, avec vos trente degrés de froid. Priez bien le petit dieu des petits athées que vous êtes pour que l'opposition ne prenne pas bientôt le pouvoir ou c'est moi qui vous ferai connaître le vrai froid...

Cette menace-là, il le savait par expérience, gardait encore une certaine efficacité, décroissante, il est vrai, avec les années. – Le Service spécial incommodé de mal comprendre ayant murmuré : « Je n'apprécie guère vos plaisanteries, citoyen Elkiné », Elkiné s'écria sur un ton joyeux à la fois exaspérant et désarmant :

– Et moi, dites, croyez-vous que j'apprécie les vôtres, citoyens très estimés ?

Des paroles brouillées, murmurées pour lui-même, firent suite à cette exclamation. Le Service spécial crut y discerner quelque chose comme : « Séquelle de diables couverts de plumes... » mais ce ne pouvait être ça, c'eût été d'une invraisemblable insolence, il aurait fallu poser dès ce soir la question de son arrestation ; or, il souriait enfin, poliment. On n'en tirait jamais rien. Un tempérament, quoi. Et puis tout de même, l'ex-président de la Tchéka de Kiev.

Elkiné habitait la dernière maison du boulevard. Les vieux troncs d'arbres étaient nus dans sa chambre, la fenêtre donnait sur l'espace : plaine, un trait d'eau noire dans un repli, ciel. La chambre était basse de plafond, assombrie par la couleur du vieux bois et le ciel y entraînait brutalement, tristement. Seul, Elkiné vieillissait tout à coup, fronçait le sourcil et, avant de s'asseoir ou de se coucher, marchait d'un angle à l'autre, les mains nouées derrière le dos. Le Vide, la Pierre, l'Espace, la Pesanteur. Comprenez-vous ces mots ? Des mots, croyez-vous ? Elkiné monologuait dans un silence écrasant. Y a rien – et ça pèse des tonnes. Tracez une ligne droite d'ici, devant vous : rien à mille kilomètres, rien à deux mille, à trois mille, à quatre mille, rien au pôle ; il faudrait redescendre de l'autre côté du globe, par le Labrador, pour retrouver des imbéciles (qui sont assez heureux, à cause de la culture rationnelle du blé ; mais lésés en ce moment par la baisse des prix mondiaux...). Les gens d'ici... Le dégoût tirillait ses lèvres. Tant que l'on n'aura pas rasé de terre ces bourgs perdus – ou que l'on n'y jettera pas de l'électricité, des journaux, des avions, des autos, de la joie de vivre à profusion, ce seront des bipèdes, pas des hommes. Il s'arrêtait devant les vitres nues, derrière lesquelles le ciel printanier

rosissait faiblement. Et demain ? L'irrésistible poussée de cent quarante millions de paysans, concevez-vous ça ? Si l'Occident ne bouge pas, cette marée montante, dans cinq ans, dix ans, quinze ans, vingt ans, emportera tout. Le socialisme, elle s'en fout. Elle ne le connaît que par sa face de mensonge et d'inhumanité, d'anti-socialisme. Rien ne restera de nos cendres. C'est gai à penser.

Un journal lui servait de nappe. Il y disposa le pain noir, les concombres salés, le beurre. Le réchaud, il le manipulait sur la fenêtre pour demeurer devant l'espace. La bouilloire en fer blanc ronronna. Dehors passaient des vaches : une gamine courait de l'une à l'autre, stimulant leur marche indolente. Tout à coup s'avancèrent sur le bord de la crête, trois porteuses d'eau, trois jeunes femmes, palanque sur l'épaule, balançant rythmiquement à chaque pas les vieux seaux en bois suspendus aux deux crochets de la palanque. Elkiné les entendait se parler à voix haute. La dernière parut s'immobiliser un très court moment à l'entrée du sentier, sombre silhouette, haute et comme ardente sur fond de ciel vide, Galia. Elkiné la regardait si intensément qu'elle fut tentée de se retourner... Il attendait ce mouvement, il l'appelait. Elle ne le fit pas, à cause de la palanque. Elle ne sut pas pourquoi elle se tint si droite, si fière, en descendant le sentier abrupt, pourquoi la ligne violacée des bois, à l'horizon du soir, lui parut attirante, vaguement poignante.

Elkiné eut froid. Il y a sur la terre un être dont on attend un geste, moins qu'un geste, un regard et qui le refuse, sans savoir. Et tout à coup, c'est le vide. La grande force que l'on a, semble inutile. Quelque chose s'épuise en elle, car au fond de toute force il est une anxiété. Elkiné but son thé fade en marchant d'un angle à l'autre, un quignon de pain dans le poing. Par instants, il s'arrêtait devant la table pour remuer du doigt des coupures de journaux marquées de traits rouges et bleus :

Rendement des terres arables par hectare... Canada... Australie... Danemark... Ukraine... Terres Noires... Sibérie occidentale... Années... Chiffres bruts et pourcentages...

Au fond, tout est là.

Sur l'autre rive du fleuve, la neige stagnait encore au creux des roches ; les buissons verdissaient, d'une nuance si indécise et claire qu'on eût dit une lueur de soleil transparaissant à travers les pousses naissantes.

– Je te dis que c'est du jaune et pas du vert, affirma Avélii, mais comme t'es habitué à penser que les buissons doivent être verts, tu ne les vois plus en réalité... Si tu faisais de la peinture, t'aurais dans l'œil une fameuse déviation de droite...

Il parlait à Rodion, tous les deux cheminant sur la roche nue, entre les arbres nus, le ciel et l'eau. Rodion répondit :

– Méfie-toi de tes yeux : ils ne pensent pas.

Rodion disait parfois des choses intelligentes sans s'en rendre compte. Avélii, Géorgien de Mingrélie aux traits dessinés avec perfection, pâlis par le Nord ; une voix jeune bien modulée, qui sonnait clair.

– Les yeux, dit-il gaiement, les yeux n’ont pas besoin de penser ; ils prennent et comprennent sans cela... Et je n’aime pas à penser, frère, j’aime à voir et toucher. Cette fraîcheur, je la respire, je ne veux rien de plus...

Il reniflait, le cou dégagé, souriant à tout. Rodion le regarda de côté, baissé son front lourd, un petit rire triste hésitant au fond des yeux. Rodion le visage ingrat, éclairé de prunelles vert d’eau :

– Respire à ton aise, camarade ; ça ne t’apprendra pas le sens des choses...

Il portait sous son bonnet en loup gris des interrogations tourmentantes. Il souhaitait leur trouver réponse dans les livres, mais elles l’empêchaient de lire : son inquiétude brouillait les lignes imprimées, dès lors inintelligibles, inutiles. Sur un point, il voyait clair, et c’était dans ses discussions avec Elkine, au bord de l’eau, sur le capitalisme d’État, « une sorte de tank énorme, mon vieux, qui couvre tout l’horizon et va tout écraser... » Avélii, étudiant à la Faculté industrielle de Bakou, membre de l’organisation des jeunesses, compromis pour avoir discuté une leçon d’histoire du parti sur les premières divergences entre majoritaires et minoritaires en 1904. Note du dossier : « Par ses questions insidieuses cherchait à discréditer parmi les étudiants, les chefs du parti... » Rodion, chauffeur à la fabrique de vélos de Penza, compromis pour avoir discuté le barème des salaires. Note au dossier : « Agitateur pernicieux dangereux démagogue trotskyste, sait se faire écouter des masses... » Parce qu’il lui était arrivé de ne pas pouvoir dormir tout un long soir, remuant dans sa cervelle des chiffres et des idées plus difficiles à conduire que les plus lourds camions. Et le lendemain, à la séance du parti, il sortit des poches de sa vareuse des morceaux de journal en marge desquels il avait, au crayon, tracé des équations. « Voilà, camarade, l’équation de la vie d’un ouvrier de notre fabrique : j’appelle h le temps de travail, s le salaire, l le loyer et je dis que... » On l’écoula d’abord avec indulgence, puis avec ennui ; mais sa pensée faisait une trouée dans la torpeur des gens, sa voix s’enflammait, les x tout à coup se transformaient en poids de pain et de viande, en roubles et kopeks, et l’on aperçut, sur la tribune tendue du calicot rouge, oscillant sur ses jambes, devant un petit buste noir et chétif de Lénine, un gars têtue, la tête rentrée dans les épaules, qui démontrait par l’algèbre, par Marx, par Lénine, par la *Pravda* de l’avant-veille, par les six points même de Staline, que « l’ouvrier de notre usine a faim, chers camarades, et c’est le problème des problèmes, – c’est le sens même de la vie. Hegel a dit... » Il s’arrêta net, ne retrouvant pas l’idée apparue pour lui dans l’amas de mots d’une brochure sur Hegel. « Hegel a dit : l’ouvrier de notre usine ne peut pas vivre avec des salaires comme ça, voilà... » Son visage rayonna de contentement tandis que les activistes, se succédant l’un après l’autre à la tribune, au signe du secrétaire de cellule, le traitaient de démagogue, d’arriviste, d’égoïste qui ne pensait qu’à se remplir la panse, de trotskyste et de paniquard. La vérité remplissait son crâne de bourdonnements, il ne comprit pas un mot à l’argumentation qu’on lui assénait. Il se leva seulement à la fin de la séance, dans le bruit des bancs remués, pour dire très haut – et tout le monde l’entendit – avec un large sourire : « Palabrez toujours ! Vous savez bien que j’ai raison. » Dans la rue, d’une tristesse de boue perpétuelle, bordée de palissades qu’on démolissait un peu chaque nuit pour se chauffer, un vieil ouvrier lui mit la main sur l’épaule et d’un ton amical : « Tu t’es perdu, camarade, c’est sûr, mais t’as raison. T’es épatant. – N’est-ce pas ? » fit vivement

Rodion. En réalité Rodion s'était à la fois trouvé et perdu. Il connut les sous-sols de la Sûreté, de nouveaux visages, les ciels du Nord. Il buvait un premier quart de litre d'alcool, les problèmes s'éclaircissaient, il commençait à se sentir intelligent. Ensuite, tout s'obscurcissait, l'envie lui venait de fendre du bois à coups de cognée, comme naguère à la maison, ou de prendre à deux mains de jeunes bouleaux pour les casser les arracher du sol, et se sentir fort et victorieux à la fin. Puis on l'entendait dire alternativement : « Je suis une brute » et « le camarade Gorki a raison, c'est fier d'être un homme... » À ces moments de chutes, de brisements, d'envol et de trouble souffrance Rodion craignait surtout de rencontrer le camarade Elkin.

Ils arrivaient au rendez-vous : une sorte de clairière rocheuse sous la falaise ardoisée au bord des Eaux-Noires. L'endroit était bon, car on en voyait les sentiers d'accès sans être vu. Un bouquet de bouleaux y remplissait tout un fragment d'univers. Les arbres s'éveillaient à la vie, leurs troncs minces tout couverts de blanc d'argent, de fraîcheur : le ciel pénétrait leur réseau de branchages, le ciel partout présent qui jetait des tons d'azur sur la roche et sur la sombre transparence des eaux. Entre la roche et les arbres, une tête apparut, la crinière blanche au vent. Avélii cria :

– Salut, Ryjik !

Et l'homme qui avait un visage rasé et ridé éleva un peu la voix pour répondre :

– Le printemps, camarades, ça, c'est magnifique !

Il parlait à Elkin, confortablement assis sur la pierre, la casquette fichée de travers sur la tempe.

– Une invention des époques pré-industrielles, fit Elkin, du ton sérieux dont il se plaisait à émettre des énormités. Tu l'expliqueras sans doute par l'économie naturelle ?

– Sur l'Ienisseï, disait Ryjik, c'était plus beau qu'ici. Tu comprends : la terre paraissait s'éclairer du dedans ; à peine les neiges fondues, les eaux bues, les herbes naissaient et la lumière filtrait dans la moindre brindille, dans le moindre ruisseau ; on marchait sur de la lumière. Les fleurs jaillissaient de terre en une nuit. Ces fleurs-là, elles ont des couleurs froides et légères, elles ne ressemblent qu'aux étoiles. Tu sors un matin, tu t'en vas par la plaine, droit devant toi, car il n'y a rien nulle part, rien que l'horizon et le même horizon derrière l'horizon. Tu es seul, seul comme... ah, je ne vois vraiment pas comme qui, comme quoi, tiens comme une pierre au fond d'un puits, et tu ne sais pas ce qui se passe avec toi, tu voudrais chanter, tu sens que la terre est en fête, c'est quelque chose d'inouï, tout peut arriver. Voilà, tu vas te retourner, simplement, et il y aura devant toi, dans le vide, un grand bonheur... Lequel, tu n'en sais rien, mais il est certain que c'est possible. Et tu te retournes et tu vois arriver des oiseaux ; ils viennent par nuées à travers le ciel, ils viennent à grands coups d'ailes, et la lumière monte, les pierres ont un poli lumineux, il y a des fleurs partout, la steppe chante en silence... Rien ne t'arrive, bien sûr, mais tout est possible...

Elkin dit :

– Ryjik, t'as manqué ton destin. Tu devrais fabriquer des octosyllabes à trois roubles la rime. Qu'est-ce que t'es venu faire dans la révolution ? Tu serais aujourd'hui membre du bureau de la sous-section des poètes champêtres du Syndicat des écrivains

soviétiques. Tu inonderais les gazettes de lyrisme organisé, idéologiquement juste et profitable. Pouchkine en verdrait de jalousie sur son socle.

– Fous-moi la paix. Je n’aurais pas connu les fleurs étonnantes du Nord. Et, vois-tu, pour rien au monde, je ne voudrais les rayer de ma vie... Vers le moment de la débâcle des glaces, les enfants allaient veiller sur la hauteur : il y avait toujours là une bande de gosses attentifs qui ne perdaient pas de vue le fleuve. Ils rapportaient le soir les événements du jour : la première crevasse s’élargit : une flaque s’est formée à la surface, – une deuxième crevasse s’esquisse, des craquements se font entendre... Ils supputaient les dates des années précédentes, observaient les vols des oiseaux... Quand la glace fendue bougeait enfin, quand s’ouvraient les premières eaux vivantes, ces gosses descendaient à toutes jambes vers les maisons, et ils étaient pleins de cris de joie, ils étaient des porteurs de joie, les portes s’ouvraient, on plaquait tout, – « Ça y est !... » On prenait les accordéons et toute la jeunesse, les gars, les filles, s’en allaient vers la hauteur accueillir le vrai printemps... Nous y allions, nous aussi, le petit Nikolkin et moi (tu l’as connu, le petit Nikolkin du Donietz ? Il avait tiré quatre ans dans les isolateurs, il est mort à Perm) – Nikolkin qui disait : Pourvu que j’vive assez pour voir dynamiter une prison socialiste, une seule, j’en demande pas plus à la révolution permanente...

Une forme féminine, épaissie par les bottes en vieux feutre, les fourrures, le vieux drap, se montra au tournant des rochers. Salut, salut. Varvara arrivait la dernière, car elle débitait à la coopérative des pêcheurs, les quatre cents grammes de pain noir par carte de travail, le sel, le tabac en gros grains, les allumettes et rien de plus : on est en retard de deux mois pour le sucre promis, les coupons correspondants vont de toute évidence être annulés ; quant au savon, une caisse est annoncée par le centre régional depuis sept semaines, espérons encore. Les poils gris de son bonnet en vieux loup se confondaient avec ses cheveux. Il restait pourtant sur son visage une touche de grâce presque invisible et comme superflue.

Elkin dit :

– Le rapport du camarade Ryjik sur la fête du printemps boréal est adopté sans débats à l’unanimité, moins une voix, la mienne. Je fais des réserves doctrinales. Je passe à l’ordre du jour. Rapport sur l’isolateur de Verkhnéouralsk, question agraire, le front unique en Allemagne. Vous avez la parole, Varvara.

De 45, en quelques mois, le secteur communiste de gauche de la centrale de réclusion de Verkhnéouralsk a passé à 96, accroissement d’effectif de plus de 100 % dû aux arrestations opérées dans les grands centres à la veille du XVI^e anniversaire de la révolution d’Octobre. Par contre, le secteur communiste non organisé, les bien-pensants suspects qui ne comprennent rien à ce qui leur arrive et qui continuent les pires platitudes, a passé dans le même laps de temps de 8 à 160, soit un accroissement d’effectif de 1 à 20 qui nous indique la courbe ascendante de la répression exercée contre les éléments instables de la bureaucratie dirigeante. Ces deux chiffres, le premier étant l’indice de la résistance de l’avant-garde prolétarienne consciente à la dictature bonapartiste et le second celui de la liquidation précipitée du parti, démontrent ensemble...

Que démontrent-ils ensemble, ces chiffres, que chacun ne sache déjà ? On ne vit que de le savoir, on est ici pour cette raison et de le savoir on a trouvé cette façon lente de crever. La révolution révèle un visage faux qui n'est plus le sien. Elle se réfute, se nie, nous abat, nous tue. Tu le vois ; mais peux-tu le croire ? Nous nous sentions infailliblement victorieux. Où est l'erreur ? Tout ce que nous aimions n'est plus qu'apparence exécration. Je demande que l'on pèse la thèse et l'antithèse ; que chaque mot soit médité. Prenez garde à ne point méconnaître la dictature du prolétariat, si elle est malade, si elle perd la tête, si elle est inique. – Défie-toi de toi-même, camarade. Tes illusions s'expliquent bien, mais tu te grises de mots. Sommes-nous des Enragés, des Égaux ou des proscrits de Prairial ? – Laisse tomber, vieux, tes analogies historiques : elles n'ont rien à voir avec le marxisme. C'est le « qui l'emportera » de Lénine qui est d'actualité : ça n'est pas réglé.

– À ce propos, camarades, je demande une suspension de séance de trois secondes pour la dernière révélation de Karl (paix à son âme de révolutionnaire : son corps pourrait tout doucement dans les water-closets du Secrétariat général). Le « qui l'emportera » dit Karl, on le sait depuis longtemps. Le « qui l'emportera dans la tombe », on le sait aussi. Mais « à quand Son tour ? » voilà ce qu'on ne sait pas...

« ... Le secteur de la gauche communiste de la prison a noué des contacts fraternels avec les anarchistes qui se sont solidarisés avec lui pendant la deuxième grève de la faim de l'an passé et la première de cette année. La grève de juin a été perdue par suite d'une faute de calcul ; le scorbut avait sévi pendant l'hiver, il aurait fallu tenir compte de l'affaiblissement provoqué par les grands froids. Plusieurs copains furent très mal dès le septième jour. Le comité de grève proposa de faire cesser la grève à titre personnel, mais il fut lui-même enlevé dans la nuit par surprise et emmené à la maison d'arrêt... « Enlevé ? Pourquoi n'a-t-il pas résisté ? » Appelés séparément au greffe pour négociation, vers deux heures du matin, assaillis dans le corridor, bâillonnés, emballés, escamotés, quoi... Le second comité, constitué le lendemain, ne put entrer en fonctions car il fut gardé à vue dans un bâtiment écarté. À six heures du soir, le commandant de la prison reçut par télégramme l'ordre de recourir à l'alimentation forcée : le vieux Kikvadze résista, on fit venir de la maison de fous une camisole pour le maîtriser, il eut les lèvres déchirées par la sonde alimentaire ; il s'évanouit à la fin, de sorte qu'on ne put le nourrir. Les autres malades décidèrent de résister par la force. Alors arriva un type de Moscou, envoyé par le Collège spécial, qui fit demander des délégués. « Le Collège spécial du Service politique, qu'il dit, a renoncé en ce moment à augmenter par mesure administrative les peines des libérables. Vous avez donc satisfaction, votre grève devient sans objet. » Les copains lui répondent : « Vous y avez renoncé aujourd'hui parce que vous avez peur de notre mort. On ne croit pas un mot de votre bouche, il y a longtemps qu'on est fixé. Quelles garanties nous donnerez-vous pour l'avenir ? » C'était un beau salaud décoré de trois ordres du drapeau rouge, gagné dans les bureaux des camps de concentration. Il prend son air digne et : « La dictature du prolétariat garde les mains libres. » C'est vrai, fait Gricha, qui nageait dans une douce exaspération, et la preuve la voici ! » Il lui envoie un soufflet, mais trébuche (on n'est plus bon à distribuer des gifles le neuvième jour d'une grève de la faim), le manque heureusement, car ça pouvait nous valoir un nouveau conflit... Les malades allaient mal, quatre chambrées déclarèrent la

cessation immédiate de la grève. L'extrême gauche fit paraître un bulletin de protestation pour rattacher cette « capitulation honteuse » à des « hésitations centristes... » La gauche décida de former une commission d'organisation chargée de préparer un mouvement général à continuer à tout prix jusqu'au bout. La stratégie des grèves fait ressortir la nécessité d'une action simultanée dans toutes les prisons, mais il faudra au moins un an pour la mettre au point, si l'on y réussit. Un jeune mécanicien de Tver, ex-opposition ouvrière, rallié au trotskysme puis passé au groupe de la centralisation démocratique, – je ne sais plus son nom – refusa de reconnaître la décision prise, continua seul la grève pendant plusieurs jours, puis tenta de s'ouvrir les veines du poignet... Ce qu'il est devenu ? Je n'en sais rien... »

En somme, c'est toujours la même chose, depuis des années : il n'y a que les dates et les noms qui changent ? Te souviens-tu, Ryjik, de la centrale de Tobolsk ? Te souviens-tu, Elkin, de la prison d'Oufa ?

– C'était des temps bénis. J'avais promis au gardien-chef de le faire nommer directeur des sanatoria de Crimée : il passait mon courrier et m'apportait l'eau-de-vie. En voilà un que l'Histoire a roulé...

Une rougeur est montée au visage de Varvara pendant qu'elle parle. Elle jette sur la roche son bonnet de fourrure, dégrafe son épaisse vareuse, presque jeune maintenant, le cou mince, une tête étroite de pâtre mongol aux courts cheveux lisses. Ryjik la regarde de profil. Femme. Sévère. Fermée. Usée. Tentante. S'en aller ensemble, ensemble... Et puis il hausse imperceptiblement les épaules : n'être pas coffré avant la fin de l'année, ce serait bien étonnant. Elle parle avec assurance, sans prolixité, en ex-étudiante de l'Université communiste Sverdlov, ex-secrétaire de cellule d'usine à la manufacture textile Trekhgorka, ex-chargée de cours d'éducation politique dans les postes de tracteurs du Caucase septentrional, ex-institutrice-organisatrice des collectivités agricoles du rayon de Novotcherkassk, ex-rédactrice à *la voix léniniste* de la fédération ouvrière du secteur léniniste d'une prison centrale...

On l'écoute en suivant chacun sa propre pensée. Les eaux de la Tchernaya s'écoulent sans fin, sans bruit, pures et glaciales, descendant ainsi des hauteurs boisées de l'Oural depuis que le continent a pris cette configuration-là. Avélii regarde, au-dessus des bouleaux, flotter très lentement dans le bleu de rares flocons de nuages. Avélii leur sourit. Il y a ces nuages, ce ciel et lui ; et rien ne s'interpose entre l'univers et lui, pas même les prisons. Aussi visibles que ces nuages, la vérité, le devoir prolétarien. Rodion, du bout de sa botte, taquine la pierre, ne voyant qu'elle, car la réalité tout entière a pour lui cette grise dureté. Ou il lève les yeux sur Varvara pour mieux saisir sa parole. Pourquoi tant discuter ? La contre-révolution triomphe. Le temps est venu de former un nouveau parti ; pour une nouvelle lutte qui sera longue, étouffante, sanglante, – où nous périrons tous, – Rodion voit si clair que son visage en est crispé. Nous devrions nous évader, fabriquer de faux-passeports, créer des imprimeries clandestines, – recommencer... Rodion dont la pensée fait mouvoir silencieusement les lèvres n'ose pas se lever pour dire les paroles décisives qu'il devrait crier... Une comète dans la nuit

surgit, monte au zénith, disparaît : ainsi la certitude en lui. Les contours de l'idée, nets l'instant d'auparavant, s'estompent, s'obscurcissent, – où sont-ils ? Ah, ce sont des problèmes... Rodion n'est bon à rien, il n'est que défaillance, doute de lui-même et de tout. Un débat s'engage entre Elkin et Ryjik sur le front uni en Allemagne. Thaelman, annonçant la prise du pouvoir, repousse tout compromis avec les chefs social-démocrates, social-chauvins, social-patriotes, social-traîtres, social-fascistes qui nous ont assassiné Rosa Luxembourg et Liebknecht : le front uni, nous le ferons avec les ouvriers social-démocrates révoltés par les turpitudes de leurs chefs. Nous vaincrons. Nous ferons du plébiscite nazi contre le gouvernement social-fasciste de Herr Otto Braun, un plébiscite rouge ! Les voix des nazis seront submergées par celles du prolétariat. Ryjik dit :

– J'ai lu, ça pue la défaite. Les gens de l'appareil sont tellement aveuglés qu'ils croient peut-être le tiers du quart de ce qu'ils disent. Tu verras qu'on leur fera dire demain exactement le contraire, quand il sera trop tard. Tu verras qu'ils préconiseront des gouvernements populaires, des fronts élargis, du faite à la base, avec Scheidemann, avec Noske, s'il veut bien, avec les pires canailles qui ont naufragé la république allemande, tu verras : mais quand Hitler les enfermera les uns et les autres dans les mêmes camps de concentration...

Ryjik hésite à conclure. Tendre la main à Severing, pourtant ! à Grzezinski, le fusilleur de l'Alexanderplatz ! N'irions-nous pas à un jeu de dupes où nous perdrons tout ? Être battus sans acoquinement, sans déshonneur, ne serait-ce pas préférable ?

– Dis donc, crois-tu que la III^e Internationale d'aujourd'hui a les mains pures de sang ouvrier ? Entre nous, mon ami, je pense qu'un Neuman, rentré de Canton où il a mené au massacre quelques milliers de coolies, un Manouilski, délégué du Comité central qui a fusillé Iakov Blumkin et nous exterminé en douce, un Kolarov ou Dimitrov, responsables des boucheries de Sofia, peuvent très bien serrer la main à Noske et à des Polizeipräsidenten accoutumés à faire matraquer les chômeurs. Tu vas me dire que la classe ouvrière n'a pas grand-chose à gagner à leurs shake-hands – mais tu te trompes peut-être. Puisqu'elle a malgré tout, foi en eux, la classe ouvrière ! Puisqu'elle ne peut pas, ne sait pas se passer d'eux !

Elkin dit encore :

– Les thèses du Vieux sont justes, – pas d'autre chance de salut que l'unité de front, avec la social-démocratie, avec les syndicats réformistes. Il est fou de prétendre arracher les masses aux chefs quand l'esprit prolétarien s'est stabilisé dans de vieux partis. Et quand, soi-même, on vaut à peine mieux que ceux que l'on dénonce !... Il y a encore des crétins qui disent qu'il faut laisser Hitler prendre le pouvoir, car il s'usera vite, fera banqueroute, mécontentera tout le monde, nous ouvrira les voies... Le Vieux a raison sur un autre point : c'est avant la prise du pouvoir qu'il faut se battre à mort. Après, il sera trop tard. Le pouvoir pris, Hitler le gardera, nous connaissons la manière. Et nous serons fichus pour longtemps : par contrecoup, la réaction bureaucratique se stabiliserait en U.R.S.S. pour dix ans peut-être... Il y a de singulières correspondances entre ces dictatures. Staline a fait la puissance d'Hitler en éloignant les classes moyennes du communisme par le cauchemar de la collectivisation forcée, de la famine,

de la terreur contre les techniciens. Hitler, en faisant désespérer l'Europe du socialisme, ferait la puissance de Staline... Ces fossoyeurs sont faits pour s'entendre. Des frères ennemis. L'un enterre en Allemagne une démocratie avortée, fille d'une révolution avortée ; l'autre enterre en Russie une révolution victorieuse, née d'un prolétariat trop faible et livrée à elle-même par le reste du monde ; tous les deux mènent ceux qu'ils servent – bourgeoisie en Allemagne, bureaucratie chez nous, – au cataclysme...

– Oui, dit allègrement Rodion, éclairé par la joie de comprendre.

Varvara propose de rédiger des thèses ; de discuter des perspectives...

– Oui, acquiesce encore Rodion, on ne peut pas vivre sans perspectives.

Pourquoi Elkiné éclate-t-il de rire ? Rodion se trouble. Avélii, levé, jette des pierres dans la Tchernaya ; elles décrivent en l'air sur un fond pâlisant teinté de rose-safran, de hautes trajectoires, s'amenuisent en points noirs, font jaillir en tombant des fleurs d'écume. Avélii se retourne.

– J'ai envie de chanter, dit-il.

Les strophes du *Chevalier à la peau de panthère* bourdonnent sourdement dans sa poitrine, car il est des soirs pareils à deux mille neuf cents kilomètres d'ici, au bord du Rion, sous les bois de Koutaïs, au cœur des monts de Géorgie.

– Moi aussi, répond à mi-voix Varvara, qui ne chante jamais.

Ces quatre visages-là, Ryjik les considérait avec une attention presque malveillante. Il sondait les regards et s'absorbait dans une introspection (elle qu'une sorte de grimace figeait ses rides. Vieux bonhomme de pierre, hérissé de cheveux blancs que la brise agitait sur son front comme une flamme. Quand on se sépara, Rodion partit seul, par le sentier le plus abrupt, Avélii et Varvara longèrent la rive jusqu'aux canots ; Ryjik marchant à côté d'Elkiné lui prit brusquement le bras.

– Écoute, frère, je ne suis pas à mon aise. Nous sommes cinq – et pas un mouchard ! Tu crois ça possible, toi ? Et si c'est comme ça, qu'est-ce qu'ils nous préparent, les salauds, avec leurs trente-six mille dossiers ? Ce n'est tout de même pas sans s'en rendre compte qu'ils nous rassemblent gentiment au bord des Eaux-Noires. Ce ne peut être que pour trouver un bon truc et nous foutre dans le bain, une pierre au cou. Qu'en dis-tu ?

Elkiné sifflota :

– Je me le dis depuis longtemps.

– Alors ?

– Tous semblent sûrs.

– Les plus sûrs, dit Ryjik, on les brise, on te les plonge dans une eau boueuse, on te les tord et retord et il en est qui deviennent de parfaits torchons...

– Bien sûr.

Le paysage s'évanouissait ; pourtant les roches se nuançaient de lilas et, gravissant la pente, ils avaient à leurs pieds toute la courbe de la Tchernaya, déployée en surfaces de ciel et d'encre au milieu des étendues assombries...

– Bien sûr, reprit Elkiné ; mais ça n’arrivera tout de même ni à toi ni à moi...

Alors à qui ?

– Qui boit ? interrogea Ryjik.

– Tous, sauf peut-être Varvara. Toi, le premier.

Ryjik se passa la main dans les cheveux.

– Le diable nous emporte !

– Entre donc, fit Elkiné, il me reste une demi-bouteille.

La nuit se plaqua aux vitres fendues et recollées avec du papier. Une femme berçait un enfant dans la cave, juste au-dessous. Sa voix s’exhalait comme une plainte. Elkiné alluma la lampe à pétrole qui ne donnait pas plus de lumière qu’une veilleuse. Le verre en était ébréché et noir de suie dans la partie haute. Ils s’attablèrent, face à face, cette lumière souillée entre eux. Elkiné remplit deux grands verres d’alcool. Ils furent un instant silencieux, épaissis, durcis, vieillis : leurs visages émergeaient l’un pour l’autre d’une tristesse sans issue. Puis, Elkiné eut un petit rire contenu.

– Attends voir, dit-il.

Il alla chercher, dans la pile de livres et de journaux qui tenait un angle de la pièce, près du sac de pommes de terre, un livre cartonné.

– Regarde !

Le visage de Ryjik s’éclaira d’étonnement.

– Nom de Dieu !

Le nom de l’auteur avait été soigneusement gratté sur la couverture où éclatait l’étoile rouge.

– Je l’ai acheté sur le marché, à Tioumen, l’année passée, en cours de transfèrement, mon vieux. Je passais accompagné d’un brave bougre du bataillon spécial, je tombe en arrêt devant une vieille qui vendait ça avec du bric-à-brac. Je l’ai eu pour un rouble, elle savait pas ce que c’est ; – *On peut presque pas fumer c’papier-là*, lui ai-je dit.

Ils tournèrent ensemble les premières pages, souriants. Le portrait de Léon Davidovitch les regarda bien en face, avec cette énergie intelligente qui lui barre le front, les lorgnons, les yeux d’une sorte d’éclair définitif.

– C’est ressemblant, fit Ryjik.

Ils en oubliaient l’alcool. Ryjik fronça les sourcils :

– Le principal, vois-tu, c’est qu’on ne le tue pas !

Elkiné fit d’abord de la tête un signe d’acquiescement ; puis, dressé d’une détente, jeta d’un ton victorieux :

– Je suis certain, moi, qu’on ne le tuera pas ! et lampa d’un trait son verre d’eau-de-vie. On boirait du feu. Vive le feu ! La chambre s’immensifia comme la nuit. La petite flamme sous le verre enfumé fut surprenante.

Ryjik ouvrit le livre au hasard.

– Écoute ! dit-il.

Mais peu importe maintenant le rythme de cette parole d'autrefois, l'ardeur précise de cette pensée liée aux événements pour les forcer, sans cesse invoquant l'histoire pour l'accomplir. Le vieux texte vit parce qu'il exprime une fidélité, une nécessité. Il faut que quelqu'un ne trahisse pas. Beaucoup peuvent faiblir, se dédire, manquer à eux-mêmes, trahir, rien n'est perdu si quelqu'un reste debout. Tout est sauvé si c'est le plus grand. Celui-ci n'a jamais cédé, ne cédera jamais ni à l'intrigue ni à la peur, ni à l'admiration ni à l'insulte, ni même à la fatigue. Rien ne le séparera de la révolution triomphante ou vaincue, couvrant les foules de chants et de drapeaux rouges, entassant ses morts dans des fosses communes, au son des hymnes funèbres, ou réfugiée au cœur de quelques hommes dans des prisons couvertes de neige. Et qu'il se trompe ensuite, qu'il soit intraitable et impérieux, cela ne compte guère. L'essentiel est d'être sûr.

La chaîne des doubles portes résonna dans le vestibule noir.

– Ce n'est rien, fit Elkin en approchant son visage de celui de Ryjik – et Ryjik lui vit des prunelles élargies par la joie –, c'est Galia, un être pur comme la steppe, comme tes fleurs du Nord, comme... Ah !

Il secoua la tête.

– Oui, oui, faisait Ryjik, bridant les yeux.

Galia s'arrêta, indécise, dans la pénombre, près de la porte, haute et mince, coiffée d'un bandeau rouge dont le bout pendait sur l'une de ses joues, contre une mèche de cheveux, ainsi qu'un sombre coquelicot.

– Bonsoir, fit-elle lentement, avec une hésitation avenante.

Ryjik, ne fit que l'entrevoir, les rides de son visage se pétrifièrent, il fixa son regard sur le livre ouvert dans l'indigente lumière, le livre où les puissantes paroles de 1918 martelaient le pas des combattants : « Camarades soldats rouges, commandants et commissaires ! Aux heures du plus grand danger, à la veille de la victoire décisive, le parti... » Écarte-toi, jeune femme. Le feu du souvenir et de l'alcool montait dans sa poitrine. VI^e division, VII^e division, XIII^e armée, Turkestan. Ça valait la peine de vivre. Elkin, les deux mains sur les épaules de Galia, la repoussait doucement vers le vestibule puis à travers l'obscurité, vers l'entrée. Elle percevait l'eau-de-vie dans son souffle, une légère ivresse dans le poids des mains qui la tenaient avec une tendre force. Il la devinait souriant à demi, contrariée qu'il ait bu. Dans l'encadrement de la porte basse, quand elle fut d'une marche au-dessous de lui, le visage éclairé par la lueur diffuse d'un ciel sans lune, il se pencha sur elle et lui prit chaudement les tempes entre les mains.

– Va te coucher, Galia, petite Galia, Galinotchka, chère, chérie... J'ai des visites ce soir, plusieurs visiteuses étonnantes, – invisibles, – venues de si loin que je ne peux pas te dire ça...

– Quelles visiteuses ? interrogea Galia, dans un souffle, touchée au cœur par une inquiétude.

– Oh, ne crains rien, répondit-il, ce sont des Idées...

Ils s'embrassèrent très vite : Galia sentit que les lèvres de l'homme étaient sèches et brûlantes ; la bouche de la femme lui laissa, à lui, une sensation de pâleur et de fraîcheur. Avant de franchir le portillon de l'enclos, à quatre pas, Galia se retourna, la main levée et la forme de cette main fut dans la nuit d'une adorable blancheur :

– Salut à tes Idées !

Souriait-elle ? Il eût fallu la rappeler, la retenir, la garder, la garder ! Qu'est-ce qui l'en empêchait, quel poids dans les jambes et les entrailles ? Elkin en éprouva un déchirement. « Toute la terre est seule. Je suis ivre. » À grands pas lourds qui firent crier les planches, il rentra dans sa chambre. Ryjik n'avait pas bougé ; debout devant le livre ouvert, la face éclairée par en dessous, une face décolorée d'homme qui mourrait bientôt. La bouteille était vide, – choléra !

– Lis encore, demanda Elkin.

... Galia, sa joie perdue sitôt qu'elle eut franchi le portillon de l'enclos, fit le tour de la maison. Elle marchait vite, d'un pas sûr, à travers les ténèbres, ayant dans les membres une connaissance parfaite des moindres aspérités du sol. Ainsi tout entière liée à cette terre, ces rocs, ces eaux, ces ciels, portée par eux, par eux délivrée de tout et jusque d'elle-même, marchant comme elle agissait, prompte et droite, sans avoir besoin de penser avec des mots. Il fallait, il fallait impérieusement à cet instant qu'elle le revît, Dimitri. La route s'élevait un peu, presque en face de sa fenêtre, Galia s'arrêta là, attentive, invisible. La fenêtre d'Elkin, faiblement éclairée, vivait seule dans le noir épais des maisons et des cours. La petite lampe y mettait une lueur jaunâtre, plus triste encore qu'irréelle. Galia se reprocha de n'en avoir pas nettoyé le verre : ce fut une pensée nette, bienfaisante. Ryjik lisait quelque chose à haute voix, debout, au-dessus de la lampe et le livre devait être posé sur la table. Ryjik : un grand front nu hérissé de mèches blanches, une drôle de tête puissante et blafarde dont les sourcils gris cachaient les yeux, où ne remuaient que les lèvres. Galia songea à des incantations, elle en eut une peur vague. On croit conjurer le malheur et on l'appelle. Qu'on l'appelle ou le conjure, le malheur est là. Ce devait être pourtant une incantation mâle, car Ryjik gonflait le torse, les bras au corps et lui parut grandi, étrangement autoritaire. Autour de lui se déplaçaient comme des ailes noires, de grandes ombres. Elkin marchait de long en large et parfois tournait autour du liseur, les mains dans les poches, dressant ou levant le front ; et il avait les épaules anguleuses des hommes qui s'apprêtent à se battre. Galia leva sottement la main, esquissant sur ces deux hommes le signe de la croix, mais se souvint à temps qu'elle ne croyait pas, car « la jeune génération n'est pas croyante, c'est connu ». La nuit, le vide était partout, environnant ces deux hommes seuls, absolument seuls. « Dimitri ! Mitia ! » Galia le suivait d'un angle à l'autre de la pièce, elle crut même rencontrer son regard, mais il était bien impossible qu'il la vît, ébloui par sa veillesse, ébloui par ses idées. « Ils périssent pour ces idées, pensa Galia. Mon Dieu. » Devant les amies, comme avec elle-même, elle l'appelait « le Mien » avec une pointe d'orgueil. Et voici qu'il n'était presque plus à elle, malgré lui, seul avec sa force captive, environné d'incantations, d'ombres ailées, d'infime lumière, de nuit totale. Il s'arrêta devant la fenêtre, juste en face de Galia, fortement découpé lui-même dans de la nuit. « Le Mien, le Mien », se répétait-elle, angoissée. Le froid de l'espace qui était derrière

elle la saisit aux épaules, là même où Dimitri l'avait touchée. Elle frissonna. Qu'est-ce que j'ai ? Dimitri, Mitia, ne crains pas tout ce vide, je suis là. Tiens, je vais laver ma chemisette pour le jour du repos, pour toi. Galia descendit en courant vers la rue des Forgerons où il n'y avait plus ni forge ni forgerons, tassée à mi-côte sous des éboulis. Elle y habitait avec ses sœurs, leurs maris, leur marmaille, un vaste sous-sol creusé à vif le roc.

Rodion travaillait dès huit heures du matin, dans une des échoppes latérales du marché, à l'enseigne de la Coopération artisanale du fer blanc. Il découpait avec des cisailles le vieux fer, passé depuis des années au gris terne, voire au noir, car on avait reçu les dernière feuilles de vrai fer blanc des années auparavant, avant l'industrialisation ; il soudait à de vieux bidons de nouveaux fonds ; et des quatre compagnons, nul n'était plus expert dans l'art de dépister les maladies des vieux réchauds. Si bien que les femmes de la ville basse ne confiaient qu'à lui leurs Primus d'avant guerre... Rodion aimait ce travail, tout travail, ainsi que doit l'aimer un prolétaire conscient. Ça le mettait en désaccord avec les copains, gens de l'endroit, passablement arriérés, pour lesquels il s'agissait surtout de ramasser des roubles, dussent-ils refiler à la clientèle un si médiocre boulot que Rodion en avait honte pour eux. Alors, il entreprenait de leur expliquer que « la technique c'est la libération de l'homme ».

– Y a des moteurs... disait-il avec enthousiasme, mais il ne savait pas au juste quels moteurs, seulement certain qu'ils existaient, tout bonnement merveilleux, prêts à libérer les hommes...

– Tais-toi, lui criait un diable barbouillé de suie, tes moteurs, on les enquiquine, c'est parce qu'on n'veut plus fabriquer qu'des machines qu'il n'y a plus d'pain... Les hommes finiront par crever sous les moteurs, eh, ballot. Et toi, tu ferais mieux d'apprendre à faire l'amour.

Des rires violents secouaient l'échoppe, plongeant Rodion dans la confusion. Le fait est qu'il ne savait point danser ni courtiser les filles de l'Ivanovskaya qui vous envoient en riant par la figure des quatrains poivrés – ni comment on en arrive à leur demander la moindre faveur. Celles qu'il avait accompagnées au jardin Marat, en leur parlant de la « refonte par la base des rapports entre les sexes », l'avaient trouvé balourd comme peu d'agitateurs. La seule qui se fût intéressée à un grand sujet ce fut pour lui demander : « T'es instruit, Rodion, explique-moi donc c'que c'est qu'un jazz ? – On en parle... » Rodion ne savait pas, Rodion interrogea Ryjik qui ne savait pas non plus, puis Elkin qui prit son air le plus railleur pour déclarer : « Technique de la musique nègre, exploitée par la décadence bourgeoise du music-hall » – ce qui ne pouvait être qu'une plaisanterie.

Rodion connaissait le tourment de penser, – il ne cessait jamais de penser. Ses lèvres murmuraient tandis qu'il rétamait des casseroles : « La loi d'airain des salaires... » Il avait plus d'idées que de mots, il brouillait, mêlait, confondait les formules et les textes, jamais sûr que ce fût Engels ou Lénine qui eût dit telle chose, effaré devant cette chose, y découvrant des lueurs, y trébuchant dans des pièges, s'efforçant à y saisir du brouillard.

Hanté par les problèmes et d'abord par le problème ouvrier. Sans équivalent-marchandise au salaire réel, sans salaire intégral correspondant au produit effectif du travail moins le prélèvement nécessaire à l'élargissement de la production, pas de socialisme ; donc... Ici, Rodion se sentait fort de tenir une vérité, mais comment la rattacher à la dialectique de l'histoire, à la période de transition, à la dictature du prolétariat, à la dégénérescence du parti, à la dictature du Géorgien sur un prolétariat exténué ? Comment expliquer par l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme la loi du 7 août 1932, faite pour fusiller des paysans affamés, car la propriété socialiste et coopérative est sacrée et les travailleurs sont donc propriétaires de tout, – de tout, – jusque et y compris des grains qu'ils volent pour ne pas mourir de faim et de la balle qu'on leur envoie dans la nuque parce qu'ils ont volé leur propre blé ? Quel lien entre tout ceci et le Plan du Go-El-Ro – Électrification de l'État – qui s'exécute pourtant ; or Lénine a dit : « Le socialisme c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification » – et nous avons l'électrification, le Volkhovstroy, Chatoura, Kachira, le Zaguéss, le Dnieprostroy, les plus fortes turbines du monde, nous avons le pouvoir – c'est encore la dictature du prolétariat, si malade qu'elle soit, – mais nous n'avons pas d'ampoules électriques dans les grands centres, pas de pétrole, pas de chandelles à Tchernooé, nous n'avons plus de soviets, nous n'avons pas de socialisme car... La bureaucratie est-elle une classe, une sous-classe, une caste, un élément corrompu de l'avant-garde consciente du prolétariat, une fraction des classes moyennes, l'instrument involontaire du capitalisme international ? Est-elle...

Les gens qui comprennent ne savent pas combien ils sont heureux, combien il est amer de vivre sans bien comprendre, demi-aveugle tâtonnant. Et comment servir dès lors la cause ouvrière, comment ? Rodion louait pour trente roubles par mois un coin, avec un matelas sur planches, chez les Kourotchkine qui vivaient à quatre dans une chambre basse, sous des filets de pêche, des colliers de poisson sec, des choses hétéroclites suspendues aux poutres enfumées. Rodion, un soir, rentra, s'assit dans le coin, ouvrit un journal du centre où le camarade Kaganovitch, membre du Bureau politique, traitait des tâches immédiates des brigades de choc dans les mines. Kourotchkine réparait une lois de plus ses bottes avec des chevilles de bois qu'il enfonçait dans le vieux cuir d'une courroie de transmission, à petits coups de marteau bien assenés. La mère tordait des langes gris dans un baquet. Nina imprimait au berceau du dernier né un mouvement brutal et l'enfant au front empourpré pleurait doucement, sans arrêt, d'une souffrance inconnue. Rodion pensa à la vie de l'être humain, – à ce qu'on appelle le destin, mais y a-t-il un destin ? Pas un médecin n'ayant consenti à faire l'avortement à moins de quarante roubles et l'hôpital refusant d'admettre la femme d'un artisan travaillant à son compte, cet enfant naissait pour mourir sans doute bientôt ou vivre, vivre malgré tout, jusqu'à voir se lever l'aurore de la société sans classes – où il n'y aura plus de misère, – mais qu'y aura-t-il alors, qu'y aura-t-il ? Comment se figurer la couleur de la vie sans misère ? Rodion pensa que l'enfant mourrait ; et la mère le pensait aussi ; et le père le pensait aussi, – « qu'il passe vite, ça fera toujours un malheureux de moins » – et Rodion jeta son journal sur le lit et sortit.

Varvara Platonovna l'accueillait volontiers. Il faisait bon chez elle : un napperon blanc, sur les caisses qui servaient de table, une couverture blanche sur les caisses qui

servaient de lit ; le soir une bougie proprement posée sur une soucoupe ; Varvara, les mains propres, aux doigts usés, (envoyait par les narines la fumée des cigarettes *Tracteur*. Elle offrait à Rodion le thé de fleurs, avec des galettes douceâtres qu'elle cuisait elle-même.

– Que pensez-vous, camarade, interrogea Rodion, y a-t-il un destin ou n'est-ce qu'un mot et tout ce qui doit arriver arrive ?

Ce n'était pas du tout ce qu'il voulait dire, c'était à peu près le contraire.

– Non, Varvara Platonovna, attends...

Il se reprenait laborieusement, mais comme Varvara ne pouvait pas discerner dans ses paroles confuses le petit masque brûlant du dernier né des Kourotkine pleurant à cette heure sa souffrance inconnue, elle ne sut pas que lui répondre – et il eut pour lui-même une pitié mêlée de colère, avala son verre de thé brûlant, dit :

– Merci, camarade, je veux travailler un peu chez moi, et s'en alla – mais où aller ?

Il erra sur la hauteur où les maisons en bois, espacées, regardaient l'espace nu. Des paysans abrités dans des creux de roches y faisaient du feu. Des femmes berçaient des nourrissons sur leurs genoux ; des hommes aux barbes rousses faisaient cuire quelque chose dans des casseroles suspendues à des trépieds en fil de fer. Rodion eut pitié des nourrissons. Pourquoi des nourrissons et pas des mères ? Pourquoi des tout petits – et non des noirauds, des morveux, aux regards préoccupés qu'il rencontra, pourquoi ? La vue de l'horizon que l'approche du soir teintait de mauve lui fit du bien, mais il passait, – pourquoi, pourquoi ? Il remonta la rue de l'Armée rouge, pour éviter le cabaret, – triste, cette rue avec ses enclos délabrés, – arriva derrière l'église au bulbe crevé : il y avait là, naguère, un jardin entouré d'une grille ; la grille servait maintenant à séparer la première prison des femmes du troisième corps de la prison des hommes, le jardin piétiné n'était qu'un terrain abandonné, hérissé de buissons et d'arbustes. Quand l'herbe y montait dans les mois chauds, les amoureux et les ivrognes trouvaient un charme à cet abandon. Rodion eût souhaité de l'ordre, des lignes traçant des chemins nets d'obéissance et de propreté. Des camions arrivaient à droite, au fond de la place Lénine, devant le Comité du parti ou la Sûreté, même chose au fond. Il haussa les épaules – mais où aller, dites ? Son visage sans beauté flotta un instant sur les rideaux du restaurant réservé des fonctionnaires responsables : une odeur de pâtes beurrées lui rappela qu'il avait faim. Sur l'autre trottoir, le factionnaire de la Sûreté le regardait hostilement. Tu peux m'z'yeuter, va, pauvre bougre d'idiot, tu n'sais pas c'que tu fais, tu ne sauras peut-être jamais. Le factionnaire donna un bref coup de sifflet : défense de stationner dans ces parages. Rodion, chassé, s'en alla, les épaules rondes. Des permissionnaires en uniformes frais le croisèrent, il entendit rire des filles, un gosse habillé d'une grande peau de mouton qui lui descendait jusqu'aux pieds lui offrit des cigarettes ou, furtivement, un verre de vodka, « t'as qu'à venir sous le porche en face, » – oui, ce serait bon de boire un coup – mais il s'était bien promis, il avait promis aux copains de...

– Va-t'en, va-t'en ! bougonna-t-il.

– Va-t'en toi-même, eh, intellectuel ! rétorqua le gosse.

Intellectuel, moi, – si seulement je savais...

L'accordéon jouait, au cabaret, une pesante voix d'homme couvrait le murmure de l'antre... « Chœur de tziganes, pleure ma guitare, elle ne l'oubliera jamais... » Qui, elle ? Et qu'est-il impossible d'oublier ? Y a-t-il vraiment des choses qui valent de n'être point oubliées, dites ? Rodion entra comme on chavire, Rodion marcha en titubant entre des groupes attablés, on le crut saoul, un garçon le prit par le bras et l'assit sans façon.

– Bière ?

La bière était mauvaise et chère, demain Rodion se passerait de manger... La voix du chanteur achevait de le mettre en déroute. À qui parler ? Il faillit tendre la main vers son voisin, mais cet homme avait une expression bornée et brutale. « Aucune conscience, pensa Rodion, et de la force ; et vouloir vivre. Et qu'est-ce qu'il peut ? Qu'est-ce qu'on peut pour lui ? Rien. » Les yeux troubles du voisin le découvrirent.

– Tu sais lire, citoyen ?

– Oui...

Le voisin ouvrit son poing fermé sur un papier froissé qu'il déplia ni la table.

– Ben, dis-moi, pourquoi qu'ils m'ont confisqué mon cheval, dis-le moi, citoyen ?

Il n'était pas brutal, mais plaintif, pas borné, mais accablé. Le papier certifiait livraison d'une quantité de poisson au centre régional des Pêcheries.

– On parle pas d'un cheval là-dessus, fit Rodion, vexé.

Le gosse de tout à l'heure lui tirait la manche.

– Une toute petite bouteille, chuchotait-il, je n'te prends presque rien pour la commission...

– Donne, fit Rodion, soulagé.

Il prit sous la table la petite bouteille, paya, se pencha pour boire, boire, réchauffé, éclairé, rasséréiné, avec un sourd besoin de pleurer, un autre besoin de chanter à l'unisson de la voix traînante qui était là, partout, autour de lui, en lui, agitant des grelots, des châles, des chevelures, des mains étonnantes, inexistantes, dans des tourbillons de douce neige...

Peut-être chanta-t-il. Quelqu'un le poussa rudement dehors, vers l'obscurité. Au loin, les projecteurs éclairèrent la façade de la Sûreté, le factionnaire au sifflet. Une lueur jaune et rouge tombait des fenêtres du cinéma sur le trottoir en planches. Personne. Rodion leva la tête, étendit les bras, les doigts écartés, si lourd et si léger à la fois sous ce pur ciel noir. Il fit une chute dans de la boue, se releva, marcha encore, d'une démarche flottante dans la lumière crue des projecteurs, plongea dans les ténèbres éblouissantes de la place...

– Rodion !

Cette voix brève, le tira d'une sorte de néant tiède. Elkin le prenait sous le bras, l'entraînait, pantin suivant l'homme. Elkin grondait :

– Encore ! T'as pas honte ? Devant leurs fenêtres ? Saligaud ! Cuve ton vin, mais ne nous salis pas. Vas leur dire que t'es avec eux, nous ne voulons plus de toi. Tu vas le leur dire dès demain, tu m'entends ? Tu n'as pas le droit de nous discréditer.

Elkine adossa Rodion balbutiant, contre le mur de l'église.

– Te fâches pas, Dimitri camarade Elkine, balbutiait Rodion au travers d'un large sourire gêné, j'suis pas si ivre que j'en ai l'air, ce sont les problèmes...

D'avoir les épaules contre la brique et de garder la position verticale, lui donnait de l'assurance. Elkine sifflota méchamment.

– Si ça t'arrive encore, nous te chasserons. Tu m'entends ? Nous te boycotterons, tu m'entends ?

Rodion chantonna, dodelinant de la tête. Rodion ne comprit qu'à l'instant où il fut durement frappé au visage, – et frappé encore, encore, – mais à cet instant-là, il comprit tout, le sol reprit consistance sous ses pieds, les contours des maisons à l'autre bout de la place furent nets, comme nette l'humiliation enfantine qui lui fit dire doucement, sans un réflexe de résistance, le menton tombé sur la poitrine :

– Assez, Elkine. Tu as raison.

– Viens.

Ils marchèrent coude à coude, l'un soutenant l'autre, Rodion, homme et pantin à la fois, les jambes molles, la tête à peu près claire. Des cercles dorés scintillaient autour des étoiles, le sol était dur sous le pas comme roc, puis bizarrement élastique. Une veilleuse brûlait chez les Kourotchkine. L'enfant fiévreux s'était endormi, le père dormait sur la malle cerclée de fer, la mère et la fillette sur le lit. La respiration chuintante du nourrisson perçait à travers les souffles, les geignements, les reniflements de ces êtres. Rodion gagna son coin et s'y laissa tomber de tout son long sur le matelas, la face dans le coussin rouge. Sa lèvre inférieure s'enflait, tuméfiée. Que faire ? Où prendre un peu de vraie clarté ? À qui demander une réponse ? Comment devenir – vraiment – des hommes ?

Des coqs chantèrent, une merveilleuse blancheur remplit la lucarne, Rodion ouvrit les yeux. Dans la cour, Kourotchkine, levé avant l'aube, fendait de gros rondins de sapin qu'il allait pêcher la nuit, en amont, risquant la prison et pis peut-être, car ce bois appartenait au trust étatique des forêts du Nord. À chaque coup de cognée, le sol vibrait sourdement. Rodion crut voir, dans la fraîche lumière matinale, le geste ramassé de l'homme. Lancée par son poing, la puissante lame bleutée décrivait sa courte parabole, le bois s'ouvrait, des gouttelettes de sève, pareilles à une rosée intérieure, mouillaient ses nervures. Rodion ne pensait plus, ne souffrait plus. Il savait que le jour s'étendait, joie calme à laquelle rien ne pouvait s'opposer, sur la plaine, la toundra, les bois où achevaient de se disperser des ombres en déroute. On parla dans la cour. Qui pouvait venir à cette heure ? Rodion n'éprouva ni crainte ni surprise, plutôt une sorte de contentement qu'il y eut là des voix toutes proches, – des voix amies, – car les voix sont amies par elles-mêmes, quand elles naissent d'un matin unique, quelles qu'elles soient, quoi qu'elles disent, – mais c'était là une idée à peu près inexprimable.

Kourotchkine passa la tête dans l'entrebâillement de la porte, vit que Rodion ne dormait plus, et doucement :

– Rodionitch, on est venu pour toi.

À travers la nuit, l'aube, l'espace, tout ce bleu aérien, les rumeurs et les silences épars sur le monde, quelqu'un était venu... Rodion s'aperçut qu'il avait dormi sans se dévêtir, que ses mains étaient sales et ses bottes couvertes de boue sèche. Il se débarbouilla vite dans sa cuvette en fer blanc et les mains nettes, les yeux rincés, sortit, porté par une joie. Quelqu'un de très barbu l'attendait sur le seuil, debout au milieu des terres grises et du ciel tout blanc. Le visiteur portait plusieurs musettes accrochées au corps par des ficelles et des courroies ; un ballot à ses pieds. Il dit :

– C'est vous ?

Rodion souriait largement :

– C'est moi.

Au teint ravagé, à la barbe touffue sous le menton, aux joues coupées de rides, Rodion reconnaissait l'arrivant.

– Beaucoup de prison ? demanda-t-il.

– Huit mois, fit l'autre. Moscou puis Perm. – Mikhaïl Ivanovitch Kostrov, membre du parti depuis 1917, professeur d'hist.-mat. – matérialisme historique, – opposition de gauche, pas dormi de la nuit, camarade, arrivé à deux heures. Les wagons de transfèrement dans ce pays-ci, ça ne peut pas se décrire...

– Eh bien, dit Rodion, sois le bienvenu, camarade Kostrov. J'ai fini de dormir, couche-toi. Fais pas d'bruit, la patronne et les gosses dorment encore.

Rodion le regardait intensément et derrière lui, par-dessus des toits de chaume d'une couleur épuisée, les lointains d'un dessin si net et si pur qu'ils paraissaient accessibles, et plus loin encore, au-delà, l'autre monde, les steppes intérieures, nettement éclairées à cet instant.

N'est-ce pas toi, camarade, qui m'apportes les réponses que je cherche, que j'attends, que je crois saisir dès que la nuit se dissipe ? Celui qui les connaît doit venir ainsi, simplement, des étoiles oubliées, à travers l'aube. Celui qui les connaît doit être comme toi, lourd de fatigue et de détresse vaincue. Il ne peut de notre temps que sortir de prison...

– T'as pas faim ?

– Non. Ils n'ont pas été mufles à la Sûreté, ils m'ont offert du hareng et du pain.

– Ils ne sont pas mufles, ici, fit Rodion. C'est tout doucement, gentiment, qu'ils nous serrent la corde autour du cou. On peut vivre.

Ils se partagèrent sans mot dire un gros demi-pain de seigle tiré par Kostrov d'une musette et qui devait bien peser trois livres. Rodion alla chercher des oignons.

– C'est épatant contre le scorbut.

Puis Kostrov s'installa. Sa fatigue était telle qu'il ne sentait plus son corps ; mais le grand air de la nuit et du matin, après les wagons cahotants, après le chaos, après le lent ensevelissement de l'isolement, après les caves nauséabondes des petites prisons de la route, le nettoyait, comme un bain, jusqu'à l'âme. L'indigence même du taudis où pesait

une odeur humaine lui fut bonne ; la vue de l'enfant fiévreux réveilla en lui une sourde tendresse. Tout en se débarrassant de sa vareuse ouatée, pareille à celle que portent les ouvriers des chantiers de l'industrialisation et les coolies de Moukden, il se surprit chantonnant au fond de lui-même.

*Il restait au cœur
cent vingt battements,
cent vingt battements...*

Alors sa pensée fut si nette qu'il sourit dans sa barbe :

– Tais-toi, vieux cœur. J'ai encore besoin de toi.

Au moment de s'étendre sur la couche encore chaude de Rodion, voici pourtant qu'il demeurait interdit devant lui-même, pensant à ce jeune camarade accueillant. Pourquoi lui ai-je menti ? N'aurais-je pas dû lui dire dès l'abord : « J'ai fait ma soumission, moi. Abjuré. Capitulé. Je ne suis plus que l'ombre d'un communiste, demi-copain, demi-salaud, car je sais ce que je fais comme je sais ce que je pense... Je ne mérite aucune confiance. Consens-tu encore à me laisser dormir sur ta paillasse et à partager mon pain ? » Lentement ses épaules se redressèrent. Menti ? Menti ? Mais c'est à eux, à tous ces gredins d'inquisiteurs que je mens, que tout le monde ment comme ils mentent eux-mêmes en tout ce qu'ils disent, en tout ce qu'ils font. Quelle vérité leur devrai-je ? Il fut content de ne plus rencontrer le regard clair de Rodion.

... Par la rue des Pêcheries, Rodion descendait vers le gué. La rue n'était bordée que d'enclos en très vieilles planches d'un gris de cendre. À peine plus sombre, le sol. Pas une couleur ; mais au bas de la pente renaissait l'herbe verte. – Que nous sommes dérisoirement faibles et vils ! Vils comme des vers de terre qu'un talon ferré écrase et qui survivent, tronçonnés. Mais quelle force ardente et légère, dans une poitrine ! Arrivé au bord des Eaux-Noires qui fuyaient, limpides, sur leur lit de cailloux, Rodion se coucha sur les pierres, pour boire à même le flot, à longs traits. La fraîcheur de l'eau le désaltéra tout entier.

3. Les messages.

L'ingénieur Botkine, toutes les fois qu'il avait un questionnaire à remplir (... 15. *Quelles sont vos origines sociales ?* 16. *Que faisiez-vous avant la révolution ?...* 21. *Avez-vous appartenu à des partis politiques ?...* 25. *Avez-vous été emprisonné sous le régime des Soviets*) ? se déclarait « sans parti sympathisant au P.C. ». Dans le privé, il précisait : « ri-gou-reu-se-ment sans parti. » La connaissance des langues étrangères, l'amour des mathématiques, un penchant pour le dessin linéaire qui datait de sa première enfance, le plaisir terne qu'il prenait au travail ennuyeux, jusque chez lui, le soir, quand il s'infligeait, sans en sauter une ligne, la lecture des plus insipides discours officiels, faisaient de lui un spécialiste apprécié, sûr de gagner ses mille roubles mensuels sans devoir s'affilier au parti sympathique. « Et que faut-il de plus à l'*homo soviéticus* que mille roubles par mois ? » Botkine vidait la question après une courte pause offerte à votre méditation : « Un abonnement à la *Technische Rundschau*. » Il dormait, couché tout droit, auprès de Lina, l'amour étant une condition du bon équilibre des facultés et Lina une bonne fille tiède, presque jolie, agréablement inintelligente, dont la présence s'harmonisait avec l'éclairage tamisé par un abat-jour de soie bleu-tendre ; mais à choisir entre la *Technische Rundschau* et Lina, la tiédeur de Lina, Botkine n'eût pas hésité, car il croyait à la physiologie, non au sentiment, et tenait la technique pour le « levier de la civilisation... »

Les brigades de choc des chantiers de construction de la fabrique de tracteurs Staline de Stalingrad rentraient du travail en chantant, dans le crépuscule envahi par des fumées, quand le directeur informa Botkine de l'inespéré : mission commandée de trois mois à Londres, Paris, Berlin, d'ordre de la Direction centrale de la Construction des machines agricoles, pour information sur les nouveaux modèles en cours de fabrication.

– Vous recevrez des instructions secrètes, Vitalii Vitaliévitich. Allons, je vous félicite.

Botkine garda tout son sang-froid au prix d'un effort suffoquant ; sitôt chez lui, il s'allongea sur le divan, défit son col, et sa main droite, tout à fait molle tomba sur le tapis.

– Tu ne dînes donc pas ?

– Non...

Lina pâlit, pensant naturellement à une affaire de sabotage. Qu'est-ce qu'elle deviendrait, elle, si l'on arrêtait Vitalii ? « Pourvu que l'on arrête aussi, alors, Ivan Pétrovitch ou je mourrai de dépit devant sa Nina, ce chameau blond... » Vitalii Vitaliévitich Botkine souriait au plafond.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Mission à l'étranger...

Lina en fut illuminée.

– Mon chéri !

Une soudaine tendresse la jeta contre lui.

– L’usine n’envoie que toi ? Ivan Pétrovitch ?

– Ivan Pétrovitch reste...

– Oh, je suis contente, Nina Valentinovna en crèvera de jalousie !

Lina fut au comble du bonheur,

– Tu m’apporteras... N’est-ce pas, chéri ?

Leur félicité frôla sans le savoir un vaste domaine inconnu, commençant à la limite de la physiologie, où jamais ils n’auraient accès.

Botkine visita des usines, dans la banlieue londonienne où la misère est une lèpre, sur les îles de la Seine éclairées de sourire triste, dans les faubourgs de Berlin, propres, gris et dénudés. Sur la Tamise, sur la Seine, sur la Sprée, de petits remorqueurs noirs crachotaient de la suie ; vieux sabots pour la plupart attestant bien l’usure du capitalisme. Les autobus londoniens étaient confortables, les parisiens malodorants, incommodes comme le métro dépourvu d’ascenseurs, tandis que l’Underground... À ces signes, comme à la saleté des trottoirs et des vieilles façades de Paris, Botkine reconnut qu’un mal profond ronge la bourgeoisie française ; à cause des banquettes rembourrées des autobus, l’Empire anglais lui parut plus solide qu’on ne dit. Tout son malheur, si toutefois c’est son malheur, vint de ces réflexions incidentes, car il conclut : « Trotsky se trompe une fois de plus en annonçant le déclin de l’Empire britannique... » Or parcourant à l’éventaire d’un marchand de journaux du boulevard Saint-Michel, les titres des publications russes, Botkine y remarqua le *Bulletin de l’opposition*, imprimé sur papier mince en petit format. Du bord de l’ongle, il entrouvrit le fascicule. « On observe dans les fabriques de locomotives qui, pour les trois premiers trimestres de l’année, ont livré au pays 250 machines de moins qu’il n’était prévu, un manque très grave de main-d’œuvre qualifiée. 2 000 ouvriers ont quitté au cours de l’été la seule usine de Kolomenskoé... » « Naturellement », pensa Botkine. La fluidité du personnel est aujourd’hui un des obstacles les plus fâcheux à l’industrialisation... Le *Bulletin* acheté, Botkine, le bout des doigts brûlé par ce papier subversif, prit vite, pour l’y cacher, la première revue grand format qui lui tomba sous la main et qui se trouva remplie de femmes en déshabillés roses. Botkine descendit le boulevard puis le remonta pour s’assurer qu’on ne le suivait pas, qu’on ne l’avait pas remarqué, que rien ne s’était passé, qu’il ne se passerait rien. Au pont Saint-Michel, la tentation lui vint de jeter dans la Seine les deux revues, dessins grivois et marxisme, petites annonces d’entremetteuses et chiffres défendus du premier plan quinquennal. Il eût bien fait. La prudence l’enferma le soir, dans sa chambre d’hôtel, accoudé sur des textes datés de Prinkipo, le 22 octobre 1932 : *l’Économie soviétique en danger*, et un bloc-notes qu’il couvrit d’écriture, veillant jusqu’à trois heures du matin, car il prenait ce jour-là le rapide de Berlin. Or, « à Berlin, Vitalii Vitaliévitich, arrêtez-vous de préférence non à l’hôtel, – ce serait mal vu – mais à la maison des fonctionnaires de la représentation commerciale, Lutzowplatz... »

... Noté : le décret du 11 septembre 1932 signé Molotov-Kalinine oblige les cultivateurs individuels à louer leurs chevaux aux kolkhozes... Les kolkhozes, cultivant 80 à 90 % des

terres, manquent à ce point de chevaux... Les kolkhozes ont reçu récemment 100 000 tracteurs... Poltava : 19 tracteurs sur 27 hors de service en quelques semaines. Station à Privoljnsk, Ukraine : 52 tracteurs dont 2 hors service depuis le printemps. 14 en réparations capitales, des 36 restants moins de la moitié occupés aux semailles et ceux-là même inutilisables la moitié du temps (sans doute faute de combustibles). Calculer le coefficient d'utilité des tracteurs ?

« À méditer : disparition des chevaux. Les chevaux se nourrissaient sur place ; utiles au petit transport. Tracteurs, inutilisables pour petit transport. Problème de l'approvisionnement en essence. Tractorisation exige réseau routier, service d'autociternes, constructions de wagons-citernes. Milliards. »

« Accroissement de la traction mécanique : de 306 500 hp. en 1928, à 2 066 000 hp. en 1932, – tout à fait insuffisant pour compenser la perte de la traction animale. »

« Nombre de foyers ayant quitté les kolkhozes en six mois : 502 000. »

« Disproportion entre les besoins du plan et les ressources en matières premières (déficit de métaux, usines travaillent au ralenti). Faute de matières premières et de crédits, arrêt des constructions ; capitaux immobilisés. »

Il y avait de tout, en vrac, dans ces notes sur la qualité de la production contrastant avec les coefficients de l'accroissement quantitatif ; sur les salaires : « Les succès du socialisme se définissent par la condition des ouvriers et leur rôle dans l'État » ; sur l'exclusion de Zinoviev, Kaménev, Ouglanov, Rioutine, Slepkov, Maretzki : « Jouer à cache-cache avec la révolution, ruser avec les classes sociales, faire de la diplomatie avec l'histoire est absurde et criminel... Zinoviev et Kaménev tombent faute d'avoir observé la seule règle valable : Fais ce que dois adviene que pourra » (L.T., oct. 1932) ; sur le rendement du travail et les prix de revient de la production qui, au lieu de diminuer de 5 % conformément aux prévisions, ont augmenté de 2,5 % ; sur le plénum de l'Exécutif de l'internationale communiste (septembre 32 : « A recommandé de préparer en Espagne la dictature du prolétariat sous forme soviétique »). « *Réfléchir à* : la bureaucratie stalinienne est devenue l'obstacle intérieur le plus redoutable à la victoire de la révolution prolétarienne (en Espagne). L.T. »

« Arrêter l'expropriation des paysans qualifiés cossus, cause de la désorganisation de l'agriculture. Revoir les plans : assez de gigantisme, mesurer l'effort, proportionner les constructions aux besoins. » Commenté : *Très raisonnable. Je l'ai pensé dès le début.*

Note marginale :

Admettant environ 5 % de cultivateurs aisés, chiffres moyens pour 1926 (il est vrai que l'Office central des statistiques était un bordel), sur population rurale de plus de 120 millions d'habitants (pas d'âmes !), liquidation des koulaks signifie expropriation et déportation de 5 à 6 millions de personnes. Répercussion sur l'agriculture ?

Ses propres observations, Botkine les soulignait d'un trait si droit qu'on eût pu le croire tiré à la règle.

Impossibilité de se placer à un point de vue humanitaire.

Insignifiance de l'homme en présence de la production. La production prenant

conscience d'elle-même par le plan.

Examiner : le bon entretien de la main-d'œuvre (qualifiée, important seule) aussi indispensable que celui de l'outillage. La main-d'œuvre comme élément de l'outillage. D'ici : dégradation par sous-alimentation, surmenage, traumatismes. Brigades de choc, émulation socialiste ? Rendement. Frais généraux ?

Botkine avait une écriture menue d'un fini précis. Les données dont il remplit trente pages, il les considérait d'un œil froid, avec une impartialité totale ; de sorte que nul sentiment n'intervenait dans son jugement. Savoir, comprendre, réagir. La technique n'a besoin que de lucidité, à base de documentation exacte. Réflexion faite, il barra d'un double trait de crayon bleu la note sur les exclus du parti, Zinoviev et autres. Renseignement politique d'importance secondaire. *Insignifiance finale de la politique au regard de la technique...* Puis il y revint, pour la déchirer en tout petits morceaux qu'il brûla dans le cendrier. Le *Bulletin*, également déchiré avec un soin méticuleux, en carrés minuscules, il le noya dans les waters du wagon-lit, entre Aix-la-Chapelle et Cologne. Le bloc-notes, relu et médité, eut un sort analogue, entre Varsovie et Niégoréloé, frontière du pays du Grand Plan, où des militaires en longs manteaux gris, portant au col des triangles d'étoffe verte, fouillèrent attentivement les valises de V.V. Botkine, technicien principal du *Stal-srl-mach-stroy* voyageant en service commandé. Comment se fût-il douté qu'à Berlin, pendant qu'il arpentaient en plaisante compagnie la Tauenzienstrasse, où les trams roulent sur des pelouses, quelqu'un pénétrait dans sa chambre, trouvait tout de suite parmi deux cents petites clefs celle qu'il fallait pour ouvrir sa valise, en tirait les objets, un à un, d'une main experte qui ne froissait rien ; des yeux professionnels plus habiles encore retenaient la place de chaque chose, pour l'y remettre, négligeant délibérément les grands plis cachetés à l'adresse de la Direction centrale des Établissements de construction des machines agricoles, découvraient sans peine le bloc-notes dissimulé sous du linge, près du fond, à côté des flacons d'Houbigant pour Lina ; ouvert, ce bloc-notes, en reconnaissaient instantanément l'esprit, les textes... Le visage professionnel, un visage sans traits, à jamais inconnu, s'éclairait d'un sourire rusé, les mains braquaient sur des pages du bloc-notes le foyer court d'une lentille Zeiss. Cinq clichés, c'est fini, toutes choses sont en place, la valise refermée, un pli confidentiel part dès ce soir à l'adresse du Service spécial, Moscou, place Dzerjinsky ; là des dactylos en feront plusieurs copies : 1^{re} pour le classeur principal ; 2^e pour la section politique (suspects du trotskysme) ; 3^e pour la section économique (suspects de sabotage) ; 4^e pour la section étrangère (suspects d'espionnage). Entre la vieille bâtisse en brique rouge, à pignons, qui fait face aux murailles de Kitaï-Gorod et la tour blanche et carrée de quinze étages, au sommet du Kouznietzki most, les téléphones communiquent un nom nouveau, dans la moisson de noms de cette journée, un nom à classer parmi des millions d'autres déjà repérés, connus, étudiés, saisis, travaillés, liquidés, vidés, par la mort administrative, de tout ce qu'ils contenaient d'humain : Botkine, V.V.

Dès ses premiers contacts avec la Direction centrale, Moscou, à laquelle il présenta ses rapports, Botkine connut, à des mines singulières, les événements de Stalingrad. Un collègue les lui dit, confidentiellement, quand ils se trouvèrent seuls au buffet, entre des parois aux reflets froids de verre dépoli, des palmiers raidis, des toiles cirées blanches, des portraits figés par un ennui d'hôpital ou de paquebot désert. La serveuse, accoudée,

les deux mains aux oreilles, tournait les pages jaunies d'un roman d'avant-guerre ; le collègue avalait son lait caillé à petite cuillerées, un silence de congélation tombait du plafond trop élevé...

– Tous coffrés, Vitalii Vitaliévitich, tu comprends : les crédits de l'année épuisés, le plan des constructions exécuté à 60 % seulement pour les sept premiers mois de l'exercice en cours, un désastre, quoi ? À ce compte-là, l'usine devait revenir au double des chiffres prévus et ne serait achevée que trois ans après la date fixée...

– Parbleu ! s'exclama Botkine, enchanté d'avoir été absent pendant un trimestre, je le leur avais bien dit ! Il fallait prévoir le manque de matériaux, les variations des prix, l'insuffisance des transports, la chute du rouble-marchandises, la pénurie de main-d'œuvre, la famine...

Il eût tout prévu.

– Enfin, répondait le collègue, baissant le nez, s'ils l'avaient prévu, on les aurait mis dedans plus tôt, en leur reprochant d'exagérer les devis, de ne pas croire à la stabilité du rouble, d'escompter la désorganisation des transports, de sous-estimer les possibilités économiques... Guérassimitch avait à peu près dit tout cela à la sous-commission du plan : il a pris cinq ans.

Botkine fit un geste évasif. Bilieux, ce collègue, un tantinet antisoviétique. Comme on a raison de ne pas confier de missions à ces cocos-là ! Après tout, le Guérassimitch n'était-il pas un vieux social-démocrate, pessimiste par principe ? Le pessimisme, à notre époque d'énergie disciplinée, est peut-être une forme involontaire de sabotage. Botkine fort à l'aise dans un complet coupé à Londres, content de lui-même, de sa chance et d'un monde où les bévues des uns facilitent mécaniquement l'avancement des autres, conclut :

– Ça s'arrangera. Je trouve, moi, que les erreurs de calcul préjudiciables à l'État doivent se payer... Il faut avoir le sens des responsabilités... L'homme ne compte pas devant la production.

– Tout à fait de ton avis, murmura le collègue effaré, avec une politesse soudainement distante.

Il tenait à la main son verre vide de lait caillé, un triste gros verre à facettes, tout laiteux, et c'était tout ce qu'il y avait entre eux à cet instant.

Botkine fut arrêté le lendemain, au sortir d'une séance de la Direction. On ne l'interrogea que deux mois plus tard, vers minuit. Le complet de belle étoffe anglaise gardait à travers ses tribulations une allure impeccable, mais l'homme amaigri, sans linge, au visage noyé de poils, aux chaussures délacées, ressemblait, ainsi vêtu, à un faux sauvage pour sketch de cirque, à un joueur décafé ramassé par les policemen dans les docks de Londres, à une canaille de saboteur contre-révolutionnaire prise sur le fait. Il le sentait avec accablement. Il apprit que cinq inculpations pesaient sur lui : contrebande, à cause des deux flacons d'Houbigant rapportés pour Lina ; sabotage ; menées contre-révolutionnaires ; espionnage (économique et politique). Les divers paragraphes de l'article 58 du Code pénal le menaçaient de plusieurs peines capitales. Deux militaires attentifs l'observèrent de biais pendant qu'un troisième l'adjurait longuement d'avouer.

Botkine n'éprouva pas, devant ce jeu inexplicable, d'étonnement exagéré ; au contraire, plutôt une certaine satisfaction impersonnelle de bien comprendre enfin comment se faisaient ces choses louches et coutumières. Mais la peur l'usait dans le murmure étouffant des cellules, la peur, l'air vicié, les pitances sans calories, un demi-délire sexuel qui recommençait avec régularité à quelques jours d'intervalle. Ses compagnons de cellule, cinq techniciens, paraissaient plus anxieux que lui. L'un d'eux résuma la situation :

– Sur cinq on en fusillera certainement un ; le reste, messieurs, n'est plus que probabilités.

Avouez la contrebande, le sabotage, le trotskysme, la contre-révolution, l'espionnage, avouez, avouez, avouez, avouez, avouez, avouez. Botkine baissait la tête, indigné, résigné, déplorant de ne retrouver en lui-même aucune faute à reconnaître, sauf les deux flacons de parfum pour Lina, cela, oui, je l'avoue, je les ai passés en fraude.

– Évidemment, on a les preuves matérielles. Ne vous en déplaie, citoyen Botkine, des preuves matérielles, nous en avons d'autres. Seulement quand je les sortirai, sachez qu'il sera trop tard pour votre salut.

Ce disant (c'était dans le sixième mois de l'usure des nerfs), le juge d'instruction ouvrit son tiroir, y prit une enveloppe, en tira une épreuve photographique qu'il tendit sévèrement à l'inculpé : Botkine hésita un moment à reconnaître son écriture, tant elle lui parut insolite sur le papier gris glacé, tant il avait oublié son bloc-notes, couvert d'écriture un soir, à Paris, relu en chemin de fer entre Berlin et Varsovie, détruit dans le W.C. du wagon-lit une heure avant la frontière soviétique, Niégoréloé, tant c'était invraisemblable, tout cela, injuste, affolant, écrasant, invraisemblable.

– Avouez, avouez, avouez, avouez. Ah, vous y êtes ?

Il y était en effet, blême à défaillir sous ses poils blonds. Alors, – tout à coup – il parla d'abondance, il avoua, nia, démontra, expliqua, plaida. Deux hommes en uniforme buvaient ses paroles, une sténo les enregistrait à son insu derrière la tenture.

– Mais enfin, Botkine, maintenant que rien ne peut plus vous sauver, sauf le repentir, vous feriez mieux d'avouer aussi que le 30 avril dernier, quand vous vous êtes abstenu de prendre la parole à la conférence des techniciens de votre entreprise, c'était sciemment, pour laisser majorer de 8 % les prix de fabrication proposés par un de vos complices...

– Si vous voulez, dit Botkine, effondré, ne croyant plus à la réalité, à la vérité, à lui-même, ne croyant plus qu'à la mort qui vous surprend par derrière, au fond d'une cave, par éclatement du crâne, probablement sans douleur. Autour de lui tout tanguait, flottait, se déformait, se dérobaient. Il avait des démangeaisons dans la barbe, l'échine courbaturée, un grand désir de dormir. Dormir une nuit tranquillement avant d'être fusillé, que souhaiter de plus ?

La cave de l'ultime angoisse lui fut épargnée, tout s'arrangea même très bien, en somme, car Botkine trouva au Bureau des projets n° 4, du C.C.D.S., Camp de concentration à destination spéciale, presque île de Kola, par 68° 8' de latitude et 37° 2' de longitude, douze collègues, des règles à calculer, une planche à dessin, d'excellents

dictionnaires techniques en langue allemande, un coin tranquille d'où la vue, par une haute verrière, s'étendait sur une lande caillouteuse surplombée de nuées que les vents du Nord refondaient parfois en de prodigieuses batailles aériennes. Du bureau aux baraquements d'habitation, il y avait bien une heure de marche à travers l'espace nu, sous les nuages. Et cette heure devint pour Botkine celle d'une joie inattendue : il la passait avec un compagnon de route, de terne apparence, portant un nom tout aussi terne, Ivanov ou Petrov ou Pavlov, économiste de profession, vieux membre du parti, bien que jeune dans la vie, trotskyste accoutumé depuis six ans aux déportations, aux réclusions, aux camps de concentration, aux transfèrements, garçon d'esprit méthodique et plaisant, avec qui pour la première fois de sa vie, Botkine sentit qu'il pouvait parler comme s'il eût pensé à voix haute, sans crainte ni doute ni arrière-pensée. L'autre répondait de même, simplement. Ce qu'ils se disaient ainsi sur la lande déserte, en sécurité, eût suffi, ailleurs, à les perdre à jamais ; ici, cela les rapprochait, dans un désintéressement absolu. Botkine raconta son voyage en Occident.

– C'est bon de parler librement, dit-il une fois.

Il lui sembla qu'il venait de comprendre enfin le singulier plaisir de vivre répandu dans les pays d'Occident, bien qu'ils fassent penser, avec leurs illuminations nocturnes, leurs jolies femmes, leurs parlements, leurs journaux pleins de crimes, leur chômage chronique, les vieux petits remorqueurs des Tamises, à de grands bateaux en route vers des naufrages.

– Figurez-vous, Ivanov, qu'à Londres ou Paris on peut parler n'importe où, à n'importe qui, de n'importe quoi, comme nous parlons ; on paie deux francs et l'on achète, dans un kiosque du boulevard Saint-Michel le *Bulletin de l'opposition*, tous les bulletins de toutes les oppositions du monde si l'on veut, en toutes les langues... Figurez-vous...

Ivanov répondit :

– Non, je ne peux pas me figurer ça, je n'ai jamais été à l'étranger et je n'avais pas encore l'âge de conscience quand il y a eu une liberté dans la révolution... Dans quelques années quand tous les vieux qui ont passé par les prisons du tsar seront morts, personne parmi les cent soixante-dix millions de citoyens de l'Union ne pourra s'imaginer ce que c'est que la liberté de penser... Il faudra être fou pour échapper aux idées fixes imprimées au pochoir mécanique dans les cerveaux...

Botkine, chercha des yeux, dans la lande, sur quoi arrêter son regard : il n'y avait rien. Les collines à l'horizon étaient plates.

– Le progrès technique deviendra impossible, dit l'ingénieur.

– Pourquoi est-il devenu impossible dans les sociétés antiques ? Parce que l'esclavage...

Ivanov haussa les épaules :

– Non, tout sautera un beau jour. Il y aura toujours au fond de l'homme...

– Vous croyez donc à l'irrationnel ?...

– Je crois au prolétariat.

La mémoire photographique de Botkine lui servit à reconstituer presque mot à mot ses lectures clandestines d'Occident ; invisiblement, par le silence de la lande, le contenu de son bloc-notes mental passa, tout entier, mais vivifié, dans l'esprit d'Ivanov. Le communiste riait, doucement, sans raison apparente. Voilà donc comme les idées franchissent les frontières !

La moitié de ses journées, Ivanov les employait, dans sa cabine vitrée du bureau des statistiques, à rédiger des messages écrits avec une plume à dessin, sur des languettes de papier mince, larges comme un timbre poste, longues comme plusieurs, en caractères parfaitement dessinés que l'on ne pourrait déchiffrer qu'à la loupe ; un message pour les déportés de Sémipalatinsk, Asie centrale, un autre pour ceux de Kansk, Sibérie occidentale, un troisième pour ceux de Tchernocé, les Eaux-Noires, Nord. « Chers camarades, le sort de la révolution se décide à toute heure. Nous pensons pour des millions de prolétaires muets... » Nul ne saura jamais comment ces messages partirent, emportés par les avions postaux du pénitencier, et quels miracles d'ingéniosité leur permirent d'arriver à bon port. On les reçut à Sémipalatinsk, ville des sables, en des jours torrides, sous un soleil de braise, à Kansk, station du Transsibérien, en des jours de gel azuré, à Tchernocé, par un matin de printemps semé dans la steppe, de pâles boutons d'or.

Il fait bon vivre. On ne décèle, convenons-en, aucun rapport perceptible entre ces événements accomplis sur des plans tout à fait différents de la création, mais le fait est que des myriades de renoncules, couvrant les plaines d'une frémissante poussière d'or, s'étaient précisément ouvertes ce matin-là, pendant qu'arrivait le camarade Fédossenko, l'être entier ouvert, comme ces fleurs, à une muette félicité. Il faut bien dire *l'être*, à son propos, ne pouvant, par raison d'incompatibilité totale, parler d'âme ; ni même d'esprit, encore que fonctionnât très bien dans sa boîte crânienne, large, ronde, aplatie aux tempes, un mécanisme cérébral de vertébré supérieur, doué de parole, de pensée jusqu'à un certain point, voire de « conscience historique », – selon sa propre expression. L'être épais en tout : os, muscles, mâchoires, arcade sourcilière, tenait dans l'univers un rang massif. La Ford du centre régional décrivit, des heures durant, courbes sur courbes, à travers des paysages immenses, où montait la lumière, où s'ouvraient des boutons d'or. Carré sur la banquette, dans son chaud manteau d'hiver portant des insignes tout neufs, cousus l'avant-veille, le camarade Fédossenko humait l'air encore froid des purs espaces.

La Ford, émerveillant les gens, décrivit une dernière courbe sur la place Lénine, en face de l'église au bulbe éventré, avant de se ranger devant le bâtiment de la Sûreté. Le factionnaire présenta les armes. Fédossenko lui rendit son salut exactement comme, sur l'écran, le commissaire du peuple à la Défense : d'un mouvement court, inachevé, bien que nettement esquissé, le bras levé, la main légèrement courbée à vingt centimètres de la joue... Négligence familière, fermeté, discipline, voilà comme je suis, citoyens. Prenons modèle sur Climentii Efremitch Vorochilov, l'ex-ajusteur de Lougansk, l'inflexible commissaire du peuple, l'homme de fer. Et vive !... Si Fédossenko s'était parlé à lui-même, c'eût été comme dans les réunions du parti. Mais il n'en faisait rien. Seul, ou il travaillait, repassant des rapports dans sa mémoire, ou il poursuivait ses études des

cours professionnels par correspondance, ou il se reposait sans penser à rien, content de lui-même, du service bien fait, de l'ordre achevé, de l'édification triomphante du socialisme. Il sortait en ce moment d'une étrange léthargie hantée de rêves déprimants, indignes de lui. Écoutez.

Des hommes vêtus de manteaux gris tombant jusqu'à la neige, des hommes aux croupes chevalines, ceinturés de cuir, sont allés chaque nuit à leurs tâches, jamais les mêmes, toujours les mêmes ; ils sont descendus dans des sous-sols, ils ont gravi des escaliers branlants dans l'odeur âcre des intérieurs chauffés à la bouse ; ils ont cheminé sous des clairs de lune miraculeux (rien n'est si simple), par des champs de neige scintillants, sans lever la tête vers la vaste auréole qui entourait la lune d'un bleu rayonnant ; ils ont dicté des rapports, rempli des fiches, annoté des dossiers, passé des consignes, exécuté des arrêts, mais ils somnolaient en réalité, comme la dictature tout entière, comme toute la terre ; et les cent trente ou cent soixante-dix mille travailleurs des camps spéciaux (nul ne sait le chiffre exact) qui creusaient, à travers les landes, les marais, les granits, les bois, les cimes, les neiges, les îles, les fjords intérieurs de Karélie, le canal Baltique-mer Blanche, pour que les escadres rouges de Cronstadt puissent, pendant la prochaine guerre mondiale, gagner la grand-route d'émeraude de l'Arctique sans contourner la Scandinavie, ces cent trente ou cent soixante-dix mille condamnés en cours de rééducation par le travail somnolaient aussi, engourdis par le froid, tandis qu'ils faisaient sauter à la dynamite des blocs de montagnes de l'Outre-Onéga légendaire, Zaonégié, tandis que pour accomplir le Plan, loi, commandement, foi, châtiment, fierté, le Plan, ils attaquaient la dure terre gelée du Long-de-la-Mer, Pomorié, à coups de pioches, de pics, d'excavateurs, avec des mains acharnées d'intellectuels mystiques, de techniciens saboteurs, de laboureurs arrachés aux labours pour avoir eu de trop belles récoltes, d'ouvriers chapardeurs ou bousilleurs, de desservants du culte, de fonctionnaires malchanceux, de communistes prévaricateurs, de contre-révolutionnaires authentiques et de victimes plus authentiques encore... Ils travaillaient la nuit comme le jour, à la lueur des projecteurs, par des froids de trente degrés, sous les rafales de neige, voyant à peine, dans la blancheur mouvante qui continuait à tout ensevelir, les ensevelissant eux-mêmes, avec leurs machines, leurs chefs et l'ombre même du Chef par excellence, trois fois décoré, surdécoré, Heinrich Grigoriévitch Yagoda, celui qui dans les fêtes suit à deux pas de distance le Chef des Chefs. Les torches et les projecteurs embrasaient des chantiers disputés minute à minute aux tourmentes, pour qu'à l'aube le camarade Fédossenko, responsable du secteur, pût rédiger son rapport : « Les brigades de choc ont aujourd'hui dépassé de 38 % le plan des travaux prévus pour la journée. Deux hommes ont été blessés par une excavatrice, il y a eu six malades... » Fédossenko, pareil à un Pierre-le-Grand courroucé parcourant les docks de sa Nouvelle-Hollande dans les boues d'un Saint-Pétersbourg futur, Fédossenko, son manteau gris balayant la neige, ses courroies, son revolver, sa large face tannée sous le bonnet d'astrakan, son encolure de centaure, Fédossenko fonçait dans le froid piquant, la neige, le vent, la nuit, l'indifférence, la peine, le désespoir rentré de ses brigades, le châtiment et la récompense au bord des lèvres, – un châtiment sans merci, une récompense immédiate : bataillons disciplinaires, double ration de vivres, supplément de correspondance, je vous propose pour la libération anticipée (il n'est que de

survivre) ! – Fédossenko du Service politique spécial de Krasnovodsk, Turkménistan, Transcaspie, à trois mille kilomètres d'ici, au bord de la grande mer intérieure dont les eaux, les plus salées du monde, sont tièdes et lourdes. Lui-même rachetait ici une faute grave, disons le mot, un crime à demi pardonné en raison de ses mérites d'ex-sabreur de l'invincible division Gay – et de ses mérites plus récents dans diverses répressions. Il arrivait encore que ce souvenir remplît son crâne de chaleur moite car, « je suis un fort, voilà, – un bolchevik d'airain, mais je ne peux pas maîtriser à fond mes instincts » ; – comme il l'avait dit à ses chefs, debout devant eux, au port d'armes, sans rougir, mais au cœur une honte à crever ! –

Écoutez : il avait bu, le soir flambait sur la mer plate, aux tons de nacre, il étouffa dans la chambre basse assombrie par les tapis de Boukhara pendus au mur. Il sonna. « Qu'on arrête Mariam, fille de salle du club, qu'on l'enferme pendant trois heures à la cave, – seule, – et qu'on me l'amène à dix heures. » Pendant trois heures, lui-même, enfermé chez lui, seul, ne vit d'un œil pesant que Mariam, absente, enfermée deux étages au-dessous. À dix heures, les phosphorescences de la mer s'étant éteintes, Mariam entra, prisonnière. Les sombres tapis furent autour d'eux comme un chant de Boukhara accompagné du grincement irritant des cordes. Mariam, ses minces sourcils, lignes d'ailes dans le ciel, tremblaient ; ses lèvres tremblaient, son regard tremblait, quelque chose d'insaisissable tremblait au fond de son regard, au bord de ses lèvres, à la pointe de ses seins voilés par l'indienne bigarrée ; – grande, blanche, plus large d'épaules que de hanches...

– N'aie pas peur, ma gracieuse, dit le camarade Fédossenko, dont la langue était épaisse et la parole distincte, – tu n'as rien à craindre... Bois.

Il lui tendit un verre de vin muscat.

– Bois. On te dit de boire, tu entends.

Elle but.

– Déshabille-toi.

– Vous n'avez pas le droit, camarade chef...

Que pouvaient ces tremblantes paroles – et qu'est-ce que le droit ? Ici, les images se brouillaient, il fallait les chasser, elles devenaient torturantes, car le crime contre l'éthique du parti, *part-éthika*, la loi, la fonction, le règlement de service, le crime indéniable demeurait grisant, seul instant d'une vie qui valût sa pesée intégrale d'éternité ; et il n'y avait plus de crime, pas de victime, c'était juste, bien, c'était la loi naturelle accomplie, puisqu'il faisait la force, lui, l'ordre, mandaté par ses chefs, méritant, récompensé selon ses mérites...

... Sur quoi pleurer ? Que les vieilles femmes, qui portent encore le voile noir jusqu'aux yeux, sanglotent sous l'outrage et se griffent les joues, – c'est agir qu'il faut, écrire. Mariam aux lèvres closes, prudente et sournoise comme une chatte, attendit des nuits, attendit des jours avant de se faufiler, à l'heure des ombres allongées sur la terre rafraîchie, derrière le caravansérail abandonné des caravanes, dans l'échoppe de Saadi, écrivain public, poète, médecin, devin. Car toute science n'est que poème, tout poème exprime un charme et les charmes guérissent, et les poètes devinent ; or Saadi

connaissait en plusieurs langues, le turc, l'arabe, l'iranien, des vers pour toutes les circonstances, ceux de l'autre Saadi, ceux de Firdouci, les siens propres et ceux du Poète Sans Nom qui parcourt les pistes de l'Iran depuis le règne de l'Iskander, il y a mille ans. Ce vieillard, dont le regard avait une sombre chaleur bienveillante, vit le trouble de Mariam ; il lui prit les deux mains comme un père, comme jamais père ne les lui avait prises, retira de son petit poing desserré un trois roubles vert qu'il lissa du doigt avant de le ranger, demanda :

– On t'a blessée ? offensée, petite fille ? Dis-moi tout devant Dieu qui nous écoute et j'écrirai si bien ta plainte que les hommes aux vestes de cuir et au cœur de pierre en seront émus. J'écrirai si joliment ton amour que l'homme au cœur de chair pleurera de tendresse en pensant à toi. Mais je vois bien, ô pareille à un ruisseau frais, qu'on vous a fait du mal...

En turban, couvert de vieilles soies passées de couleur, il agitait doucement une barbe rare, en fils blancs, au travers de laquelle transparaisait le vieux cuir de ses joues creuses. Mariam lui parla sans honte, simplement, d'un visage fermé, – fermé sur une colère sans fond, sans larmes, sans mots, sans gestes, une colère comme la soif, mais pour étancher cette soif il eût été juste de tuer sans colère. Le vieux Saadi calligraphia vingt lignes contournées, très claires pourtant, au dos d'une page de Léon Nicolaévitch Tolstoï, arrachée à un livre dont le titre inintelligible était en une langue d'infidèles : *la Sonate à Kreutzer*. Sur l'enveloppe en papier d'emballage (il les faisait lui-même, et il fallait qu'on volât pour lui des feuilles grises au magasin réservé de la Sûreté), Saadi mit : « À l'estimé citoyen chef du bureau des plaintes de la rédaction des *Izvestia*, organe central du Comité exécutif central des soviets de l'U.R.S.S., Moscou, rue Tverskaya. » – « Cette lettre, ma gazelle blessée, ne l'envoie pas d'ici, fais-lui passer la mer et qu'on la mette à la poste dans la grande ville d'outre-mer, à Bakou, et puis tais-toi, les fleurs des champs se taisent même quand un âne les foule ; mais les fleurs des champs se redressent, le soleil d'Allah luit pour elles tandis que l'âne ne sera jamais qu'un âne, ichak... »

Mariam partit soulagée, son châle noué sous le menton d'un geste volontaire. Elle fut toute seule un moment dans la ruelle morte, bordée de murs jaunes en terre battue, allant vers la coupole basse d'un tombeau, menue, droite, portant une colère silencieuse avec une mortelle fierté. On ouvrit cette lettre parmi beaucoup d'autres, à Moscou, capitale de l'univers, sous une haute croisée, dans un bâtiment carré en style Le Corbusier. Les rotatives bourdonnaient indistinctement dans le sous-sol, les machines à écrire dévoraient les dépêches du monde entier, les linotypes fondaient une à une, en lignes brillantes, des textes officiels, Nicolaï Ivanovitch Boukharine, au téléphone, souriait à l'un des secrétaires du secrétaire général qui lui dictait les idées de l'éditorial du lendemain : « Aucune complaisance envers la duplicité des États capitalistes à prétentions démocratiques que nous nous refusons, – vous entendez bien, Nicolaï Ivanovitch, que nous refusons de préférer aux États fascistes... Vous insisterez sur l'hypocrisie démocratique. » D'un visage contracté, Nicolaï Ivanovitch acquiesçait au récepteur, répétait même les formules, – et il pensait que c'était insensé, du pur crétinisme, une politique de perdition ; qu'il irait voir dès ce soir Alexis Ivanovitch Rykov, car on ne peut pas jouer ainsi le sort de la République, il faut que nous nous

consultations, que nous nous consultations. Dans son esprit s'ordonnaient simultanément les périodes de l'éditorial commandé (ne prenant garde de n'y laisser prise à la malveillance) et la thèse opposée, la thèse juste que « dans notre comportement à l'égard des puissances nous ne saurions ignorer leur régime intérieur, c'est-à-dire la condition qu'elles font à la classe ouvrière... » Au bureau des plaintes, dans l'un des cabinets du même étage, un jeune arriviste, récemment désigné par le Comité central des jeunesses pour faire des études à l'institut central du journalisme, se rappela, en parcourant la calligraphie du vieux Saadi, que le chef du service politique de Sûreté de Transcaspie passait pour avoir eu des liaisons dans la tendance de droite. Ce jeune prodige, doué pour les rôles subalternes, mais indispensables, de l'intrigue politique, s'il avait d'aventure consacré ses facultés à l'astronomie eût, à vingt-deux ans, connu par leurs signes, dans leur interdépendance et leur mouvement des solstices, la place exacte de presque toutes les étoiles jusqu'à la septième grandeur ; mais il ne connaissait ainsi que les constellations de « l'appareil », les liens subtils des intérêts cachés, des camaraderies, des mariages, des complicités, des idées qui tendaient entre elles des lignes idéales invisibles à l'œil ordinaire. Il aperçut aussitôt qu'un membre du parti de 1907, G., ayant patronné pendant la formation des cavaleries à Tambov, en 1920, le camarade N., président d'une Tchéka locale, devait n'être point étranger au fond à l'avancement du chef des polices de Transcaspie, B., lequel à son tour, étant apparenté par le mariage de sa sœur au sous-commissaire du peuple aux postes et télégraphes, M., appartenait pour ces deux raisons à la coterie de droite ; aujourd'hui dénoncé pour viol et abus d'autorité, le nommé Fédossenko, chef du Service à Krosnovosdk, Turkménistan, nommé par R., dont il avait la confiance, le compromettait en cas d'instruction ; R. compromettait B., par B. l'histoire remontait jusqu'à N., encore membre suppléant du C.C. et finissait par éclabousser G., réputé inattaquable... « Une conscience », pensa le jeune prodige avec mépris. Il jeta l'enveloppe grise dans la corbeille des « affaires graves à suivre », – et, du coup, interrompant, entre deux cigarettes l'avancement de Fédossenko, fit emporter ce gros homme par un vent froid, des confins du désert brûlant de Kara-Koum et des Monts du Tschil-Mamet-Koum, qui sont teintés le soir de roses-lilas, aux chantiers pénitentiaires de l'Outre-Onéga, Za-Onégié.

Aux chantiers du Nord, Fédossenko trouva Klavdia, servante du personnel dirigeant, pâle petite récidiviste sibérienne, condamnée pour trafic illicite d'alcool, – un rouble le petit verre sorti de la poche du jupon pour le loqueteux qui n'a que ce rouble-là. Klavdia obéissait, née pour obéir, comme il était né, lui, pour commander. Elle ne se plaindrait jamais, heureusement, car cette fois il eût pu recevoir, d'ordre supérieur, six millimètres d'acier pointu dans la nuque. Maigre et propre, rusée, gentille, des perles au fond des yeux, elle lui dérobait la moitié de ses vivres, sans qu'il se permît de s'en plaindre, – du moins tant qu'elle lui plairait. Ensuite, on verrait. Ce n'était pas l'amour, entrevu dans le crime ; ce n'était pas non plus le bonheur, qui est dans l'avancement.

Le bonheur lui revint, appelé par le mérite. Des chantiers du camp de concentration à destination spéciale du canal Baltique-mer Blanche, où cent trente, cent soixante-dix, peut-être deux cent mille travailleurs des deux sexes se reforgeaient une âme nouvelle, enthousiasmée par le travail (il n'est que de survivre) en accomplissant une œuvre historique plus mémorable que le creusement du canal de Suez, que le creusement du

canal de Panama, que la percée du Saint-Gothard, que l'assèchement du Zuyderzee, comparable à nulle autre, voulue par le génie prévoyant du chef le plus admirable, – de ces chantiers gris et glacés sur lesquels pesaient indéfiniment de mornes reflets d'acier, le camarade Fédossenko, réintégré dans les cadres ordinaires, en raison de la parfaite exécution du plan par les condamnés confiés à son commandement, arriva un jour de mai à Tchernooé, les Eaux-Noires, pour y prendre la direction du Service spécial : moral du parti, surveillance des déportés, opérations secrètes. Prenant congé de ses subordonnés, il reçut des mains de l'ingénieur V.V. Botkine, de la brigade de choc des techniciens du bureau n° 4, un encrier en quartz irisé, travaillé à la main par des condamnés qui, remerciant en Fédossenko un éducateur inoubliable, témoignaient ainsi de l'achèvement de leur régénération civique.

L'encrier irisé contenait maintenant une grosse goutte de rubis. Fédossenko apercevait au travers d'une bulle transparente des sentiers tracés par les pas des piétons sur la place, autour du petit Lénine en bronze. Elkin et Ryjik passaient, un peu penchés en avant, têtes nues dans la bise printanière. Le nouveau sous-chef du Service spécial prit sa jumelle pour mieux les suivre. Nous sommes les vigilants, les responsables, les puissants, à la pointe d'un monde émergeant du chaos. Nous sommes l'ordre. Je vous le montrerai, moi.

Le camarade Fédossenko entreprit sur-le-champ de remédier aux abus. Convoqué chez lui, Avvakoum Nestorevitch, président du soviet, signa un arrêté interdisant aux citoyens jouissant du droit de vote de loger dans leurs habitations des transportés dits colons-spéciaux ; ceci afin que l'influence pernicieuse des cultivateurs expropriés ne pût s'étendre au sein de la population locale. Ce fut une petite affiche grise contenant plusieurs fautes d'orthographe. Des vieillards aux barbes blanches dont plusieurs ressemblaient à Tolstoï, des hommes d'âge mûr, hirsutes et chevelus qui ne ressemblaient qu'à eux-mêmes depuis les invasions scythes, de jeunes paysans athlétiques et d'autres décharnés, des femmes vêtues de bure serrant des nourrissons contre leurs poitrines vidées de tout bonheur (et d'autres bambins s'accrochaient à leurs robes), tout ce monde silencieux, puant le cadavre et la bête, s'attroupa devant l'entrée de la Sûreté, attendit longtemps, longtemps dans le froid piquant de ce jour-là puis se dispersa par petits groupes, à travers les ruelles, s'égrena le long des chemins vers le petit bois qui est de l'autre côté du fleuve, disparut inexplicablement, comme absorbé par la terre et les roches. Il est vrai que personne n'y fit attention. Des femmes et des mioches rôdèrent de porte en porte, à la limite de la ville où commence l'espace, implorant au nom du Christ, Fils de Dieu, pour le salut de votre âme, un croûton de pain, et l'extraordinaire c'est qu'elles finissaient par l'obtenir bien que le pain fût à quatre roubles la livre, huit fois son prix légal et qu'il n'y en eût pas même à ce prix... Les Tolstoï abattaient, à coups de cognée, de jeunes arbustes tout frémissants de sève, pour en recouvrir des abris creusés dans la terre, par leurs fils, à la lisière du bois. Le soir des fumées bordèrent la steppe. Deux familles vécurent sous une dent de roches au bord des Eaux-Noires, abritées contre le vent par la hauteur. Le soviet publia un nouvel arrêté interdisant aux colons-spéciaux l'abattage du bois, propriété collective et dès lors sacrée.

Fédossenko, congestionné par l'attention, étudiait le courrier des déportés politiques, ouvert en secret à l'aller et au retour... Il suivait aussi, par correspondance, les cours de

l'institut supérieur de la Sûreté. Leçon XXII, *les Méthodes d'instruction aux États-Unis*. Psychologie, XI^e leçon. *Psychologie de l'espion professionnel*. A. Militaires. Léninisme. IV. *La doctrine du camarade Staline dans la lutte contre le trotskysme*. B. *de l'inégalité de développement des pays capitalistes...* Cette science réduite en paragraphes, alinéas, formules résumées, avec memento en vingt lignes pour chaque leçon et questions à se poser soi-même (voir la réponse à la dernière page du fascicule) ne lui apprenait pas à déchiffrer les âmes irréductibles. Fédossenko examinait à la loupe une carte postale couverte d'écriture ténue, signée Ryjik ; la loupe agrandissait les boucles des lettres, révélait la contexture du mauvais carton jaune, mais l'esprit subtil du texte s'y déroba. « Eh, nom de Dieu de psychologie, pensait Fédossenko, je m'en vais tout de même vous faire baver, moi... »

La ville apprit en même temps qu'on avait reçu un wagon-citerne de pétrole pour la coopérative du rayon et que la boutique du trust de tabacs mettait ce matin en vente douze caisses de cigarettes *l'Usine rouge*, à soixante-cinq kopeks, infumables à vrai dire, mais que ne fumerait-on pas ! Toutes les pailles sont fumables, tous les alcools buvables, même ceux qui vous tordent ensuite les boyaux, ceux dont l'ivresse détraque la vue, fait le teint verdâtre et les lèvres mauves. Nous boirons les poisons à pleins verres, pourvu qu'ils nous distillent au-dedans de la chaleur et de la force, de quoi gueuler, pleurer, chanter, rire et s'écrouler hors du monde, sur le bord de la route, insensible au froid, réchauffant soi-même la terre... Il se forma trois queues de gens dans la rue du camarade Lebedkine, l'une devant la boulangerie, où l'on mit les plus vieilles femmes, les plus chétives fillettes, car le pain, on l'aurait, il était dû de par la carte grise, il n'y avait qu'à attendre son tour pour n'être pas renvoyé au lendemain. Les premiers lurent, car c'était écrit au crayon sur un papier, collé sur la porte : « le coupon du 20 est annulé » ; ces mots passèrent des premières vieilles femmes aux dernières fillettes, à peine murmurés, tout de suite saisis par une centaine d'êtres anémiques agglutinés les uns aux autres contre la muraille. Ça n'étonna personne, l'usage étant de « faire sauter » un jour tous les dix jours, de sorte que le 10, le 20, le 30 étaient des jours sans pain ; – mais quelqu'une ayant dit que le mois prochain la carte serait refusée aux non-travailleurs appartenant aux familles des travailleurs, exception faite des enfants de moins de quinze ans, il y eut des soupirs inquiets ; il y eut des yeux écarquillés dans des visages de vieilles femmes aux tons de moisissures.

La queue pour le pétrole se rangea devant la boutique close, nul ne sachant au juste s'il y aurait bien du pétrole, s'il ne serait pas envoyé plutôt à la coopé réservée des fonctionnaires responsables comme la fois dernière, vous vous en souvenez ? Quand on avait passé toute la nuit à l'attendre, sous les étoiles compatissantes, en se racontant des crimes et des histoires d'amour, – pour voir le camion s'arrêter le matin devant le magasin de la Sûreté ! Certainement qu'il n'y en aurait pas pour tout le monde, qu'on n'en donnerait pas plus de trois litres par personne, que les femmes et filles d'anciens partisans-rouges, munies du dernier certificat (le vendeur vérifie le tampon pour s'assurer qu'on a bien passé l'épuration-révision de l'an dernier, c'est un malin) seraient servies hors tour, que les femmes des pêcheurs de la brigade d'élite réclameraient, mais

qu'on les enverrait paître, chacune à son tour comme les autres, qu'est-ce qu'elle fout la brigade d'élite, elle peut pas même remplir son plan de production, c'est connu. L'initiative des masses s'attestait dans l'organisation de la file ; on pouvait déposer son bidon, le marquer d'une pierre, et, sa place ainsi retenue, aller ailleurs, à la condition de faire son tour de garde, car ils sont capables de n'apporter le pétrole que demain, je vous le dis, mon mari est chauffeur, il sait qu'il n'y a pas de camions disponibles, il a dit ça. Ce n'est rien, la nuit sera douce, on veillera, quelques-unes ; à minuit, quand la lune apparaîtra au Zénith, les jeunesses toutes blanches de visage, comme si d'invisibles caresses leur faisaient remonter l'âme à fleur de peau, se mettront à chanter à mi-voix :

*O nuit de mai, ô mon amant,
je te donnerai, je te donnerai
sur le petit banc*

ici une pause pour qu'on attende ce qu'elles donneront à leur amant sur le petit banc, ces filles câlines,

je te donnerai mon mouchoir blanc...

Êtes-vous content, est-il content ? Parlé : « Si vous en voulez da-van-ta-ge, courez donc après le loup blanc... »

Le veilleur de nuit Foma sortira tout à coup de l'ombre, le canon du fusil derrière l'épaule, la barbe argentée.

- Moi, ça me suffit bien, fillettes... (Énigmatique :) Et le loup blanc, il me connaît...
- Raconte un peu, grand-père...
- Danse un peu, grand-père...

Une main à la taille, l'autre levée, le vieux Foma dansera, presque sans bouger de place, rythmant du talon, au clair de lune surnaturel, le chant contenu des jeunes filles, des femmes usées, des petites femmes enceintes, des filles laides qui vivent cet instant comme si elles étaient belles... Ce sera la nuit prochaine. N'anticipons pas sur la joie qui vient, à chaque heure suffit sa peine. La troisième queue, pour les cigarettes, est à ce moment là plus intéressante, puisqu'elles sont là, les cigarettes, et y en a pas pour la ville, c'est sûr, et si la compagnie des troupes spéciales en fait prendre encore une fois la moitié, qu'en restera-t-il pour les simples citoyens ?

... La compagnie défile dans la rue, par trois, indifférente au pain, au pétrole, aux cigarettes. Blouses vert-de-feuillage, vigoureusement ceinturées, le doigt sur la gâchette du fusil, cagoule et masque à gaz où les cercles de mica laissent apercevoir à des yeux humains une expression inconnue. La sueur détrempe les visages. L'air du nord est limpide, mais ils vont déjà, soldats rouges, à travers l'hypérite des guerres futures, inspirant un air chimique filtré dans la trompe annelée qui en fait des monstres.

- Treize roubles, le masque à gaz, dit-on dans la queue pour le pain, paraît qu'on va devoir tous en acheter, y aura un ordre du soviet, on déduira le prix des salaires...

- Moi, j'en veux pas. Ils peuvent venir, les gaz. Si c'est la vie.

D'autres voix basses reprennent, chœur de murmures : si c'est la vie, oui, c'est la vie...

Avélii rejoint Rodion aux portes du Tabaktrust parmi les soixantièmes. Il y a bien cent clients derrière eux. Parmi les centièmes Elkine, ayant plaqué à cette occasion ses calculs sur les plans de pêche dans dix-huit mois, leur fait des signes allègres.

– Dans une prison où j'étais, dit Avélii, songeur, on mettait des masques à gaz aux types pour les conduire à l'exécution... – Pour pas qu'ils crient, ça c'est trouvé. Seulement, ça fait pour chacun un masque de perdu...

– T'en fais pas, on l'vend treize roubles, il en coûte trois et il ne vaut rien... D'ailleurs, les types, même sans ça, ils disent rien, ils s'en vont tout tranquillement. J'en ai vu qu'un qu'était malade de frousse, un ex-petit commerçant Kazak, il s'était planqué sous le bat-flanc, il voulait pas sortir de là, il geignait comme s'il avait eu mal aux dents. Le gardien l'a tiré de là par les cheveux et lui a flanqué une paire de gifles pour le remettre d'aplomb. L'est devenu sage et tranquille comme tout le monde, l'est parti sans rien dire, s'est seulement retourné pour passer à un autre Kazak son bidon...

Les trente monstres à trompe s'arrêtent net, au commandement, devant le réfectoire du bataillon spécial. Qu'il est facile d'en refaire des hommes ! Les trente masques tombent sur les poitrines flasques, avec leurs yeux morts en ronds de mica ; il y a trente jeunes têtes en sueur alignées, bien droites...

– Je suis congédié de ce matin, dit Rodion.

– Toi aussi ?

Avélii a perdu son emploi de la veille. Ce matin à sept heures, comme il mettait sa combinaison de travail, le chef d'équipe a fait signe à Rodion. « Inutile. Remballe ton baluchon. C'est pas ma faute, tu comprends. J'ai un ordre. Dépêche-toi. Au revoir, frère, bonne chance, hein. » Rodion a traversé le marché en musant, les mains vides, un drôle de sourire sur la face. Salauds. Salauds. Va falloir vivre avec leurs quinze roubles d'allocation : pain de seigle à la carte, neuf roubles, reste six. Le coin chez Kourotchkine en coûte trente. Chez qui dormir ? Puis Rodion fit une affaire. Son pain pour trois jours vendu sur la place, il but un grand verre d'eau-de-vie et réserva quatre roubles pour les cigarettes et les timbres-poste. On peut très bien, quand on ne fait rien, tenir avec trois cents grammes de pain par jour : il irait boire du thé sucré chez Varvara, – le sucre est un aliment.

Leur tour approchait, ils étaient dans la boutique sombre, à deux mètres du comptoir.

– Elkine a raison, le service spécial se réveille au printemps. On aura des histoires. Qu'est-ce que tu penses du copain qui vient d'arriver ?

– Kostrov ?

– Oui. Un bon copain, instruit, tu sais, c'est un plaisir de l'interroger, il a réponse à tout, un vrai marxiste...

– Des nôtres ou quoi ?

Rodion hésita un peu.

– Il a signé quelque chose, je crois, mais il est des nôtres...

Le vendeur puisait dans des caisses, à pleines mains, les petits paquets de cigarettes qu'il poussait vers les chalands, sitôt la monnaie ramassée.

– Six boîtes par tête, trois roubles quatre-vingt-dix et j'rends pas la monnaie : pressez, pressez, citoyen, au suivant, au suivant, dis-je.

Rodion avançait la monnaie, les trois billets jaunes sur le comptoir.

Le vendeur écarta le tout.

– Au suivant.

– Quoi ? Quoi ? fit Rodion.

On bougonnait derrière lui parce qu'il tardait à s'en aller. Des charretiers le dépassèrent, servis devant lui. À la fin d'une écrasante minute, un grand roux lui souffla à l'oreille d'une voix épaisse.

– Tu vois bien qu'y en a pas pour toi, eh, tue-la-chance. Fous plutôt le camp, tu gênes la circulation.

Avélii n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. Le vendeur inclina vers lui une face plate de bouledogue sous-alimenté.

– Y en a pas pour vous, tâchez de comprendre, hein.

Les chuchotements montaient autour d'eux. Les gens étaient contents : deux de moins à servir avant eux, – et puis les cigarettes des travailleurs, la contre-révolution n'y a pas droit. Les deux gars, en sortant, bousculèrent brutalement quelqu'un.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? leur demanda Elkine, c'est pas, je suppose, la réduction capitale des prix par ordre du C.C. ?

Il comprit instantanément.

– Allons au soleil petits frères.

Il fut entre eux comme un aîné, plus grand d'une tête, solide et joyeux, fait pour marcher contre le vent. Avélii se demanda s'il n'eût pas mieux fait de masser en trois mouvements de son petit poing osseux la face hargneuse du commis.

– Surtout pas ça, leur expliqua Elkine. Primo, ce citoyen, en tout pareil à la crotte des chemins, n'y peut rien. Secundo, tu te ferais envoyer pour trois ans au creusement des canaux ou à la construction des pyramides, pour voies de fait sur la personne d'un employé syndiqué. Tertio, on publierait que les trotskystes attendent à la vie des travailleurs et empêchent la répartition équitable des produits du trust des tabacs.

– Non, mes garçons, apprenez à vivre. Nous ne sommes vraisemblablement qu'au commencement du voyage, nous bouffons le pain blanc en premier... Les cigarettes, nous les achèterons dans le secteur privé du commerce, où les voici...

Elles y étaient, en effet, entre les mains noires d'un moins-de-douze-ans basané, crépu et haillonneux, assis au bord d'un terrain vague, sur ce qui avait été, avant des séismes, le seuil d'une maison de riches.

– Il faut bien que vive la jeunesse des grand-routes, avenir du pays. C'est peut-être un Beethoven futur, ce moricaud-ci. N'est-ce pas, vieux, t'aimes la musique ? Battez, tambours ! Ou, je le lui souhaite, un futur grand capitaine qui recommencera la prise du

Kremlin, la marche sur Varsovie, la marche sur Shanghai et beaucoup d'autres choses dont nous n'avons pas idée. N'est-ce pas, vieux dessalé ? D'où qu't'es ? De Bakou, tu dis ? Tu me parais plein de talents. On va boire un verre, nous. Si d'ici une heure tu m'apportes un mouchoir de poche et quelque chose encore de volé à quelqu'un de bien, sans t'en aller de la rue, t'auras trois roubles. C'est pigé ? Je suis du métier, moi. J'ai pris part au pillage de l'Empire.

« Nous avons raison, camarades, raison comme la pierre d'être dure, comme l'herbe de pousser : car la révolution ne veut pas s'éteindre. Sans nous, il n'en resterait que du ciment armé, des turbines, des haut-parleurs, des uniformes, des exploités, des farceurs et des mouchards. Escamotage total. Mais nous sommes là, – là comme au fond de la mer, et le coup est raté. Et bien, ce petit voleur a raison de voler comme nous d'exister, puisque c'est pour lui la seule façon d'exister ; et il a raison d'exister puisqu'il suffit de ses guenilles pour démentir un énorme mensonge...

« Arrêtons-nous un moment au soleil. On nous enfermera peut-être ce soir dans les sous-sols de la Sûreté. Sachez-le bien pour apprécier la douceur de ce soleil. Je vous enseigne la sagesse ! Vous vous coucherez un jour sur un bat-flanc, dans une pénombre désespérante : souvenez-vous alors du soleil de cet instant. Pas de plus grande joie sur la terre, sauf l'amour, et c'est du soleil dans les veines...

– Et la pensée, demanda Rodion, la pensée ?

– Ah, c'est plutôt – maintenant – sur le crâne, un soleil de minuit. Glacial. Que faire s'il est minuit dans le siècle ?

– Soyons les hommes de minuit, dit Rodion avec une sorte de joie.

Le moins-de-douze-ans aux mains de négrillon les rejoignit avant qu'ils ne fussent arrivés au cabaret.

– Sors tes trois roubles, mon oncle, cria-t-il d'un ton victorieux, en brandissant un mouchoir sale et un carnet...

– Petite crapule ! Sais-tu que t'as volé la carte du parti d'un fonctionnaire responsable ? Je la mettrai moi-même à la boîte aux lettres. Tu n'en as pas besoin, moi non plus, on est d'une autre race. Cette loque, fous-la au ruisseau et tâche de ne jamais te moucher dans le linge des bureaucrates... Attrape tes trois roubles.

– Je ne me mouche jamais, dit fièrement le gosse.

Le soleil ruisselait sur eux, sur la ville, sur les femmes attendant le pain de famine, sur celles qui attendraient le pétrole jusqu'au lendemain (à chaque heure suffit sa peine), sur les gazettes grises collées au mur pour clamer l'industrialisation triomphante, sur de petits chevaux efflanqués, aux longs poils roux, qui passaient têtes basses, traînant de cahotantes charrettes... Le soleil.

Varvara apporta elle-même son colis postal, une petite caisse de dix kilos. Elle dut faire des pauses, dans la rue, tous les cent mètres, à cause du poids. Avélii vint à point pour l'aider à déclouer le couvercle. Les doigts longs d'Avélii conservaient dans tout travail une élégance évidente. Ils se posaient, s'appuyaient, s'infléchissaient, se pliaient

avec une grâce forte. Varvara songeait confusément, en les voyant arracher les clous qu'il n'enlevait pas tout à fait avec les tenailles, peut-être pour se donner le plaisir de ce petit mouvement agile, que ces mains étaient faites, depuis des vies et des vies – éteintes et rallumées, les mêmes, – pour dresser des osiers souples, colorer des poteries, ciseler l'argent, ajuster la flèche à l'arc, taquiner le faucon tenu sur le poing gauche...

– À quoi rêves-tu, Varvara ? demanda Avélii, lui voyant ce regard, à la fois très proche et très absent, que l'on a quand on est, l'ignorant peut-être, si tendu vers autrui, vers ce qu'il est profondément, multiplement, dans sa parcelle d'éternité, que l'on cesse de le percevoir dans l'instant.

– À rien... Ce n'est rien. Avélii, je ne comprends pas pourquoi l'on m'envoie ce colis. Ce n'est pas la date. On m'annonce des livres, qu'est-ce que ça veut dire ?

Avélii, l'œil aussi d'un fauconnier au turban brun : il suivrait ainsi le vol de son oiseau de chasse, la bouche entrouverte sur des dents pures. Mais il suit maintenant à travers des espaces qui ne sont qu'à lui le fil tenu d'une réflexion formée aux coutumes les meilleures des centrales de réclusion politique.

– Tu sais, Varvara, dès que tu m'as montré cette carte postale, j'ai pensé *au courrier*.

L'accent légèrement appuyé sur ces deux mots leur confère un caractère particulier tenant un peu de la magie.

Voici le pain noir séché, le sucre, le lard, les cigarettes, un portrait de Katia que le lard a taché... Katia, joufflue, trois ans, petite kalmouke adorable aux boucles coiffées d'une calotte brodée. Le Contrôle secret a défait puis refait les emballages, ça se voit.

– Le nouveau Fédossenko, s'en occupe lui-même, je parierais, murmure Avélii. Cette brute, à son bureau, me fait l'effet d'un chasseur à l'affût : et c'est nous son gibier. Une âme de geôlier dans un corps de chasseur d'ours...

Voici des livres, le tome II de la belle édition Académia des *Mille et Une Nuits*, un roman de Pilniak, une plaquette de Pasternak, ouverte tout de suite et sur une page où flotte une traînée lumineuse :

*Les cinq miroirs ont le visage
de l'orage qui se démasque...*

Varvara lit tout haut, souriante, regarde le portrait de Katia, pose la plaquette sur le pain.

– Et pourtant, je ne comprends pas...

*Éclairs, à jamais momentanés,
illuminez ces clairs replis de la conscience...*

Prendre chaque chose, la palper avec sagacité. Qu'elle se livre. Pas un signe sur le papier gras ni sur le fragment de journal qui sert d'emballage au pain séché. Avélii l'examine ligne à ligne : il pourrait y avoir des points presque invisibles semés dans les lettres du texte. On les fait tantôt au crayon, tantôt à l'épingle, choisissant des lettres espacées pour former un texte. Ils connaissent ce truc-là comme presque tous les trucs,

mais s'il n'y avait leur bêtise, leur négligence, l'impossibilité de tout vérifier, aucun courrier ne serait possible. Les déchirures du journal pourraient contenir une indication. Rien.

– Tu sais, Varvara, *ils* changent souvent les emballages des colis, par précaution... Mauvais moyen.

Varvara feuillette les *Mille et Une Nuits*, déçue par les gravures imitées des anciens manuscrits persans où les belles sultanes ont les yeux tout aussi inexpressifs que leurs seins ronds.

– C'est bien édité, dit-elle. Avélii lui prend le livre des mains, le soupèse, tâte la couverture ornementée.

– S'il y a du courrier, Varvara, il doit être là, voilà mon idée. Et il faut qu'il y ait du courrier, car on ne peut plus vivre comme ça. Cinq mois sans nouvelles nom de Dieu. Rodion s'est mis à penser tout seul. Il a tellement besoin d'idées qu'il les invente, alors, tu t'imagines ce qu'il peut inventer. Passe-moi les ciseaux, veux-tu ? Le diable soit de leurs reliures Académia, faites pour corrompre le goût du prolétariat. Si ça ne contient rien, ne me fais pas la tête, hein...

Rien dans le cartonnage.

– Ni thèse ni contre-thèse... Si c'est comme ça, chère camarade, j'ai bien envie de déchirer ton livre en tout petits morceaux que nous brûlerons ensuite. Tu permets ?

Ce n'est pas beau à voir, un livre neuf, chose précieuse, en proie aux ciseaux. Varvara se met à railler.

– Tu vois, c'est ainsi qu'on fait avec les gens. On prend tout à coup leur petite âme, avec toutes ses petites histoires fraîchement imprimées, entre deux doigts, on tranche au milieu et on voit qu'il n'y a rien dedans, on s'aperçoit même que ce n'était pas une âme, mais quelque chose de tout à fait matériel, d'inutile et de vide...

Avélii répond :

– Dis pas de bêtises. Il n'y a que le corps, mais il est bougrement intelligent, le corps. Et propre au-dedans, plein de beau sang merveilleux...

Il allait jeter le livre massacré, il en détacha le dos qui lui parut trop épais.

– Eh bien, qu'est-ce que je te disais ?

De la toile déchirée, sortirent, pliés dans le sens de la longueur, les étroits feuillets couverts de minuscule calligraphie par Ivanov au Bureau des techniciens n° 4, du C.C.D.P., camp de concentration à destination spéciale, presque île de Kola... Avélii n'eût pas éprouvé plus de joie à voir le faucon dressé fondre sur le lièvre dans l'herbe odorante.

– Comment disais-tu, Varvara : « éclairs éternellement momentanés... »

– Je n'en crois pas mes yeux, dit tristement Varvara.

Elle était debout, elle parut se plier, s'assit, les deux mains sur le bord de la table. Et le peu de rougeur qu'elle avait aux joues s'en allait, elle devenait terreuse de visage. Le courrier, oui, l'in vraisemblable courrier qui n'arrivait plus depuis des mois. Depuis les

dernières trahisons. Ces petits feuillets transparents couverts de grains de sable bien alignés qui étaient des lettres qui étaient des mots, de la pensée, la vérité pour la révolution, le sens de nos vies, puisqu'il ne reste plus rien, pas même l'enfant, pas même l'homme, pas même l'espoir, le moindre espoir pour soi. Je vieillirai ainsi. Presque laide déjà. Femme par la seule détresse que personne ne sait. Il n'y a plus rien que notre défaite fermement acceptée puisqu'il le faut : car on ne peut ni se séparer du prolétariat ni désobéir à la vérité, ni méconnaître le cours de l'histoire. Et la dialectique de l'histoire veut que, pour l'instant, nous soyons sous la roue. La vie continue, grâce à nous ; les victoires recommenceront quand nous ne serons plus. Et voici qu'il y a tout : les camarades, les thèses de l'isolateur de Tobolsk, la déclaration au C.C. des exilés de Tara, un résumé des derniers numéros du *Bulletin* publiés à Berlin, rédigé à Prinkipo. Ces feuillets clandestins murmuraient : prison, prison, prison, prison, sans fin, grilles, barreaux, écrans de fer devant les fenêtres, règlement, chambrées, conflits, grèves de la faim, courrier que l'on passe à travers les tuyauteries des cabinets, par des trous percés dans les murailles, de fenêtre à fenêtre, suspendu à un fil au-dessus de la tête du factionnaire, – et les condamnés à morts de la salle du dessous prennent soin de le garer un moment, ce sont de bons gars, on peut se fier à eux, – courrier que l'on écrit, l'oreille tendue, en feignant de lire, – et puis on a la migraine, on désespère à cause de discordes ; les points de vue s'opposent irréductiblement, des scissions mûrissent, on voit venir des reniements... Les années passent, on s'arrache aux chambrées, aux grilles, aux copains, on est libre, mais c'est une autre captivité, on a l'air, les landes, le pain à peser pour les gens, – presque la nostalgie de la prison. Avélii demanda :

– Tu n'es pas contente ?

– Mais si, je suis heureuse.

Il ne connaissait pas, au bonheur, ce visage de nudité, lisse et décoloré. Les cheveux plats, tirés en arrière, coupés court l'encadraient de noir ; elle avait les orbites creuses, les narines jolies, petites et grises.

– Heureuse, bien sûr. C'est magnifique. Nous allons revivre. Il faut avertir les camarades, vas-y tout de suite, Avélii...

Les yeux tout à fait secs, elle paraissait pourtant sur le point de pleurer.

Sur la place, Avélii rencontra Ryjik qui revenait du Service spécial.

– Ils me foutent à la porte, moi aussi, dit-il, par suppression d'emploi. La Coopé des Rebutis utilisables n'a plus besoin de tirer des plans paraît-il. Le Fédossenko m'a froidement répondu qu'il n'y pouvait rien. Les rebutis vous échappent, lui ai-je demandé, ou vous débordent ? Ah, quels imbéciles !

Un mépris fatigué changeait sa voix. (Vivre dans le mépris des plus forts exige une bien grande tension des forces intérieures.) En apprenant la grande nouvelle, il hocha la tête.

– Méfiez-vous. Qui penses-tu informer ?

– Kostrov ? Je suis contre, catégoriquement. Avoir tenu à Moscou jusqu'à l'année

dernière est un fameux brevet de lâcheté, tu peux m'en croire.

Rodion lisait sur le seuil de la maison à Kourotchkine. Avélii se mit près de lui, le prit affectueusement par la taille, lui parla à l'oreille. Et ils se regardèrent, riant, les prunelles pleines d'étincelles... Elkine, au trust des pêcheries, remplissait un tableau-formulaire long d'un mètre, divisé en soixante-cinq colonnes.

– En signe de fête, dit-il, je mets ici le coefficient maximum. Je calculerai demain combien de tonnes de poisson j'ajoute ainsi à des prévisions superflues. L'embêtant c'est que je risque d'attirer une gratification au directeur...

La journée finissait. Avélii descendit vers les Eaux-Noires et se fit transporter sur l'autre rive par le passeur, déporté-spécial, qui, tout en ramant murmurait des choses d'une voix douce, coupée de soupirs : « Ainsi, mon fils, c'est ainsi, *tak-to...* » L'autre rive était plate à cet endroit ; on avait devant soi la ligne lointaine des bois, au nord, échançée en son milieu par une trouée vers l'illimité. Plus loin, très loin, la mer, les glaces. Avélii marcha à la rencontre de l'espace. Des mésanges étonnées descendaient du ciel pour se poser à quelques pas de lui, le voir passer, s'envoler à son approche, décrire au-dessus de sa tête de vastes courbes et de nouveau l'attendre dans l'herbe, comme pour le guider. Il leur fut reconnaissant de n'avoir pas peur de lui et de si bien deviner le chemin qu'il suivait sans le connaître. Elles l'entouraient de légères présences bienfaisantes. Il allait, les épaules hautes, les poumons gonflés, plus une seule image dans les yeux, plus rien devant lui que la réalité de la terre et de l'espace, teintée d'allégresse. Et tout à coup il chanta, émerveillé de sa propre voix, un chant de Géorgie dont les paroles n'avaient jamais eu pour lui un sens précis, mais qui était de mâle puissance et de tristesse, avec des éclats de joie pareils à des coups de cymbales.

Il ne revint à la ville que la nuit tout à fait tombée. Il logeait dans un grenier, au-dessus d'un magasin vide où les courses nocturnes des rats faisaient la nuit un bruit de billes roulées sur les planchers. La bâtisse vermoulue s'enfonçait dans la terre. Une famille y habitait la cave dont les fenêtres, aux carreaux fendus, maintenus par du mastic, paraissaient couvertes de grosses toiles d'araignées. Une lueur rougeâtre y transparaissait. Il ne restait du perron que deux marches, les plus hautes, que les enfants du voisinage n'avaient pas encore arrachées. Avélii s'y hissa et s'accroupit contre la porte, barrée en travers d'un tronc de jeune bouleau. Il voyait, en face, le toit d'une autre maison basse, découpé en noir sur le ciel et juste au-dessus de ce toit, une étoile, sur laquelle son regard se fixa. Et il s'aperçut que l'immobilité scintillante en était un mouvement perceptible ; et seul il voyait ce mouvement, seul. Ce lui fut une joie grave, tout au fond de laquelle il sentit une pointe d'angoisse. Le coassement des grenouilles commença, des aboiements se répondirent quelque part, il y eut des remuements de bêtes dans l'obscurité voisine. Une foule d'êtres vivait dans ce silence, et l'étoile parcourait son chemin inimaginable. Avélii fit craquer les jointures de ses doigts. Un chant voilé lui remplissait la poitrine et le crâne. Des paroles en naquirent. Avélii tendit le bras dans la solitude, en murmurant : « Rodion, frère, c'est tellement simple, moi qui n'aime pas penser, je comprends si bien ce que c'est que de vivre... »

Son corps ne consentait pas à s'enfermer dans le grenier, au-dessus des rats, ses jarrets sollicitaient encore la marche. La demeure de l'homme ressemble à une tombe.

Avélii eut un mouvement de révolte à l'idée de s'y coucher comme un mort, ce soir d'événement. « Il ne fait pas trop froid, j'irai dormir dans la steppe. » Il parcourut de larges rues noires, se retournant parfois pour retrouver l'étoile dont sa propre course dérisoire ne lui permettait plus de discerner le mouvement. Ainsi, tout à l'heure, se retournaient vers lui les oiseaux. Il finit par s'arrêter devant une clôture, réduite à quelques planches, fermant une cour. Une lampe brûlait dans la maison, derrière un rideau blanc. Avélii s'insinua entre deux planches, traversa la cour, toucha joyeusement du bout des doigts l'avant courbe d'un traîneau retourné, frappa tout doucement à une porte, dans le noir.

– Te revoilà, dit Varvara, sans surprise, moi, j'ai lu sans désespérer, depuis ton départ... Ce n'est guère prudent...

Elle rabattit un feuillet de journal et les messages étalèrent le sable ténu des mots, des idées...

– Il faut cacher ça, Varvara. Pourquoi ne viendraient-ils pas aujourd'hui, ces gredins vigilants ? Laisse-moi faire.

Ils allèrent enfouir les précieux papiers sous le traîneau, dans la cour. Ensemble, leurs doigts se mêlant, ils les couvrirent de terre. La chambre ensuite, fut singulièrement vide. Le lit étroit, la table, le portrait d'enfant sur le mur, – Katia, – des livres sur le plancher, le réchaud, des chaussures dans un angle, choses abandonnées dans du froid. Varvara croisa les bras sur sa poitrine, fermant ainsi un petit paletot d'été qui lui servait de robe de chambre. Ils étaient debout, proche à se toucher, dans le vide, et elle rompit leur court silence gêné :

– T'assieds-tu un moment, Avélii ?

– Non, je m'en vais, – il est tard, – couche-toi.

Ce cou, ces tempes nettes, ces orbites bistrées, cette bouche sombre et mince entrouverte par une attente, voici qu'il les apercevait à travers la plaine où volaient les oiseaux, au crépuscule, la musique de la nuit, l'étonnante course d'une étoile au-dessus de l'horizon et quelque chose d'autre encore qui était tout cela et lui-même, comme un sentiment d'ailes prêtes à se déployer.

– Eh bien, au revoir, Varvara, dit-il en lui saisissant les deux mains.

Il croyait bien partir, franchir la porte, s'en aller à travers la nuit, en pleine solitude, entre terre et ciel, mais il demeurait là, gardant ces mains inertes dans les siennes, – et Varvara le considérait avec un grand sérieux, de très, très loin.

– Tu es une bonne camarade, Varvara, et je... Non, je t'assure, ce n'est pas de l'amour, pas du tout, ni du désir, c'est... c'est...

– Et c'est pour me le dire que tu es revenu, Avélii ?

Ces paroles ne signifiaient peut-être rien, mais la voix attirait. Le vertige, le sommeil sont ainsi : on y tombe. Varvara baissa un peu la tête et d'un ton assourdi :

– Eh bien, si tu veux, Avélii, ne t'en va pas...

Ils redécouvrirent les choses autour d'eux. Avélii montrait les dents. Quelque chose riait en lui, mais il ne riait pas. Il aperçut la couche étroite, dressée sur des caisses

d'emballage ; et comme Varvara avait eu la même pensée que lui, elle dit :

– Je ferai le lit sur le plancher.

Ils le firent ensemble, en se bousculant un peu, presque en jouant, pareils à des enfants. Ils étendirent sur des journaux dépliés de vieilles fourrures, un morceau de tapis, des vêtements d'hiver tirés d'un coffre, dans le corridor... Couché près d'elle, il parut plus grand à la femme, la chair rugueuse, les mouvements inattendus, discrets et lourds, et sûrs, empreints d'une douceur dont le fond était de violence.

– Ne me brise pas, murmura Varvara, cherchant pour lui un mot caressant qu'elle ne trouva pas.

Une vague chaude l'emporta, les dents claquantes. Mais ils ne s'endormirent qu'après avoir longtemps parlé de tant de choses qu'il leur sembla plus tard qu'ils avaient tenté de vider leurs vies pour les mêler. Jamais ils ne se souviendraient de tout, toujours ils retrouveraient de ces propos, échangés souffle à souffle, corps entrelacés, mains se cherchant, des bribes nouvelles, poignantes et révélatrices. Ainsi les grands vents, dans un ciel, déchirent les nuages, les emportant par flocons mouvants dont on saisit à peine la forme momentanée. Elle descendit enfin vers le repos, la nuque au creux de son épaule, réchauffée, menue, lisse et rayonnante. Tout au bord du sommeil, une goutte tiède se forma sous sa paupière, roula sur sa joue jusqu'au bord de la lèvre, et elle la sécha du bout de sa langue et cette goutte était salée comme l'eau de mer, comme la peau de l'homme, salée, tonique.

... Avélii émergea pour un moment du néant à la pointe de l'aube. La chambrette était pleine d'un bleu sans nom, encore nocturne. Il y avait ces cheveux sombres, ce profit étonnant, ce souffle bas près de lui. Des nuages lourds couvraient une terre assoupie, ses vallonnements, ses précipices, ses torrents, ses villages aux tours carrées, ses meules sur les pentes, les ruines d'un château de Tamara, les murmures d'une forêt où les biches suivaient une à une des sentiers veloutés. Les nuées n'ouvriraient à l'instant où les biches se mireraient dans la rivière, un lambeau d'azur absolu apparaîtrait là-haut, la dent blanche du Kasbek y dresserait tout à coup ses glaciers teintés de roses... Avélii contemplait la cime, il voyait la femme endormie, aux lumineux visage asiatique. Tu es une si sûre camarade, chère... « Mais peut-être est-ce cela l'amour », pensa-t-il distinctement, avec une grande surprise. La cime s'éclaira, un reflet de glaciers et d'azur caressa le profil de Varvara, du front sans ride, à la bouche close, au menton puénil. Et les nuées se refermèrent sur la haute montagne, les veines de l'homme charrièrent dans leur nuit pourpre des paillettes d'or ; il se rendormit, noué tout entier au doux corps qui continuait dans le sommeil à s'abandonner.

L'affaire des douze cents cahiers éclata en même temps que celle du pain de sept livres. Le pain arrivait aux coopératives dans des charrettes couvertes de bâches en bois. Un milicien empêchait les gens d'approcher pendant qu'on le déchargeait, comptant et pesant les boules une à une. Pour aller plus vite, on acceptait le concours de quelque fille à bandeau, courtaude dans sa vieille veste d'hiver, de quelque gars de mine honnête : le charretier lançait la boule qui passait de main en main jusqu'à la balance, sur le

comptoir de la boutique où régnait une ombre perpétuelle. Varvara vérifiait le poids, le gérant traçait un signe sur son calepin à chaque pain, il mouillait du bout de la langue la pointe d'aniline, de sorte qu'il avait les dents et les lèvres barbouillées d'encre. Son crâne rasé s'élevait au-dessus d'un front plissé. Il n'était qu'attention tendue, pareille à une colère rentrée. Ses petits yeux eussent voulu surveiller toutes les mains, tâter la balance, déjouer la malice des chiffres, ils n'y arrivaient pas et ça tendait sur sa face rose une grimace de mécontentement. De ses deux prédécesseurs, dans cette boutique, tous deux désignés comme lui par le Comité du parti (car il convient, selon les directives du chef, de donner des postes de confiance à des travailleurs pris dans le rang), l'un avait reçu trois ans de travaux forcés, l'autre attendait d'être jugé, à six cents mètres d'ici, dans la vieille prison. C'était un scieur de bois, brigadier d'élite d'une brigade de choc, affilié au parti depuis deux ans, ancien pêcheur, fils de pêcheur ; et quand il lui arrivait de fermer un sac – précisément le sac à pain qu'il envoyait au quartier spécial de la prison, celui des fonctionnaires communistes, un sourire involontaire détendait sa grimace tandis qu'il nouait la cordelette avec l'habileté d'un tisseur de filets. Son nœud fait il n'y avait plus qu'à éventrer le sac, où l'on n'en tirerait pas une miette ! Il signa lisiblement le reçu : Miorzly, Piotr, – Pierre le Gelé – le remis au charretier, fit signe à l'invalidé Gavril qui contenait la foule, dehors :

– Mets-toi à la porte, laisse pas entrer plus de dix personnes à la fois..., fit signe à Varvara : on y est ?

Une fois de plus, pour la quarantième fois depuis cent jours, Varvara regarda entrer la misère. La porte était étroite, on s'y heurtait, on s'y écrasait et des ombres se pressaient le long des deux fenêtres grillées. Entraient les premières, agglutinées les unes aux autres, formant un conglomérat d'êtres informes dont émergeaient les têtes courbées des vieilles femmes, toujours les mêmes, là depuis l'aube, voûtées, percluses, noueuses, anguleuses sous leurs châles indistincts et leurs serre-tête noirs, aux visages de moisissures, de tuberculose, de famine sans fin, de ruse désespérée, aux yeux larmoyants et rusés, bordés d'un filet de chair rose, terribles mendiantes qui ne mendiaient point, avides mais résignées, fermant à demi les paupières pour mieux suivre les oscillations de l'aiguille de la balance, jetant parfois d'une bouche pareille à un trou de taupe des paroles sèches : « J'ai pas mon poids, citoyenne ! » Alors Varvara vérifiait, et il y avait le poids, la déportée et l'affamée se regardaient en ennemies. Pour chacune, trois vérifications dans la pénombre, la rumeur, l'odeur du seigle fermenté : la carte grise à découper, le numéro du jour à jeter dans une boîte (pour les recompter le soir, sans égarer un seul de ces petits carrés d'un centimètre, puisqu'il représentait une livre de pain, une ration humaine, le bien de l'État, le salut d'une créature), en tenant compte du trait bleu ou noir, indiquant quatre ou six cents grammes à délivrer ; la monnaie à compter et rendre, 47 kopecks les quatre cents, 66 les six cents, plus une ration d'enfant 22 k., nombres sur nombres, billon, billets jaunes d'un rouble devenus loqueteux, sentant le poisson ; le poids, mesure essentielle. Varvara coupait juste, presque infailliblement, à quelques grammes près, mais ces grammes on les voulait ; il fallait qu'elle ajoutât ou retranchât de petits morceaux de mie, vers lesquels tout de suite se tendaient des doigts d'enfants, des yeux d'enfants, – plaintifs et dévorants, ces yeux. Comment entraient-ils, d'où surgissaient-ils ces petits morveux, ces petites ébouriffées

aux boucles pleines de bêtes ? Gavril venait tous les trois quarts d'heure les prendre au collet ou à la tignasse, sans méchanceté, foutez le camp, eh, gale, engeance de koulaks, mais ils tournaient, viraient, resurgissaient instantanément parmi les jupes et les châles, leurs voix aigrettes traversant tous les bruits pour demander sur un ton chantant : un petit bout de pain, un petit bout de pain, grand-mère, tantine, oncle ! Des femmes grosses avançaient leur ventre pour passer hors tour, comme celles qui avaient un nourrisson sur le bras, mais il y en eut une, de celles-là, qui provoqua des récriminations.

– Y a beau temps qu'elle nourrit plus, et elle pourrait l'laisser à la maison, elle le prend exprès, elle a pas le droit...

Une voix affirma méchamment :

– C'nourrisson-là, on l'a déjà vu. C'est pas le sien, on lui a prêté !

– Comment ! – c'est pas le mien !

La mère, indignée, s'étranglait.

– Qui a dit ça ?

Personne ne releva le défi, l'incident parut tomber avec les tout petits numéros gris, découpés dans la carte du pain, dans la boîte en carton où toutes les existences effleurées ici laissaient le même résidu administratif. La voix de la mère déchira inutilement un silence fait de murmures :

– J'la fais, moi-même, ma graine d'affamés, sorcière, tiens, que ta gueule en pourrisse comme le cul d'un rat crevé...

À trois heures de l'après-midi, Miorzly et Varvara se regardèrent avec saisissement. Une quinzaine de femmes stagnaient encore dans la boutique que leurs regards en vrille parcouraient maléfiquement en tous sens. La planche à pain béait, vide, et il ne restait devant Varvara qu'un petit tas de rognures, de quoi faire une livre et demie, tout au plus, couvrir deux cartes, satisfaire deux êtres...

– Y avait pourtant le compte, dit Miorzly d'une voix rauque.

Varvara répondit :

– Il me semble... Nous avons bien compté... mais il manque un pain de sept livres.

Le gérant se parlait tout bas devant ses planches désolées.

– Citoyennes, y en a plus. Moi, j'y suis pour rien. J'vous donne ce qu'on m'apporte. Vous passerez hors tour la fois prochaine.

La fois prochaine ? Quand ? Et qu'est-ce qu'on mangera ce soir ? Et demain ? Le pain n'arrivait que deux fois par semaine, irrégulièrement. Le groupe indistinct des bandeaux blancs, noirs et rouges, des châles, des épaules maigres, droites ou cassées, voûtées, à jamais inclinées, oscilla un moment sur place comme s'il eût été sur le point d'éclater en pleurs, cris, gestes insensés ou de s'écrouler sur lui-même, sans force, en tas de loques. Il s'en échappa des récriminations sans courage, car elles se sentaient vaines. Ah, quand finira cette vie-là ! Les voleurs de pain, voilà ceux qu'y faudrait fusiller...

– Où qu't'avais les yeux, Miorzly, malfaiteur public, quand est-ce qu'on t'foutra en

prison pour t'apprendre ton métier !... Tais-toi, Klavdia, ça sert à rien d'gémir et d'gueuler ! Ça finira avec l'plan quinquennal quand on s'ra tous sous terre !

Miorzly s'emporta :

– Assez d'agitation contre-révolutionnaire, citoyennes ! Un peu de conscience !

Il déboucha de derrière son comptoir et marcha sur les femmes. Le groupe moutonnant roula vers la porte, s'y étira, piétina un moment dehors, se disloqua lentement dans la froide lumière du jour. Miorzly ferma les volets, mit les barres de fer – bien inutiles – aux doubles portes... il s'expliquerait ce tantôt à la Direction du ravitaillement. Qu'ils m'arrêtent si ça leur plaît, après tout, merde ! Je ne serai pas plus mal nourri, bûcheron dans un pénitencier, – on en sort même paraît-il, avec des récompenses... (Mais il avait des enfants.) Des recoupements compliqués, totalisant une foule d'observations si ténues qu'inexprimables, complétés par l'intuition, achevés par une télépathie terriblement précise, firent soudainement la lumière dans son cerveau : le charretier ! Le charretier était entré, la dernière boule entre les mains, parlant très haut, la veste déboutonnée, – et le pain, il l'avait remporté, le salaud, dans les pans de sa veste. Rien de prouvable dans tout ceci, n'empêche que de cette certitude se dégagait un besoin de meurtre, tout à fait physique. Attends un peu, saligaud.

Miorzly trouva le charretier au cabaret sans nom, le plus pauvre de la ville, celui qui est au coin de la ruelle du Parricide, dans les dernières maisons, aux confins de la lande. Un toit vermoulu, une façade grise, les bords des fenêtres noircis en haut par des fumées d'incendie, l'enseigne verte, posée de guingois, criant seulement : BIÈRE. Au plafond bas pendait une lampe à pétrole. Des hommes en casquette accoudés à toutes les tables buvaient et fumaient dans la clameur étouffée de leurs propres voix.

– Viens, Vania, dit calmement Miorzly au charretier accoudé sur une table, la veste déboutonnée au col, tête nue, une forte tête rousse. Viens pour une affaire...

Le charretier acheva son verre, paya et ils sortirent.

– Qué c'qu'y a ?

Il le savait bien.

Ils firent le tour de la maison. Finie la ville. Le crépuscule traînant sur le sol caillouteux, plat jusqu'à perte de vue, se vidait de lumière de seconde en seconde. Miorzly s'arrêta et fit face au charretier, poitrine contre poitrine, avec un calme d'abatteur de bêtes ou de justicier.

– C'qu'il y a ? Voleur, vermine, salaud, fils de chienne, t'oses le demander ? Ôte ta veste, j'm'en vais te casser toutes les dents.

– Méfie-toi, dit le rouquin, tranquillement, en reculant d'un pas pour tirer sa veste, c'est p't'être bien moi qui vais te mettre la gueule en compote, engraisé-aux-frais-du-peuple, cul-de-bourgeois, bouffe-le-pain-des-autres, fils de putain...

Ils s'éloignèrent encore un peu de la maison, côte à côte, scrutant le sol pour qu'il ne s'y trouvât ni bouteilles cassées, ni trous, ni grosses pierres, – et, tout à coup, sautèrent l'un sur l'autre, s'empoignèrent, se nouèrent frénétiquement, le souffle brûlant, coupé de murmures où revenaient toujours les mêmes injures. Chien, putain, chien, putain,

chien... Les poings battaient sourdement les chairs ramassées, où bondissaient les muscles, où la rage emportait la douleur. Le charretier tentait de dégager sa main droite, pour qu'elle allât chercher dans sa botte une bonne lame finlandaise, – mon couteau dans tes tripes, fils de putain, ah, on ne peut plus voler, ah, on doit plus manger, les gosses y n'ont qu'à crever, chien ! Miorzly, tous les membres lucides dans le corps à corps, veillait avec une prodigieuse sagacité sur cette main lancée vers le meurtrier qu'il attrapa au vol, plaquée sur sa figure, les doigts visant les yeux et qu'il mordit si fort que ses mâchoires, crispées sur des chairs broyées, se soudèrent. Sa tête s'emplit d'un goût de terre, de sang, de tabac, de sueur chevaline et il haleta. Alors, le charretier, de la gauche, réussit à lui écraser le sexe. Sous la double douleur, ils se dénouèrent, presque surpris de se détacher l'un de l'autre. Le charretier s'affaissait. On ne frappe pas l'homme à terre, mais on peut frapper l'homme qui tombe avant qu'il n'ait touché terre. Miorzly lui envoya son talon ferré dans les gencives, si content d'entendre craquer les dents cassées, comme du verre pilé, que sa douleur à l'aine se transforma en une rouge chaleur... Tout ceci se fit très vite, sans avoir d'importance réelle. Le froid de la nuit tira le vaincu de sa prostration. Il revint à son taudis, marchant tout de même plus droit qu'un homme ivre. Ania, sa femme, lui couvrit les plaies d'onguents apportés par une vieille voisine qui connaissait les formules des guérisons. Sur les petites blessures, il est bon d'appliquer des toiles d'araignées. Les fientes et les urines (surtout les urines des femmes enceintes) ont de précieuses vertus curatives. Des algues apportées de la mer, séchées puis macérées, sont bienfaisantes pour les gencives. Mais le principal, c'est...

– Ania, mon âme, expliquait la vieille, ne t'en fais pas... Si la lune se lève ce tantôt, ma colombe, ton homme sera sur pied. Je connais une parole merveilleuse, mais il faut la dire à minuit, au clair de lune, il faut que pas un nuage ne la trouble. Donne-moi une mèche de ses cheveux.

Le charretier geignait. Son visage, dans la lueur jaune de la chandelle, était boursoufflé et plaqué de taches violacées comme celui des noyés. Ania le contemplait avec amour, car les petits dormaient, gavés, elle-même n'avait plus faim, il restait du pain pour deux jours et elle en comprenait le prix. Pourvu qu'on ne lui prît pas l'homme pour l'envoyer Dieu sait où, dans ces camps d'où l'on doit revenir dans deux ans, trois ans, mais en revient-on jamais ? Mon Dieu, protégez-nous, délivrez-nous. Ania soulevait à deux mains la grosse tête meurtrie pour que la vieille versât de l'eau-de-vie dans la bouche tuméfiée. L'alcool brûlait horriblement les plaies, mais réchauffait un corps puissant. Le charretier rouvrait ses paupières bleuies, regardait tendrement les deux femmes et murmurait encore :

– Chien, putain, fils de chienne, t'ouvrir les tripes...

Ce n'était pas grave. La tête et les mains bandées, il conduisit, dès l'aube du lendemain, sa charrette à la scierie, – car le clair de lune avait été rayonnant un peu avant minuit.

... Varvara, convoquée au Service spécial, fut reçue par un Fédossenko pareil, derrière son bureau, à un bouddha revêtu de l'uniforme de la Sûreté. Son crâne luisait.

– Asseyez-vous.

Le bouddha continua de remuer des feuilles et, négligemment, sans lever la tête ; la regardant par en-dessous :

– Qu'est-ce que cette histoire de pain volé dans votre magasin ?

– Je n'en sais rien. Le gérant n'est pas un voleur, j'en répondrais.

Le bouddha, renversé sur le dossier de son fauteuil, fut moins imposant, mais plus gras : goinfre et mâle écoeurant. Deux courroies de cuir en travers de la poitrine, un nouvel insigne au-dessus de la poche gauche de la tunique. L'accent indéfinissable.

– Je sais, citoyenne, que le gérant n'est pas un voleur.

Varvara perçut l'outrageante insinuation. Ses narines se pincèrent comme devant une puanteur trop forte. Attention, se surveiller, ne pas lâcher un mot de trop.

– Citoyen chef, je suis communiste de guerre civile, blessée à dix-huit ans au front d'Orenbourg. J'espère que cela vous suffit.

– À mon grand regret, non.

– Je ne vous dirai rien de plus... Voulez-vous signer, s'il vous plaît...

Varvara présentait au bouddha son laissez-passer, un petit rectangle de papier vert, sur lequel on marquait à l'entrée l'heure exacte de la venue : pour sortir de la Sûreté, il fallait le remettre, signé, estampillé, au factionnaire. Ce geste signifiait : Arrêtez-moi ; si telle est votre intention, je vous montrerai le cas que je fais du pain. Le bouddha signa, mit son cachet.

– L'instruction suivra son cours, citoyenne.

Kostrov sortait du cabinet voisin, celui du sous-chef, l'air ennuyé, le teint jaune. Non, ça n'allait pas. Le cœur, Varvara Platonovna. Et puis, qu'est-ce qu'ils me veulent ? Je crois qu'ils sont en train de monter une affaire de sabotage avec cette histoire idiote des douze cents cahiers.

... Kostrov travaillait à la section de l'enseignement du soviet. Son chef, un matin, lui fit part de la réception de douze cents cahiers d'écolier promis depuis l'automne par Moscou. Événement considérable. Vous en mettez le tiers en réserve, le reste à distribuer sur l'heure aux écoles. Il y aurait à peu près deux tiers de cahier par élève pour la saison... Kostrov dressa les bordereaux et assista lui-même à la distribution des paquets, sans que l'idée lui vînt d'en ouvrir un. Ils arrivaient du centre sous l'emballage de la papeterie nationalisée *le Flambeau*. Trois jours passèrent. Kostrov dépitait sur le marché, dans la foule des vendeurs de vieilleries, parmi les diseuses de bonne aventure et les faiseurs de tours, de petits vendeurs de cahiers : mais ils connaissaient sa démarche appuyée sur une canne, son air d'officier vieillissant, atteint de la jaunisse. À son approche, ils filaient. « La spéculation se joue de moi, pensait Kostrov, et elle fait bien. » Il apercevait, au-dessus des têtes, un ciel de nacre transparente. Il revint au bureau où il n'y avait rien à faire, rien d'utile du moins, le projet de réorganisation des écoles pour l'année suivante n'étant de toute évidence, qu'une vaste blague. L'année suivante, le directeur actuel de l'Enseignement serait nommé ailleurs ou mis en prison. Son successeur n'aurait cure d'un avenir périmé avant de naître. Il commanderait

d'autres projets conformes à d'autres directives. Cette fois le directeur de l'Enseignement attendait Kostrov en fumant rageusement, dans la petite pièce surchauffée où sa place était généralement vide. Il lui jeta un regard étrangement courroucé, releva brusquement d'un revers de main la visière de sa casquette et :

– Vous m'en avez fait du propre, Mikhaïl Ivanovitch ! Le Comité du parti m'engueule. L'affaire est à l'étude au Service spécial.

– Quelle affaire ?

– Les douze cents cahiers, que le diable les emporte et vous avec. Les avez-vous regardés ?

–... Non.

– Eh bien, regardez-les.

Sorti en coup d'ailes de la serviette du directeur, un mince cahier claqua sur la table. En effet, un cercle ovale se détachait sur la couverture rose et, dans ce cercle le portrait d'Alexis Ivanovitch Rykov, ex-président du Conseil des commissaires du peuple, commissaire du peuple aux P.T.T. en fonctions, ex-membre du Bureau politique, membre du Comité central, leader de la droite qu'il désavouait sans se lasser dans les congrès, ami de Mikhaïl Ivanovitch Tomski, ex-leader des Syndicats, qui le désavouait à toutes les tribunes (mais c'était, – qui pourrait en douter ? – pour lui garder une plus sûre fidélité), ami de Nicolas Ivanovitch Boukharine, rédacteur aux *Izvestia*, qui le désavouait également, désavouait Tomski, désavouait sa propre doctrine de la veille, mais à coup sûr pour leur demeurer dévoué dans le secret de son âme... Au verso de la couverture, des phrases choisies de Boukharine et Rykov rappelaient la mission de l'école soviétique, la grandeur d'une culture socialiste, la sagesse de Lénine et d'Engels. À la dernière page, table de multiplication. – Le directeur avait une face grêlée, un nez camus, de petits yeux incolores aiguisés par le souci. (« Ils sont capables de me foutre hors du parti pour ça, – et alors... ») Kostrov lui sourit aimablement avec une furieuse envie de rire :

– Ouf, je m'attendais à trouver un Boukharine à la quatrième page...

Son regard amusé s'arrêta sur la table de Pythagore, juste à l'endroit où flamboyaient discrètement ces chiffres : $7 \times 7 = 94$.

– Voyez donc, camarade Driabkine...

L'autre, d'abord ne comprit pas ne sachant pas au juste combien luisaient sept fois sept. Il calcula lentement : trois fois sept vingt et un, deux fois vingt et un, quarante-deux et une fois sept, quarante-neuf... 94 ? Mikhaïl Ivanovitch dit d'un ton sarcastique :

– Sabotage caractérisé. Mais ça ne nous concerne pas. La papeterie nous refile ses cahiers d'il y a quatre ans... Quant au sabotage de l'enseignement des mathématiques, camarade Driabkine, je vais à l'instant rédiger mon rapport, que vous ferez suivre. C'est nous qui prenons l'offensive, vous comprenez ?

Au vrai, Driabkine cessait tout à fait de comprendre, sauf que l'affaire était mauvaise. Kostrov appelé par téléphone au Service spécial fut reçu par le sous-chef, un malingre à lunettes, au crâne rasé, sanglé dans sa tunique et ses courroies. Le malingre,

manifestement stylé par Fédossenko, prit les choses de très loin :

– Vous êtes trotskyste, Kostrov ?

–... (Hésitation d'un quart de seconde) Non...

– Curieux, vous ne fréquentez que les trotskystes...

–... J'ai fait ma soumission au C.C. le 18 avril dernier.

– Ah, vous êtes donc avec nous ?

–... (Hésitation d'un quart de seconde) Oui...

– Vous n'avez jamais appartenu à la droite ?

–... Non.

– Comment se fait-il que vous favorisez la propagande illégale de la droite ? Kostrov vous ne paraissez pas à double face, mais à triple face ? C'est très dangereux, je vous en préviens.

Kostrov expliqua que les douze cents cahiers, – l'emballage clos, – la responsabilité des services d'expédition de la papeterie centrale *le Flambeau*, la circulaire de la Direction régionale de l'Enseignement prescrivant d'exiger par télégramme livraison des cahiers et de les répartir sur l'heure entre les écoles sous menace d'avoir à répondre du sabotage du plan de l'Enseignement pour l'année... Kostrov expliquait et il avait envie de rire ; car c'était puérilement idiot, toute cette histoire ; mais plus encore, il commençait à avoir peur. La peur le prenait à l'épigastre, douce pression étouffante, elle montait vers son cœur malade, elle arrivait à sa gorge, elle troublait sa voix, elle montait, charriée par le sang, dépassait la bouche, maladroitement à former les mots, elle atteignit les yeux, le front, elle écarta du front et des yeux de l'homme un invisible bandeau et il vit.

Il vit que le Malingre avait une drôle de tête, de vivant et de mort à la fois, des trous d'ombre en place des yeux, une bouche mince bordée de noir, un thorax de squelette vide et blanc, sous l'uniforme.

Il vit que le Malingre se levait, lui faisait signe en ricanant, et l'emmenait, par des corridors coupés à angles droits, à travers une obscurité croissante, vers des escaliers de ciment, des carrefours gris sous la terre, de singulières portes dans les parois d'un décor baigné de brumeuse électricité.

Il vit que le Malingre le précédait d'un pas saccadé, boitant alternativement du pied droit et du pied gauche, se retournant tous les trois pas, sans ralentir, pour braquer sur lui les trous maintenant noirs de ses orbites.

Le Malingre en uniforme banal, le revolver à la taille, – et d'autres les suivaient, d'autres Malingres, du même pas saccadé, menant des camarades au pas mou comme le sien, Varvara, Rodion, Ryjik, les cheveux blancs dressés en flammèches immobiles, – d'autres.

Il vit une règle noire posée sur des papiers devant le malingre sous-chef du Service spécial et il lut même à l'envers d'un texte dactylographié :

Rapport sur les interrogatoires de...

Le Malingre dit :

– Évidemment, votre version est plausible, mais tous les saboteurs ont des versions plausibles... Ce qui importe à mes yeux c'est que vous êtes avec nous. J'avais eu un doute là-dessus, à cause de vos fréquentations. N'y changez rien, Mikhaïl Ivanovitch, nous en reparlerons. Je suis tout disposé à vous faire confiance. Comment vous sentez-vous en général ? Le cœur ? Cette affaire des douze cents cahiers est très embêtante, vous le comprenez vous-même. Le C.C. et le Conseil spécial de la Sûreté viennent de nous adresser des circulaires prescrivant la plus grande vigilance dans la lutte contre la propagande insidieuse de la droite... et de la gauche, bien entendu, Kostrov... Enfin, je tâcherai d'arranger ça... Dispensez-vous toutefois de revenir au Service de l'Enseignement, vous êtes congédié, vous comprenez... Cherchez-vous autre chose...

– Un emploi de veilleur de nuit par exemple ?

Le Malingre parut ne point remarquer l'ironie :

– Non, les veilleurs de nuit sont armés ; condamné en vertu de l'article 58 vous ne sauriez être autorisé à porter des armes...

Kostrov franchit la porte, très droit, mais avec le sentiment de chanceler. « Ils tendent leurs filets, c'est clair, je suis fichu, – ils tendent leurs filets... » Varvara lui offrit providentiellement ses yeux où flottaient depuis quelque temps des points clairs : une touche de grâce embellissait son visage lisse de pâtre mongol (trace lumineuse d'un autre visage qu'elle avait en d'autres heures, épuré, inondé de sourire, connu d'Avélii seul...) Kostrov lui prit le bras, dans la rue, avec une sorte de reconnaissance, comme il lui eût dit : Je vous remercie d'avoir ces yeux clairs, ce cou mince, de porter en vous je ne sais quelle joie. Il murmurait :

– Qu'il fait bon, Varvara Platonovna.

Tout entière à son bonheur secret, lucide pourtant, elle répondit à leur commune pensée :

– Ils ont l'air de nous creuser une trappe. Tenons-nous prêts.

Seul devant sa fenêtre, Kostrov se jouait d'intéressantes parties d'échecs. Capablanca contre Lasker : Capablasker, disait-il avec le poète. Un corbeau venait se poser, dehors, sur l'appui, tout contre le carreau et considérait longuement le joueur de son petit œil rond, perle noire entourée d'un mince cercle de corail. Cette partie ne serait jamais finie... Le pas de Rodion montait sur les planches du perron.

– Explique-moi, demandait Rodion, la différence entre l'économie naturelle et la féodalité.

Pour mieux écouter, il s'accoudait, le menton dans la main. Entre eux, l'échiquier. Kostrov se réveillait, un tout autre Kostrov, dont le teint cireux et les traits tristement épaissis retrouvaient une apparence de jeunesse. Il parlait mieux qu'il n'eût fait à un cours, il parlait comme il ne pensait plus depuis longtemps, fatigué de lui-même, ayant renoncé aux découvertes... Il s'apercevait d'un écart singulier entre ses connaissances et la vie, maintenant que, pour un jeune copain attentif, il devait dire les choses en termes vivants... Rodion interrogeait inlassablement. Quel est le rapport entre le psychologique

et l'économique ? Ainsi l'art, ainsi l'amour... » Kostrov ouvrait de vastes digressions, se levant pour dire une strophe de Pouchkine, raconter le grand amour de Lassalle, définir le type lassallien du révolutionnaire, imbu de socialisme scientifique, mais encore individualiste et romantique ; marqué par ses origines bourgeoises. Et tout à coup, éclairé par une audace, il faisait faire sur l'échiquier, au cavalier blanc menacé par le fou noir, un pas extravagant qui chambardait les deux parties classiques comme un séisme en profondeur. Regarde, Rodion ! Capablasker n'est plus un génial imbécile en proie aux combinaisons mathématiques : il est devenu fou, il va gagner des deux côtés à la fois, on n'a jamais vu ça, c'est à cause de toi ! Rodion, concentré, accueillait dans ses yeux un regard affectueux. Mais l'art, Kostrov, l'art ?

– L'art puise ses origines dans la répétition gratuite des gestes du travail... Plékhanov a dit, sur les observations ethnographiques de Morgan... Les danses des primitifs évoquent la chasse et la guerre qui est aussi un travail... (C'étaient des vérités apprises dans les livres, exactes comme les séries des deux parties classiques)... L'œuvre d'art, Rodionitch, commence au geste que l'on esquisse pour communiquer l'émotion, – et la pensée commence à l'émotion. Tu es devant un paysage, il y a quelqu'un près de toi, tu tends la main ; tu dis *vois*, car tu voudrais donner ce que tu vois, et c'est le commencement de tout : tu es peintre, poète, romancier, sculpteur, dramaturge, tu es un homme qui fait sauter ses frontières, tu vis, car vous êtes deux à vivre... Le plus beau paysage attriste quand on le voit seul : alors, il faut penser aux hommes...

– J'y pense toujours, dit doucement Rodion. Je n'ai même plus besoin d'y penser, ils sont toujours là... Ceux qui valent la peine de vivre, naturellement.

Leurs entretiens se déroulaient dans une étroite chambrette aux parois peintes en bleu de mer, proprement tenue. Kostrov vivait chez un pêcheur de la secte des vieux-croyants sans prêtres. Le bois de la fenêtre encadrait des bouleaux blancs, un morceau de maison en troncs d'arbre couleur de cendre, une bordure de ciel. Kostrov ne touchait pas aux images pendues dans l'angle de la boiserie, à son chevet : une Vierge à l'enfant de Souzdal, un Kalinine découpé dans un illustré, collé sur du papier rouge et figurant ainsi le plus finaud des saints. Rodion s'en allait, chargé d'idées, répétant dans son esprit des formules qu'il brouillait, dégageant pourtant de ce magma de mots et d'idées, une inexplicable assurance, croyant mieux savoir ce que c'est que l'art, l'amour, la réforme agraire, l'impérialisme, sachant mieux en effet qu'il était lui, un homme vivant, après les Gracques, les paysans de la guerre des paysans de 1525, Lassalle, le révisionnisme de Bernstein, la victoire de la bureaucratie soviétique... Il se lavait mieux le matin suivant, à la rivière, mangeait, au bord des Eaux-Noires, sa croûte de pain de seigle avec un oignon et méditait, accroupi au soleil dans une chaude anfractuosité de roches. De grandes résolutions mûrissaient en lui, « car ils se trompent tous, les camarades, ils n'osent pas penser. L'époque exige que nous ayons le courage de juger. Que faisons-nous dans les prisons ? Qui sauvera les hommes si ce n'est le prolétariat ? Qu'attendons-nous quand le prolétariat attend tout de nous ? »

Rodion déchiffra, lettre à lettre, une thèse de la minorité de la gauche communiste de la prison de Verkhnéouralsk, recopiée par Ivanov au C.C.D.S., camp de concentration à destination spéciale de la presqu'île de Kola. Rodion connut les résumés du *Bulletin de*

l'opposition, reconstitués là-bas par Ivanov, d'après le carnet mental de l'ingénieur Botkine. Ce fut Rodion qui apporta à Kostrov ces lueurs insidieuses, mais aveuglantes. Ce fut Mikhaïl, Ivanovitch Kostrov, professeur d'hist-mat., matérialisme historique, auteur de travaux sur le régime de la propriété en vieille Russie kiévienne et sur la question agraire dans la révolution chinoise (Chansi, Houpéi) qui, délaissant la tour blanche aux prises avec la reine noire, inquiétée par un pion noir, surveillée par le cavalier noir, la tour blanche traquée sur l'échiquier sans issue, se prit le menton dans la main pour écouter Rodion, Rodion aux yeux agrandis par leur éclat, qui se levait, marchait d'une paroi à l'autre, s'adossait aux faïences du poêle froid, énonçait, en s'accompagnant d'un geste court.

– Arrêter la collectivisation ruineuse, ne maintenir que les kolkhozes pourvus d'une base technique suffisante, à bon rendement, rétablir la circulation des marchandises, renoncer au gigantisme dans l'industrialisation...

– Ah, oui. Considérer la main-d'œuvre comme d'une importance égale à l'outillage... Remédier à sa détérioration par le surmenage et la sous-alimentation...

– En somme, dit Kostrov, pensif, la minorité de Verkhnéouralsk ne pousse pas son argumentation jusqu'au bout : elle n'ose pas conclure que le vieux parti bureaucraté est fini pour la révolution et que le moment est venu de penser à tout recommencer...

Rodion se retint de crier : « Moi, j'ose ! »

– C'est ça, dit-il, en marchant dans la chambre, lourd et leste ainsi qu'un ours dans sa fosse, écoute, Mikhaïl Ivanovitch, il est temps de comprendre...

Il ouvrit les mains, qu'il avait épaisses et calleuses, aux doigts courts, pour mettre là, entre eux, l'évidence :

... *Ils* ne peuvent pas nous laisser vivre ! Ça ne peut pas continuer... C'est nous le nouveau parti, même si nous n'osons pas le vouloir. *Ils* le savent mieux que nous. *Ils* doivent nous faire pourrir dans les prisons. Quand ils auront bien compris ce qu'ils font, ils se mettront à nous fusiller. Tous, je te le dis. Ce sera la terreur noire. Comment nous laisser vivre ?

« Écoute, Mikhaïl Ivanovitch, j'ai rencontré des ouvriers de la tannerie. On ne les a pas payés depuis six semaines... La ration de lait de l'atelier insalubre, ni vu ni connu. Ils ont travaillé trois jours de repos sur cinq ce mois-ci, parce que le programme de la production mensuelle n'avait pas été achevé. Sais-tu ce qu'a répondu le secrétaire du parti quand on lui a dit qu'on n'en pouvait plus ? Il a dit : Pour les fainéants on trouvera de la place dans les brigades pénitentiaires. Tu l'entends ? »

La vaillance s'éteignait dans l'âme de Kostrov au bout d'une heure de fatigue. Il s'allongeait sur son lit, tendait le bras gauche en arrière, captait entre ses doigts la fraîcheur du fer, au dossier du lit.

– Passe-moi une cigarette, Rodion. Ne te hâte pas de conclure. Le parti...

– Quel parti ? Le leur ? Le nôtre ?

Kostrov fit un geste las, lâcha quelques bouffées de fumée grise au plafond. Mauvais cœur.

– Rodion, nous sommes presque tous chômeurs, c’est significatif. J’ai rencontré Varvara au Service spécial : on l’inculpe dans une histoire de vol de pain. Moi, dans une affaire de sabotage... *Ils* ont dû recevoir des instructions : monter des affaires contre nous à la veille du congrès...

Entre eux, l’échiquier au coin de la table, Rodion poussa brutalement le pion noir. Perdre la tour blanche. Entre eux, les mondes : chacun le sien. Cinq semaines sans lettre de Ganna : désormais pour Kostrov ce silence devenait de mauvais augure. *Ils* coupent la correspondance. Le Malingre, avec ses orbites creuses, sa tête de demi-mort, ses courroies sur un thorax vide jouait du cavalier noir.

– Ça va mal, mal.

Kostrov était plein de pressentiments. Rodion ne pensait plus à lui, ni aux échecs ni aux thèses, Rodion flairait l’approche des souffrances, des plaines, des fleuves, des espoirs, du risque, – il le faut, il le faut...

Le groupe se réunit chez Elkin en fin d’après-midi. Accroupie dans l’enclos, Galia nettoyait une casserole avec de la terre ; et elle surveillait les approches de la maison. Par moments, elle chantonait, puis elle pinçait les lèvres, préoccupée. Qu’est-ce qu’ils ont à délibérer avec cette exaltation dans les yeux ? Toutes les fois que les voix des hommes deviennent sonores et que les regards brillent, cela finit par du malheur... C’est même ainsi dans l’amour : qui aime trop s’oublie, tout à coup, lève un couteau, s’en va la nuit par la route noire. Les vieilles femmes vous disent ensuite : « Il lui fallait trop de bonheur sur la terre, il a fait le fier, il a fait son petit raffut, une deux et le diable l’a bouffé tout cru... Tu peux préparer tes larmes, te voilà grosse. » Galia leur répondit en elle-même, avec un petit rire acide : « Vous le regrettez bien, eh, sorcières, le temps où vous faisiez l’amour ! » Dimitri, le Sien, ne l’aimait point trop, n’était-ce pas elle qui l’aimait trop, n’osant pas le dire, lui disant même, pour le taquiner : « Vrai, je ne sais pas si je t’aime, je me suis laissé faire parce que je m’ennuyais... » ? Tout son visage criait le contraire, et elle le savait et elle en était contente. L’aimant trop, elle ne s’en irait pourtant jamais, comme une chatte fuyant par la route noire ; – c’est toi qui partiras, Mitia, quand on t’appellera inexplicablement et la terre sera vide... Elle ravalait des larmes ni frottant la casserole avec rage. Il faudrait vivre plus courbé que l’herbe, plus silencieux que l’onde. Galia se rapprocha du corridor, prêtant l’oreille. Elkin parlait d’un ton allègre de choses incompréhensibles, récolte globale, thèses de Molotov, Société des Nations, Internationale, Aleanza Obrera...

Les cinq discutaient les messages. Ryjik présidait, Varvara servait le thé, Avélii dessinait des oiseaux sur un journal plié en quatre, Rodion, assis un peu à l’écart sur le lit, se tenait le genou dans les mains nouées et il avait à dire une chose grave, qu’il fallait dire, mais qui ne passait pas sa gorge. Il fallait qu’il s’accusât, sans avoir fini de se juger, se donnant raison contre tous, oui, raison, certainement coupable pourtant. Ses mâchoires, soudées se dessoudèrent d’elles-mêmes :

– Je demande la parole.

Sans regarder personne, distinctement, Rodion parla, et Varvara, interdite, posa la

théière sur les coupures de journaux, Avélii barra d'un trait noir des ailes éployées, Ryjik devint de pierre, Elkin se balança sur sa chaise, l'air mauvais...

– Je crois que j'ai commis une faute. Je pense que j'ai bien fait, mais c'est une faute tout de même. Moi, j'ai confiance en lui, mais je n'avais pas le droit de le faire, je le sais. J'ai enfreint la discipline du groupe. Je me soumetts d'avance à votre décision, j'ai tort mais je sais que j'ai raison. Vous comprenez. Voilà.

– Qu'est-ce que tu nous racontes, imbécile ? s'emporta Elkin. Éclaire ta lanterne. Qu'est-ce que tu as fait ?

Rodion s'aperçut qu'il ne l'avait pas dit, que ça restait dans sa gorge. On croit dire et on ne dit pas, on veut dire et on ne peut pas... On doit. Nettement :

– J'ai parlé des messages à Kostrov, il est isolé, il est des nôtres, vous êtes injustes envers lui. Je n'ai parlé que des idées. J'ai tort, mais je ne le regrette pas, c'est seulement du point de vue de la discipline...

– *Ainsi*, fit sourdement Ryjik. *ainsi*...

Ce seul mot fit apparaître dans cinq têtes quelque chose d'obscur, contre quoi l'on ne pouvait plus rien. Rodion comprit. La barque chavira et c'est le bain, l'écume dans la bouche, l'asphyxie. L'éternité souriait du ciel l'instant d'avant, cet instant est à tout jamais fini. Crève. Ce fut un lourd moment. Varvara commença une phrase inutile que personne n'entendit. Ryjik mesurait implacablement des conséquences...

– Quand lui as-tu parlé, Rodion ?

– Il y a sept jours.

Elkin continuait à se balancer sur sa chaise, mais en sifflant entre ses dents... La chaise tomba bruyamment sur le plancher ; d'un verre renversé le thé ruissela sur les journaux, Elkin, dressé, lâcha un énorme juron. Il avait frappé Rodion en plein visage et Rodion, péniblement, reprenait son équilibre, les coudes aux genoux, les deux mains sur la figure, respirant bruyamment. Elkin se laissa tomber près de lui sur le lit, avec le même mouvement des mains pour se couvrir le visage, la même respiration essoufflée. Un peu de sang au dos de la main.

– *Ainsi*, dit de nouveau Ryjik, *ainsi*.

– Elkin, tu t'es conduit impardonnablement. Comme une brute... Nous sommes d'accord là-dessus et toi aussi. Sur l'infraction à la discipline commise par Rodion, le groupe se prononcera plus tard. Je crois qu'il n'y a plus grand-chose à faire... Montre ton visage, Rodion. Ici, au moins, tu t'es bien tenu... Dès ce soir que chacun prenne ses précautions : pas un papier à la traîne, hein ?

Rodion alla se laver dans le vestibule. Il y rencontra le regard effaré de Galia.

– C'est rien, Galia, on s'est un peu bousculé...

Ses lèvres décolorées essayaient de sourire pour la rassurer.

– Viens par ici, Rodion. Voici de l'eau fraîche.

Elle lui tint la bassine. Il s'essuya lentement avec une grimace triste.

– Qu'est-ce qu'il y a, Rodion ?

– Rien, chère... Minuit, minuit dans le siècle.

Il ne semblait pas ivre, pourtant.

Presque à chaque pas, Galia sentait le bras d'Elkine, qui l'entraînait, parcouru par un tremblement. Elle observait alors Dimitri du coin de l'œil, sans tourner la tête, et elle le sentait en proie à un grand trouble : du dégoût de lui-même, une sale colère humiliée. Ils suivaient la rivière, tout au bord de l'eau. Le soleil, encore haut, était un globe d'or au-dessus du bois, sur l'autre rive ; il colorait somptueusement les roches. Galia demanda :

– Pourquoi es-tu... (Elle retint une seconde le mot sur ses lèvres), es-tu si dur, Dimitri ?

– Pourquoi, Galia ? Est-ce qu'on peut être autrement ? Il faut être un homme et pas une loque. Des loques, il y en a bien assez sans moi, pas vrai ? Il faut se prendre soi-même avec des mains inflexibles, se tenir ferme quoi qu'il arrive. Et ne pas ménager les autres. Alors, on peut servir à quelque chose. Comprends-tu ?

Il ne mettait de tendresse que dans l'inflexion persuasive de la voix, une tendresse étouffée sans bornes, dans le *tu* final.

– Je ne sais pas, dit-elle.

Et après qu'ils eussent fait quelques pas en silence :

– Mais, si tu veux, prends-moi dans ces mains-là. Essaie !

Les eaux, le nord, l'espace – et Galia liée à lui, marchant du même pas que lui, haute et souple...

– Galia, tu es ma joie. Tu es ma fougère adorable. Une fois, près de Batoum – c'est un pays de soleil au bord d'une mer bleue – je suis sorti après l'averse, j'ai marché sur l'argile rouge, marché, le cœur amer, les poings méchants j'étais en rogne contre l'univers. C'étaient déjà les mauvais jours, je sortais de prison, – et j'ai aperçu les fougères. Il m'a semblé qu'elles venaient de jaillir de terre, d'un seul élan, pendant la pluie tropicale. Hautes et flexibles comme toi, Galia, les fougères se déployaient en éventails, avec leurs milliers de petites feuilles parfaites. Fières, comme toi, ma Galia. Et comme toi, elles ne savaient pas qu'elles étaient parfaites, qu'elles naissaient du soleil et de la terre. J'ai craché sur mon amertume, j'ai compris que j'aimais la terre. Galia, tu es ma fougère du Nord. Galia, tu as les ongles parfaits, les dents parfaites, les bouts des seins parfaits, de toutes petites étoiles parfaites dans les prunelles. Galia, j'aime tout quand je te touche. Ces eaux noires, ces landes stériles, ces bois, ces roches, la terre verte et cruelle, ce pullulement d'hommes sur la terre, – où nous n'avons pas fini de nous battre, – j'aime les gens, même ceux que je déteste, tous, jusqu'aux derniers, jusqu'aux salauds que j'écraserais comme des vipères, j'aime les vipères, Galia, parce que tu es ma joie. Comprends-tu ?

Elle comprenait mieux les mains posées sur elle, les yeux éclairés du dedans.

– Non, tu ne comprends pas. Tu es simple comme les fougères et tu ne peux pas comprendre les mots, comme elles. Tu es ma Galia et tu ne peux pas comprendre. Et je ne peux pas t'expliquer. (Il eut un grand rire câlin.) Ce serait bien inutile.

–... Et moi, je voudrais que tu me parles, Mitia, je ne comprendrai peut-être pas, mais j'écouterai. Essaie.

Dimitri l'étreignait, il lui baisait les yeux, la bouche, la nuque, il écartait une boucle châtain pour lui effleurer des lèvres l'oreille, – et dans ses bras le tremblement ne cessait pas. Tout au fond de lui une voix secrète murmurait distinctement : « Adieu, adieu, adieu... » Les eaux noires fuyaient en silence, une patine dorée s'attardait sur les roches.

4. Les directives.

Ce n'était pas, évidemment, une séance du Bureau politique, bien que les principaux intéressés fussent présents, les autres ne comptant pas plus en séance qu'en cet instant ; ce n'était pas non plus une réunion préliminaire chez le secrétaire général puisque l'on s'était rencontrés dans une petite salle de commission à l'autre bout du corridor. Un seul portrait, olympien et pourtant délaissé, car il n'exprimait plus rien, – rien, – celui de Karl Marx ; une seule couleur, le drap rouge recouvrant la table. Les murs d'un gris abstrait...

Le secrétaire général s'assit juste sous le portrait, le coude sur la table et la pipe dans la main gauche, bridant un peu ses yeux d'un brun jaune, l'expression légèrement ironique et de menues rides verticales entre les sourcils... Il portait sa vareuse militaire de toujours. Que préparait-il encore à la veille de la conférence du parti ? Qui chercherait-il à manœuvrer, de la gauche écrasée pour fortifier momentanément la droite, – ou de la droite confondue, désavouée par elle-même, pour ramener à lui sa propre gauche – (le centre gauche, vous saisissez ?) qui commençait à se méfier de lui ?... Qui serait visé dans ses lourdes allusions au tranchant épais comme d'une hache émoussée ? (Ces haches-là ne tranchent plus, elles broient.)

– Comment vas-tu, Iossif Vissarionovitch ? lui demanda Klim, le chef de l'Armée, d'une voix cordiale.

– Ça va, ça va, fit l'autre avec un regard en coin, amical et rusé. (Il considéra le foyer de sa pipe.) Le monde est peuplé d'imbéciles, mon vieux. Difficile de travailler dans ces conditions, pas vrai ? Et toi, frère ?

Le directeur de la Propagande, un homme jeune, au visage rond et glabre, sous un crâne rasé, bourgeoisement vêtu d'un complet gris qui le faisait ressembler à un dentiste américain, se fit tout silencieux, tout attentif, car ce pouvait être là le commentaire de son commentaire d'un propos du Chef, publié ce matin dans les journaux et blâmé sur l'heure, par téléphone. Le haut-commissaire à la Sûreté, tout près du secrétaire général, avait un peu reculé sa chaise, peut-être pour croiser plus commodément les jambes, peut-être pour indiquer la volonté d'effacement qui ne lui permettait de parler ici qu'interrogé : il avait alors une voix basse, singulièrement persuasive, qui disait toujours des choses d'une extrême importance comme : *Je réponds de tout. – Avec soixante mille travailleurs des camps spéciaux ce sera fait en deux mois. En fusiller quatre ou cinq, pas plus. Ces renseignements proviennent d'un rapport de l'Intelligence Service communiqué à la Couronne...* C'était un homme d'esprit moyen, un peu pâle, grisonnant aux tempes, le visage plutôt ouvert, le front grand, l'air triste et réfléchi ; avec une petite moustache en brosse au-dessus des lèvres qui rappelait qu'il se rasait, comme tout autre, chaque matin, se regardait dans un miroir comme tout autre, désirait probablement comme tout autre une femme ou des femmes, vivait en un mot de la vie ordinaire lui aussi. Il eût pu dire doucement, d'un ton détaché, sans y insister du tout :

« En somme, je n'existe pas. Je suis la septième circonvolution cérébrale du Comité central. Je suis l'œil et la main du parti. La main qui fouille. La main qui tient les menottes. La main qui verse le poison. La main qui tient le revolver au service de la révolution. » Et s'il ne le disait pas, n'en ayant pas l'occasion, tout son maintien l'exprimait, jusque dans sa démarche de militaire discret, ombre des grands sur lesquels il veille nuit et jour, ombre redoutable sur les subordonnés qu'il commande au nom du péril et du salut, ombre fatale sur les captifs qu'il achemine vers leur destin au nom d'un avenir magnifique...

Le chef du gouvernement fronçait des sourcils pauvres dans un visage dur et malgracieux : front trop bombé, lorgnons trop brillants. Son crâne était en boule, posé d'aplomb sur un faux col blanc. Le gros diplomate ridé, pareil à un très riche diamantaire d'Anvers, à un banquier de la City certainement apparenté aux Rothschild, à un banquier de n'importe où, peut-être éminent, excellent, sentimental, épris d'art, – peut-être odieusement égoïste, endormi dans sa compétence, avec une toute petite chandelle spirituelle allumée devant son coffre-fort, – le gros diplomate qui avait été un révolutionnaire hardi, versé dans la théorie et capable, pour sauver les bank-notes du parti, d'aventurer son cou trop court jusque sous une potence impériale, dit en ouvrant sa serviette :

– Les Dounganes du Sinkiang méridional ont reçu six mille fusils japonais... Climentii Efremovitch, je vous conseille d'envoyer quelques avions au général Ma... Nous ne devrions pas laisser couper la route d'Oroumtchii, indispensable à notre contrebande...

Climentii Efremovitch, commissaire du peuple à la Défense, ajusteur de son premier métier, le plus robuste de ces ministres, corpulent, rougeaud, la chevelure coupée en brosse, drue et grise, ne pensait à rien. Les doigts posés à plat sur le rebord de la table, il regardait ses ongles aux lunules bien découpées. Les lunules, dit-on, indiquent quelle est la réserve des forces vitales de l'organisme. Une revue française a publié une étude là-dessus, je la ferai demander au docteur Lévine. Quoique, au fond... « En tout cas, je ne transigerai ni sur le ciment ni sur l'acier pour la voie stratégique Baïkal-Nord. » Oroumtchii, Dounganes, Turkestan chinois, Mongolie extérieure, Mongolie intérieure, fortification de l'Amour, base sous-marine de Vladivostok, nouveau camp de travail spécial du Kamtchatka, rapport de l'attaché militaire à Berlin, comment souffler avant huit heures du soir ! Et des lunules d'ongles amincies...

– Maxime Maximovitch, je n'en ferai rien ; cette question est politique, soumettez-la au bureau...

Sur les yeux, roux à cet instant, du secrétaire général les paupières cillèrent, et deux ou trois autres têtes de beaucoup moindre importance marquèrent imperceptiblement le coup : le théoricien, directeur de la Propagande, chargé de l'élaboration des thèses idéologiques à la veille des tournants, conférences, congrès, guet-apens intérieurs du parti, – le spécialiste de l'agriculture qui seul savait l'étendue de certains désastres secrets qu'il réussissait à camoufler en quasi-victoires, – le Géorgien de l'industrie lourde, – hanté par des problèmes de machinisme, – tous les trois se dirent avec trois nuances de satisfaction mêlée d'inquiétude, « Bon, ça va barder, cette fois, Climentii Efremovitch se fâche... » Il ne prend plus sur lui d'envoyer dix avions au Sinkiang, que le

B.P. en décide, que les responsabilités soient partagées. Il en a assez des petites perfidies qui consistent à le laisser décider pour le rendre ensuite responsable, afin de grignoter son crédit...

Le secrétaire général a très bien saisi le sens de ce colloque démonstratif à mi-voix entre le chef de l'armée et le chef de la diplomatie. Allez-y de vos petites attaques, camarades, nous verrons bien si d'ici dix-huit mois je ne vous aurai pas cassé les reins ou assouplis comme du caoutchouc synthétique... Il se retourna nonchalamment de trois quarts, la pipe en avant, plantée entre les dents, vers le camarade Yagoda, Heinrich Grigoriévitch, haut-commissaire à la sûreté, commissaire du peuple à l'intérieur, et pour qu'on l'entendît bien :

– Henrich Grigoriévitch, la conférence approche. La droite et la gauche vont s'agiter dans les petits coins. Bouclez, hein, bouclez ! Et informez-moi de tout.

La gauche ne figure dans cette phrase que pour faire contrepoids à la droite ; – et la droite n'est mentionnée que pour un ou deux qui sont là, n'étant eux-mêmes, bien entendu, ni de droite ni de gauche, mais dans la ligne générale... L'accent sur les mots : *bouclez* à son importance.

L'homme de l'industrie lourde hoche sa tête charnue et congestionnée. « Très bien. – Très bien », murmure le chef du gouvernement au crâne en boule lisse sur faux col blanc, celui que Boukharine a surnommé « cul de pierre ». Et Climentii Efremovitch Vorochilov, se carrant bien sur sa chaise, les doigts derrière le cuir solide de sa ceinture dit aussi, nettement, car il est beau joueur et n'a au surplus rien de mieux à dire.

– Naturellement, bouclez.

Sur cette question du moins, l'unanimité est faite.

... Il va sans dire que la prochaine conférence sera de même unanime dans toutes ses manifestations ; qu'elle approuvera « intégralement, à fond et sans réserve », la parole du Chef ; que quinze cents mains frénétiques l'applaudiront jusqu'à lasser sa patience souriante ; qu'un poète Tadjik, septuagénaire tout enturbanné de soie blanche, viendra lire à la tribune, dans une langue inconnue, l'ode au Grand Pasteur des Peuples qui les conduit vers les vallées fleuries, ô notre bien-aimé dans les siècles ! Les règles du jeu sont connues, aucune surprise n'est possible ; mais nul ne saurait empêcher les mécaniciens de l'appareil de penser aux choses dont personne ne parle et la pensée muette à d'inexorables exigences. On ne peut, à la veille des semailles du printemps, ni laisser en vigueur les décisions de l'an passé qui ont compromis deux récoltes ni laisser en place les secrétaires régionaux qui les ont appliquées. On ne peut pas non plus aller où que ce soit sans paraître s'orienter vers la gauche ou vers la droite ; on ne peut pas signer une décision sans qu'elle implique une aggravation, un relâchement, un changement, un désaveu des décisions d'hier. Ainsi tout est piège, – argument pour les hommes de gauche, pour les hommes de droite, menace pour le crédit de l'infailible, risque de lézarde dans le sol, – et qui sait quelle lézarde sera demain l'abîme, qui sait d'où peuvent jaillir les laves fumantes ? Méfions-nous, méfions-nous. Le secrétaire général a trente nominations nouvelles de secrétaires régionaux dans sa serviette et trois arrêtés :

Sur la répartition du revenu des exploitations agricoles collectives ;

Sur le régime de la propriété individuelle du petit et moyen bétail au sein des exploitations collectives ;

Sur le niveau de la stabilisation provisoire du rapport entre le rouble-marchandise et le rouble-papier.

Ces décisions signifient un recul par rapport à celles de l'an dernier, des concessions à la petite propriété rurale, donc une évolution vers la politique préconisée en silence par la droite ; dès lors les éléments de gauche, les trotskystes d'abord, vont relever la tête, dénoncer le funeste glissement vers Thermidor : rappeler qu'il a dit en 1926 (etc.)... ; – les éléments de droite – et d'abord l'insupportable Nicolas Ivanovitch Boukharine, vont se dire – sans rien dire tout haut, les coquins, car ils se taisent avec une malignité sans bornes – qu'ils l'avaient bien dit au temps où ils osaient encore murmurer quelque chose... Lutte sur les deux fronts : pour contenir la droite, avant de lui retirer ses derniers postes de commande, frapper la gauche... *Dia-lek-ti-ka*... La gauche cadavérique cent fois frappée déjà, dispersée dans les geôles et les bleds d'exil, réduite à la vaine satisfaction du martyr ignoré du monde... Soyons matérialistes. Le plus grand péril n'est point celui que l'on voit, c'est celui que l'on ne saurait déceler parce qu'il n'existe pas encore dans les faits ; l'analyse le révèle latent au sein des masses. L'important ce n'est pas ce que les hommes font ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils croient être eux-mêmes, c'est ce qu'ils doivent accomplir en vertu de la nécessité qui est en eux, voyez dans Marx, *la Sainte Famille*, le passage sur l'essence du prolétariat. La gauche, au moment où elle paraît finie, renaît de par les décrets qui, tendant à reconstituer la propriété parcellaire des cultivateurs, doivent susciter au sein du parti des tendances à la négation de cette propriété. Même si ces tendances n'ont pas encore d'existence matérielle, elles éveillent à leur tour, du seul fait qu'elles devraient exister, celles, autrement redoutables, qui les nient. *Dia-lek-ti-ka*, cher camarade. L'affirmation appelle la négation et la négation une nouvelle négation qui est à son tour une nouvelle affirmation puisqu'elle est la négation de la négation. Consultez la *Phénoménologie* de Hegel. Et songez que le chef des peuples socialistes chemine sur une terre prête à se fendre sous ses pas en abîmes ; que son œil exercé à sonder les possibles voit partout grandir des hydres, invisibles à tout autre, sans cesse abattues, – car il frappe ! – sans cesse renaissantes... Songez que ceux qui feignent d'être ses plus proches camarades épient ses moindres mouvements, mais que, scrutant, au-delà même des intentions réelles des hommes – celles qu'ils devraient avoir s'ils osaient, le Chef pressent tout à coup dans le plus sûr de ses compagnons des traîtres en puissance... Et tout repose sur lui, vivante clef de voûte de l'édifice.

Il faudra donc, dans le rapport du secrétaire général à la conférence, pour faire passer les trente nominations de secrétaires régionaux (et les trente mutations de disgrâce qu'elles sous-entendent, et qui menacent trois cents secrétaires influents, trois mille secrétaires locaux moins influents, trente mille tout petits secrétaires encore moins influents...) dont on ne parlera pas en séance, – une allusion à l'activité clandestine de la gauche, – soutenue en réalité par la droite, l'extrémisme de gauche ne pouvant faire que le jeu de la droite ; et d'ailleurs, la gauche n'est une gauche qu'au sens verbal, en réalité

c'est une droite qui s'ignore ; la droite n'est une droite communiste que de même, en réalité, c'est une avant-garde de contre-révolution qui s'ignore...

– Apportez-moi la carte, commanda doucement le haut-commissaire en chef du service des opérations secrètes chargé du département des déviations au sein du parti :

Il y a quelque part dans les quatre cents ou quatorze cents bureaux de la Répression de grandes cartes de la sixième partie du monde, couvertes de noms, de signes, de chiffres renvoyant à des fiches. Tchernooé s'y entoure d'un cercle tracé à l'encre verte, au compas pour plus d'élégance, qui embrasse plusieurs noms : Elkin, Kostrov, Ryjik, Tarassova (Varvara), Tabidzé (Avélii...). Ce n'est qu'un cercle parmi beaucoup d'autres, contenant quelques noms parmi trois mille noms ; plus qu'il n'y a d'étoiles visibles au ciel, il est vrai, mais beaucoup moins qu'il n'y a d'hommes de gauche, d'extrême gauche et de droite dispersés entre l'Arctique et les monts Kouén-Loun, les monts Tian-Chan, le Pamir, le désert de Kara-Koum ; entre les lacs du Za-Onégié, Karélie, frontière de Finlande et les mers d'Okhotsk et de Behring, filles du Pacifique... Le regard ne s'y arrête pas, un regard vague de fonctionnaire absorbé par la recherche intérieure.

À l'échelle du continent soviétique qu'est-ce, en vérité, que l'un quelconque de ces cercles entourant plusieurs destins ? Et ces destins cernés, quel est leur poids parmi les cent soixante-dix millions de destins, cernés aussi, que l'on embrasse d'un regard sagace ? À l'échelle de l'histoire, qu'importent toutes ces petites souffrances, ces résistances insensées de vibrions dans une goutte d'eau ?

Si le directeur par intérim du département des déviations au sein du parti était un tant soit peu poète, il croirait découvrir du haut d'une stratosphère inimaginable tout l'immense pays ; mais son regard de technicien aperçoit sur la carte de souples lignes invisibles à tout autre. Ce sont les courbes probables du cheminement des idées dangereuses. Elles rayonnent en étoiles à partir des centrales de réclusion politique, isolateurs imparfaits où la pensée persiste à veiller, gagnant de là les camps de concentration, les colonies de déportés, les baraquements au bord de la mer Blanche, le monastère des îles Solovietski, telle maison perdue au pied de l'Ararat, tel hameau ensablé en bordure de la steppe Affamée, *Golodnaya Stiép*, où l'on vient d'envoyer pour trois ans l'auteur des *Thèses sur la contre-révolution stalinienne*, publiée par une revue manuscrite de la prison de Souzdal ; mais en cours de transfèrement, à la maison d'arrêt de Tchéliabinsk, région de l'Oural, il rencontra deux hommes et une femme auxquels il exposa de vive voix ses thèses ; l'un des deux hommes est aujourd'hui à Yakoutsk, nord de l'Asie orientale, l'autre en Karélie ; la femme, arrêtée de nouveau, dans le cinquième mois de déportation, est à la centrale de Verkhnéouralsk ; et c'est par elle, sans doute, que la centrale a connu ces thèses dont on retrouve l'influence dans celles de la gauche de la fraction trotskyste des condamnés... Une autre étoile se rallume ainsi, dans une autre prison. D'ici l'hérésie rayonne à nouveau sur l'U.R.S.S. entière.

– Camarade Olia, je vais vous dicter une directive...

La sténo-dactylo du service secret a des cheveux de lin pâle tirés en arrière, le teint rose, un regard bleuté, terne et discret. Elle croise très haut ses longues jambes moulées

de soie chair ; déplie le bloc-notes sur ses genoux, redresse sa poitrine plate habillée de soie blanche, lève le stylo-mine et attend, tout à fait impersonnelle ; elle a toujours au travail cet air absent... Est-elle mariée ? Le directeur par intérim la considère un court instant avec une bizarre attention d'homme solitaire, qui souffre du foie, fume trop, « plaqué » par une femme triste...

– Je suis prête, camarade chef, dit Olia, posément, d'un ton tout à fait anonyme.

« Mais est-elle mariée ? »... La directive doit être à la fois très obscure et très précise ; enveloppée d'indications générales de manière à ne pouvoir être appliquée en certains de ses éléments sans être enfreinte en d'autres ; elle doit prévoir des éventualités contraires, ordonner une action précise et en suggérer plusieurs autres, permettre de désavouer efficacement quiconque s'en inspirera...

– Écrivez, camarade Olia...

La directive prescrit de réprimer sans délai toute activité politique du secteur gauche à la veille des prochaines conférences du parti, sans toutefois donner aux déportés l'impression d'une campagne organisée à des fins politiques ; on se réservera, dans certains cas (non précisés), d'ouvrir contre eux des poursuites de droit commun, sans toutefois que cela paraisse systématique et puisse motiver de leur part des protestations. Les rapports sont attendus au Centre dans les quinze jours. On s'attachera tout particulièrement à déceler et à empêcher la diffusion des thèses de l'extrême gauche dites de la minorité de Verkhnéouralsk, sans toutefois paraître au cours des interrogatoires ou autrement leur conférer une signification politique exagérée.

– Apportez-moi les rapports... Quelle activité dans le secteur gauche ?

La directive, étant descendue d'un échelon encore, et d'un étage dans l'édifice, le chef du service des opérations secrètes a mandé son premier adjoint, très informé sur le trotskysme, le groupe de la plateforme des quinze (1926), l'opposition ouvrière... Que disent les rapports ? Il en vient de partout, centralisés, synthétisés par des hommes qui savent tout ce qui se passe dans les petits cercles tracés à l'encre verte sur la carte. Le chef et le sous-chef fument, se comprenant à demi-mot, préoccupés.

Les thèses de Verkhnéouralsk sont parvenues en divers endroits. On a trouvé trace d'extraits du *Bulletin* dans une lettre de Perm, une lettre de Tchernéoé, un livre saisi à Sémipalatinsk... Tenez, ici, ici... à Sémipalatinsk une scission s'est produite, sept contre trois, la minorité pour...

Le bout du crayon bleu indique à d'immenses distances, aux confins du continent, les villages perdus touchés par la contagion.

– Avez-vous réagi ?

– Non, j'observe...

– Ah, c'est très bien...

Il ne faut pas procéder trop vite aux arrestations, veiller, laisser le mal grandir un peu ; la répression comme la guerre, selon Clausewitz, est une forme de la politique. Nous sommes là pour fournir l'argument et la preuve au moment utile : prouver que le mal existe, qu'il est circonscrit, vaincu pour l'heure... Prouver que nous existons aussi...

– Eh bien, agissez vite.

L'un de ces hommes est gros et il a une voix d'enfant essoufflé. Les deux petits rectangles rouges qu'il porte au col de la vareuse le rendent protecteur, pour l'heure. Une pause de quelques secondes accroît l'importance de ce qu'il va dire, bien d'aplomb dans son fauteuil, d'un ton confidentiel :

– En réalité, vous savez, la directive émane du Bureau politique. Il paraît qu'il l'a dictée lui-même... Soyez diligent...

Le camarade Fédossenko n'avait pas eu le temps d'approfondir le sens des principaux passages de la directive transmise par la région, quand il reçut sous pli exprès, apporté par un motocycliste qui venait de franchir trois cents kilomètres à travers les plaines vertes, copie d'une instruction impérative, transmise à tous les chefs de services : en somme l'ordre d'agir. Fédossenko se leva devant son bureau, parcouru de la nuque aux reins et dans tous ses muscles d'un courant d'énergie : tant étaient prompts ses réflexes de bon serviteur de l'État. Debout, il domina mieux la situation. Il aspira beaucoup d'air dans sa puissante poitrine. Pas le moment de gaffer ni de manquer de zèle ! L'énormité du risque lui donna la crainte de mal comprendre. Se faire renvoyer aux chantiers du grand canal, ou rétrograder à jamais vers quelque poste d'exécutant, d'exécuteur, à la lutte contre le banditisme dans les forêts ! Cette peur lui brouilla la vue. Il alla pousser le verrou de sa porte pour que personne ne le dérangeât ni ne vît son désarroi. Les ordres, les directives plus impérieuses que des ordres, il faut les relire jusqu'à trois, jusqu'à sept fois, jusqu'à les connaître par cœur, jusqu'à ce que la lumière du devoir se fasse en vous, aveuglante : alors, on marche devant soi, aucun doute ne vous débilite, on ne risque que de trop obéir, trop agir, trop frapper et c'est toujours moins grave que pas assez... Tandis qu'il relisait, des figures distinctes se levaient devant lui, s'estompaient, reparaissaient, et il se détachait de sa lecture pour les bien voir : Ryjik, Elkin, Varvara, arrivée de Verkhnéouralsk, – très important, ceci, – liée avec le jeune Géorgien, Tabidzé, Avélii, – ils couchent ensemble depuis peu, – on les tient peut-être l'un par l'autre, mais c'est douteux ; Kostrov, un indécis à double face, en relations avec une indicatrice. Fédossenko fut content de lui-même. Anticipant par une sûre intuition sur la directive, il tenait déjà tout son monde : 1° par le chômage ; 2° Varvara, par l'affaire du pain de sept livres, vol de produits appartenant à une coopérative ; 3° Kostrov par l'affaire des douze cents cahiers, sabotage, menées contre-révolutionnaires, duplicité à l'égard du Comité central, Kostrov ayant signé une déclaration de repentir et de fidélité... Il en possédait le texte qu'il relut aussi ; les rapports de l'indicatrice Marie Ismailova, bibliothécaire, qui consignait par écrit tous ses entretiens avec Kostrov, mentionnaient une fois un passage du *Bulletin de l'opposition* publié à Berlin et deux fois les thèses de la gauche de Verkhnéouralsk, notamment sur le capitalisme d'État...

...Fédossenko, entouré de dossiers ouverts, passa deux heures à démêler l'écheveau du complot. La pièce centrale en était une feuille de cahier d'écolier, couverte de l'écriture maladroite de Rodion, sur *les juntas ouvrières dans la révolution espagnole, préconisées par L.T. – la lettre de L.T. au Bureau politique, du 24 avril 1931, proposant le front unique des communistes dans la révolution espagnole dont l'échec risquerait*

d'amener automatiquement le triomphe d'un fascisme à l'italienne... Ce papier défripé, sali de terre, portant l'empreinte d'un demi-talon de botte, l'ouvrier Kourotchkine, braconnier et chapardeur de bois, l'avait tiré un jour, par curiosité d'un livre que Rodion cachait sous son oreiller avant de s'endormir ; et Kourotchkine avait hésité, se sentant acheminé vers un acte grave, Kourotchkine avait fendu des bûches tout un long soir, la poitrine et la tête lourdes, pour ne point penser. Puis, ce papier, Kourotchkine l'avait jeté, froissé d'une main violente, dans le coin aux ordures. Il savait bien, au fond, qu'il l'y retrouverait, quand il se serait tout à fait décidé à devenir un salaud ; sinon, il l'eût remis à sa place ou rendu à Rodion, comme il avait été tenté de le faire, en disant : « Rodionitch, c'est pas une lettre que vous avez perdue, ça ? » Tous ces mots étaient sur ses lèvres, il les y garda plusieurs jours, en pensant : « Non, je ne suis pas un salaud, Rodionitch », mais le quatrième jour une calme décision l'emporta en lui, il alla ramasser le papier dérobé, le défroissa lui-même, essuya des éclaboussures d'eaux sales et une marque de talon boueux et se rendit à la Sûreté. Car il avait, comme tout le monde, plusieurs petites histoires pendantes, le soupçon d'un vol de filet de pêche pesait sur lui : maintenant, il venait rendre service, on saurait que le pouvoir pouvait compter sur Kourotchkine. Les mots « révolution espagnole » le remplissaient cependant d'une joie sourde. Il n'en était pas dupe, vous pensez bien ! L'Espagne, on s'en fout et Rodion pas moins qu'un autre, mais on n'est pas bête au point d'écrire « Russie ». C'était bon de savoir que des gens travaillaient pour une nouvelle révolution où tous les comptes accumulés depuis dix ans seraient réglés. Puisse-t-elle survenir bientôt, pareille à l'ouragan d'hiver, et les Kourotchkine montreront enfin de quoi ils sont capables ! À cette idée ses mâchoires se soudaient, il rengainait des regards chargés de lueurs. Kourotchkine, plein d'une rancœur qui n'entamait en rien sa résolution, apporta à la Sûreté la feuille dérobée à Rodion. Un sous-officier, n'y comprenant rien, la classa au dossier. Fédossenko la trouvait ainsi qu'un chercheur d'or une pépite.

– C'est Elkiné qu'il faut arrêter, ou Ryjik.

Seulement ni chez l'un ni chez l'autre on ne trouverait rien, sauf les coutumières coupures des journaux soulignées de bleu et de rouge. Ni l'un ni l'autre ne dirait rien. L'un et l'autre enverraient au C.C. de longs messages insolents qu'il faudrait bien transmettre. Heureusement qu'il y a les lâches ! Sans eux, on ne viendrait jamais à bout des forts.

5. Le commencement.

Kostrov, venu remplir la formalité hebdomadaire du contrôle des déportés, fut prié de se rendre au cabinet du chef.

– Entrez, dit Fédossenko, sèchement : Bonjour.

Il continua d'écrire. Kostrov demeura un instant perplexe au milieu du tapis, hésitant à s'asseoir sans y être invité. Puis il s'assit dans l'angle du divan et même croisa les jambes. Tu fais des embarras, tu veux m'impressionner ? On en a vu bien d'autres, mon ami. Kostrov se sentait bien ce jour-là, peut-être à cause du temps frais, froid et doux ; juste celui qu'il fallait pour son cœur. De légers nuages blancs couraient dans un ciel transparent. Il déplia discrètement un journal...

– J'ai le temps, camarade chef...

– Comment allez-vous, Mikhaïl Ivanovitch ?

Le ton, cette fois, était patelin : quelque chose dans la voix mit Kostrov en éveil. Le demi-sourire de Fédossenko, son regard plus qu'attentif, tout cela signifiait... signifiait ?...

– Approchez-vous, Kostrov. Asseyez-vous... Votre santé ? Votre travail ? Et comment va votre femme ? Pas de nouvelles depuis quinze jours, dites-vous ? C'est à peine croyable, ce que la poste fonctionne mal, nous devrions y jeter un coup d'œil, nous. (Le double menton du Chef débordait le col droit de sa vareuse ; cela faisait un odieux petit bourrelet de chair cramoisie...) Kostrov en répondant se sentit trop prolix, trop aimable, un peu vil. Il eût parié que les trois lettres égarées de sa Ganna étaient là, dans un tiroir, bien étudiées, et que tout cet entretien, après l'affaire des douze cents cahiers, la mise en chômage des camarades, l'interruption du courrier, menait à quelque piège... Démasque donc tes batteries, eh, policier ! Risquant la corde, comme dans les bureaux de la Siguranza romaine en 21, il se fût senti plus à l'aise en présence d'un ennemi mortel auquel son comportement devait dire : mais oui, mon lieutenant, nous sommes des ennemis mortels. Je vous fusillerais avec plaisir, moi ; il faut bien qu'aujourd'hui je tâche de vous rouler. Vous le savez comme moi ; vous mentez et je mens, vous pendez, je fusille, Fair play !

Mais Fédossenko disait :

– Mikhaïl Ivanovitch, j'ai confiance en vous. Parmi nous, les opinions sont partagées à votre sujet. Certains vous considèrent comme un contre-révolutionnaire trotskyste, très habile à mentir, un de ces ennemis irréductibles que la dictature du prolétariat devra tôt ou tard anéantir pour le triomphe du socialisme. Je connais votre déclaration au Comité central, je la crois sincère. C'est la seule raison pour laquelle j'ai suspendu l'instruction de cette vilaine affaire de sabotage et de propagande contre-révolutionnaire à l'instruction publique. Vous savez ce qu'il pouvait vous en coûter : cinq ans d'internement dans un camp de concentration. Quand le crime est patent, je suis

partisan des peines fortes, pour l'effet psychologique et la chance de redressement. Ne trouvez-vous pas que j'ai raison ?

– Tout à fait, dit Kostrov, étranglé.

– Du reste, nos camps de concentration font des miracles en matière de rééducation. Quel mot admirable on a trouvé pour l'exprimer : la refonte de l'homme ! Je vous raconterai un jour les résultats que j'ai moi-même obtenus aux chantiers d'Onéga, avec des koulaks, des ex-officiers, des bandits, des ingénieurs, des prêtres, des sectateurs, bref les éléments les plus anti-sociaux, et une mortalité relativement faible : 6 à 7 %. C'est pourquoi le Collège spécial a décidé en principe de ne plus envoyer que fort peu de monde aux centrales de réclusion devenues des foyers de contre-révolution. Les camps de travail, voilà la forme de détention de l'avenir. Vous qui êtes pédagogue, vous vous rendez compte ?...

Kostrov approuvait de la tête, poliment, avec son plus hypocrite demi-sourire. Où veux-tu en venir, face bovine, gendarme, jésuite ? Ah, comment expliquer que la révolution ait pu engendrer par milliers ces êtres-là, leur donner des pistolets automatiques, des insignes, des portraits de Marx et des œuvres de Lénine reliées de rouge, leur insuffler ce contentement d'eux-mêmes, ce monstrueux pharisaïsme de geôliers ?

– Vous voyez Kostrov, que je vous parle en camarade. Au fond, nous sommes entre hommes du parti. Votre réintégration, je le pense, n'est qu'une affaire de temps. Vous avez l'occasion de m'être utile et de reconquérir la confiance du C.C. Une très grave affaire éclate ici.

... Il ne fallait pas blêmir, ni paraître trop intéressé ni feindre un calme exagéré, ni... « En tout cas, me voilà dans de jolis draps », pensa Kostrov.

– Je vous approuve tout à fait de n'avoir pas rompu les relations avec les trotskystes. Non que je partage vos illusions si vous avez pensé à en ramener quelques-uns dans le bon chemin. De ceux que nous avons ici, rien à espérer. Subjectivement, ils restent peut-être des révolutionnaires. Objectivement, ce sont des contre-révolutionnaires endurcis. Mais en gardant le contact avec eux, vous avez certainement pensé servir encore le parti. J'ai les preuves matérielles qu'un noyau trotskyste s'est organisé dans la déportation, qu'il a une activité idéologique extrêmement étendue, qu'il est en communication avec d'autres cercles, qu'il reçoit même des directives de l'étranger... Le C.C. attribue à cette affaire la plus haute importance.

– Comment est-ce possible ? Je...

Fédossenko feignit de ne rien entendre. Le geste de dénégation de Kostrov, il l'écarta d'un petit mouvement de tête ; le bourrelet de chair cramoisie parut s'épaissir entre son menton et le col de sa vareuse.

– Eh bien, Kostrov, vous les connaissez. Dites-moi lequel est à votre avis le plus dangereux ?

– Ils ne se cachent pas d'être des opposants, camarade Fédossenko, mais dangereux, je ne vois pas...

– Vous voyez très bien, au contraire, Mikhaïl Ivanovitch. Pas de sentiments, je vous en prie, pas de manières d’intellectuel. Lequel ?

... Il veut me faire dire un nom, car le dire c’est trahir, bien que ce soit sans importance aucune, – sans importance aucune, puisque je ne lui apprends rien, et ce n’est donc pas trahir...

– Elkiné...

– Oui... Et qui encore ?

–... Ryjik...

– Ainsi vous considérez ces deux-là comme les meneurs, les dirigeants vraisemblables du Comité illégal des Trois ou des Cinq ?

Un homme marche, dans la plaine, et tout à coup le sol s’enfonce sous ses pas, le marécage le happe, la boue monte à ses genoux, à ses hanches, il se sent entraîné par son propre poids, la terre visqueuse se colle à lui, une odeur végétale le trouble, il a un pressentiment d’asphyxie. Et chacun de ses mouvements, au lieu de le dégager, l’enfonce un peu plus... Kostrov protesta faiblement :

– Mais non, camarade Fédossenko, je n’ai rien dit de semblable. Je connais ces hommes comme d’anciens membres de notre parti, qui se sont trompés sur d’importantes questions politiques et sans doute continuent à se tromper... Je ne sais vraiment rien sur leurs Comités de Trois ou de Cinq, s’ils en ont un...

– Je ne m’attendais pas à ce jeu de votre part, informé comme je le suis. Ou vous vous moquez de moi. En ce cas, prenez garde. Je n’ai fait que déduire de vos déclarations accusatrices l’hypothèse la plus vraisemblable. Je vais du reste donner à notre entretien la forme écrite d’un interrogatoire que vous signerez. En attendant, vos hésitations et votre tentative de rétractation éclairent votre attitude d’un jour singulier. Allez.

Au bas de l’escalier, Kostrov fut rejoint par un planton.

– Passez chez le commandant, s’il vous plaît, citoyen.

Le commandant avait sa table à la salle de garde, à l’entrée du bâtiment. Des femmes de pêcheurs appuyées à une barrière apportaient là des paquets pour leurs prisonniers. Un fauteuil défoncé était chargé de vêtements sales qui paraissaient encore chauds. Qui venait-on de déshabiller ? Pourquoi ? Par la fenêtre, on voyait passer lentement des charrettes...

– Videz vos poches, dit le commandant et Kostrov comprit que c’était de nouveau la prison, le Chaos. Quelque chose, dans sa poitrine, se décrocha, tomba lentement, lourdement... Il vida ses poches.

Le Malingre entrouvrit la porte du fond et lui fit signe.

Le Malingre avait une drôle de tête – de vivant et de mort à la fois – un thorax de squelette vide et blanc sous l’uniforme, et il emmena Kostrov à travers une obscurité croissante, lui fit traverser une cour dont le ciel était mat ainsi qu’une immense coupole en béton, lui fit descendre un escalier plein de brumeuse électricité, lui ouvrit une porte, le poussa avec une familiarité presque aimable dans une sorte de cave qui sentait la paille, la moisissure, la salaison, la pierre éternellement froide, tira les verrous, s’en alla,

remonta au jour en boitillant, l'uniforme net, le revolver à la taille, le thorax vide, des trous d'ombre en place d'yeux.

« Il va chercher les autres », se dit Kostrov.

Dans l'obscurité, la paille remua. Une forme humaine s'en dégagait, tendit vers Kostrov des mains très longues qui coururent sur lui, le palpant des épaules aux hanches, si froides, si légères que ce fut comme un frôlement de grandes chauves-souris. Kostrov, penché, commençait à distinguer un visage couvert de broussailles, des prunelles où luisait faiblement une âme noire.

– T'as rien à bouffer ?

– Non, dit Kostrov.

– Quel jour on est ? Quelle date ?

– Le 16...

– Ah, fit la forme humaine, déjà. Merde !

Elle se replia sur elle-même, se confondit avec la paille, le sol, les pierres noires, le silence. Kostrov se demanda simplement si c'était, cette fois, le commencement ou la fin...

Le Malingre, au lieu de mettre sur le certificat d'identité de Ryjik l'estampille réglementaire, rangea ce papier dans un tiroir.

– Oui, dit-il, comme en aparté, c'est embêtant, mais je n'y puis rien. Citoyen, vous êtes arrêté.

Ryjik ne fut pas surpris outre mesure. Une voix intérieure amère s'exclama au fond de lui : « Enfin ! » Sa dure tête blanche, taillée dans de la chair pétrifiée, avec une régularité presque géométrique, prit en se redressant une sorte de recul. Il regardait avec un dégoût non déguisé le fantoche en uniforme, assis de l'autre côté de la table.

– Bon, je vois que cette vieille canaille de Koba s'est souvenue de moi... Cette canaille aux yeux roux... (Il se parlait à lui-même, mais tout haut.)

– Quoi ? Qu'avez-vous dit ? Qui ?

– Koba. Le chef de la fraction dirigeante du parti. Le fossoyeur de la révolution. La canaille à qui vous léchez le cul...

Le déclenchement instantané d'un ressort tout à fait mécanique situé quelque part entre son séant et la nuque, mit debout le Malingre hors de lui :

– Je vous défends, citoyen...

Mais Ryjik éclatait aussi, tout à fait blanc, les épaules lourdes, les reins lourds, envahi par une résolution définitive. Et pour la dernière fois peut-être dans sa vie, inutilement, dérisoirement, le peu qu'il dit, il le dit avec une telle autorité que le Malingre se rassit.

– Rien, vous n'êtes rien, citoyen. Et je ne vous dis rien. Je ne discute pas ici avec la contre-révolution. Si je lui crache un jour à la figure, ce ne sera pas au-dessous de la gueule du secrétaire général. Informez vos chefs que je ne répondrai à aucun

interrogatoire. Vous avez compris, j'espère ?

Il se pencha violemment vers le Malingre et le Malingre eut peur. Lâchement poli, un peu voûté, les deux mains sur le rebord de la table, le Malingre répondit :

– Je transmettrai avec exactitude votre déclaration... Je vais tâcher de vous donner une cellule propre...

« Membre du parti depuis 1904, rencontra Lénine à la conférence de Prague, ex-membre du conseil révolutionnaire des VI^e, VII^e, VIII^e armées », Ryjik avait droit, évidemment, à une cellule propre... Il faillit crier : « propre ou non, je m'en contrefous, tout m'est égal... » mais sa volonté fut plus forte. Sa colère inutile tombait. Tout se présentait avec clarté : impossible de faire les semailles du printemps sans quelques concessions aux paysans ; coup de barre à droite, par conséquent ; le Géorgien va sacrifier ses exécutants de la veille ; pour couvrir la manœuvre, répression à gauche (premier mouvement), puis campagne dans le parti contre la droite (deuxième mouvement). Donc, on va « monter des affaires » et renvoyer en prison ceux qui en sont sortis l'année passée, toujours les mêmes. Comme j'ai déjà fait trois ans, puis deux, cinq, sept avec la déportation, je puis compter sur le maximum... La contre-révolution bureaucratique monte avec toute la vigueur qu'elle dérobe au prolétariat, elle vient de vaincre, il faudra de longues années avant que le prolétariat ne commence à penser, à bouger... Et moi, j'ai soixante et un ans. Comme Ryjik savait tout cela depuis longtemps, cette minute ne l'étonna point, en dépit de son poids inexprimable.

Le Malingre sortit de derrière son bureau, contourna Ryjik à petits pas menus, se retira dans le corridor. Ryjik suivit des yeux avec haine sa nuque rasée, bleuâtre, où transparaissait un petit crâne rond. Ryjik prit sur la table l'encrier de bronze, le soupesa comme une arme, en bridant les yeux, la bouche amère. « Non, vraiment pas la peine... » (« Ce n'est pas l'heure... Et quand viendra l'heure, je serai fini... ») Il remit le bronze à sa place et, ouvrant violemment la porte, se trouva nez à nez avec le Malingre.

– J'en ai assez. Conduisez-moi où vous voudrez. Je ne veux pas attendre une seconde de plus. Allons.

Hasard ou intuition, il prit à grandes enjambées, impétueusement, la bonne direction, celle des cellules réservées du premier étage ; et le Malingre marcha devant lui en boitillant, pareil à un pantin secoué. On n'entendit que le pas emporté de Ryjik.

– C'est ici, dit presque obséquieusement le Malingre, devant une porte. Excusez-moi, citoyen, si je n'ai pas de meilleure cellule. On a trop de monde. Vous serez bien, tout de même...

La porte s'ouvrit devant Ryjik sur une blancheur crue, d'outre-monde ou de fosse crépée. Ce n'était pourtant qu'une chambre vide. Il y entra prodigieusement libre, tenant bien en main son destin, accueilli par la voix familière d'Elkine :

– Salut, vieux. Enchanté de te revoir... Alors, on remet ça, une fois de plus ?

Ryjik allait d'un mur à l'autre et sa voix aussi allait d'un mur à l'autre ; et ses idées se cognaient à d'invisibles murs tous les quatre pas... Alors, elles refaisaient en sens inverse

leur court chemin de captives.

– C'est ça, Dimitri, l'impasse. Ces choses-là arrivent dans la nature, quand on est à la limite des forces. La montagne ferme tout à coup l'horizon – et il n'y a plus d'avenir. J'étais seul avec mes hommes, mes chevaux, moi-même, seul comme un enfant. Je regardais sottement sur la carte les petits tracés rouges des sentiers ; puis je regardais la montagne. Je lisais les chiffres des sommets dans les hachures : deux mille quatre, deux mille sept... Il eût été écrit là : *mort, mort*, – que ce n'eût pas été plus clair. L'infranchissable, dans l'état où nous étions. « Camarades, nous ne passerons pas. Impossible. » Tu comprends : l'usure des bêtes, l'usure des hommes ; la soif, les sentiers qui montent, montent en bordure des précipices, à travers le vertige... De l'autre côté de la crête, c'était peut-être la plus belle vallée du monde, mon ami. Nous pouvions en tout cas le croire à ce moment, sans craindre d'être déçus, puisque nous ne passerions pas... Derrière nous, le désert de Tourgaï avec ses squelettes de Kazaks et de chameaux sur les pistes jaunes, ses buissons rabougris, tout en épines, ses scorpions, son soleil de cuivre incandescent, et les hauteurs du Kara-Taou, et les jardins d'abricotiers du Fergana... Nous étions à bout de forces. Il nous eût fallu vingt heures de soif de moins pour continuer l'effort, et tout eût été possible. Au crépuscule, les hyènes se profilaient à portée de fusil, car elles flairaient déjà en nous des cadavres frais... Sales bêtes. C'est exactement ça frère... Aujourd'hui, c'est quinze ans de moins qu'il me faudrait pour franchir la crête...

– Si c'était vraiment ça pour finir, mon vieux, je le trouverais magnifique... On se coucherait sur l'herbe brûlée, les cailloux, le sable... On aurait soif, faim, froid, fièvre, on claquerait des dents, on reverrait en délire toute la terre verte et cruelle, on se dirait encore : Ah, nom de Dieu, que c'est enrageant de crever comme ça, mais que c'est beau, la terre, la vie, la révolution ! Et pour finir, on s'en tirerait peut-être... Tu t'en es bien tiré, cette fois-là... Tu n'avais à franchir que le Pamir. À présent, c'est dans des abîmes de bassesse qu'il nous faudrait descendre, sans cartes ni boussoles, avec peu d'espoir d'en sortir... Nous serons peut-être encore là dans dix ans, à discuter, en attendant le cent septième transfèrement à la cent huitième prison socialiste... Qui est-ce qui nous a fait naître, sous cette étoile calamiteuse ? Répondez, *Herr Doktor Faust* !

– Ne plaisante pas, Dimitri. Toi, tu seras peut-être là dans dix ans, tu discuteras avec quelqu'un comme aujourd'hui avec moi, sûrement pas avec moi. L'histoire est lente, elle ne tourne à l'ouragan qu'une fois tous les cent vingt ans, à peu près. Kropotkine avait fait ce calcul approximatif de la périodicité des grandes révolutions, mais il n'entendait rien au marxisme, ce vieil utopiste-là... En tout cas, il se passera encore des dix ans avant que notre Russie ne se remette à bouger. Pense à ce vieux pays agricole, à ce vieux prolétariat essoufflé, vidé, dévoré par les nouvelles idées et les nouvelles machines, à ce jeune prolétariat paysan qui ne sait encore rien de lui-même... D'ici longtemps, ne te fais pas d'illusions, tu vivras sous le bâillon, si tu vis, si cette tourbe de parvenus, qui trahit tout pour ne pas trahir sa panse, – ne finit pas par se débarrasser de toi en logeant un petit peu de plomb dans ta gênante cervelle pleine de souvenirs écarlates... Ils savent ce que nous sommes et ce qu'ils sont eux-mêmes... Pas de gens plus pratiques, plus cyniques, plus portés à tout résoudre par l'assassinat que les plébéiens privilégiés qui surnagent à la fin des révolutions, quand la lave s'est durcie au-dessus du feu, quand la

révolution de tous se tourne en contre-révolution de quelques-uns contre tous. Ça forme une nouvelle petite bourgeoisie aux dents longues qui ignore la signification du mot *conscience*, se moque de ce qu'elle ignore, vit sur des ressorts et des slogans en acier, sait très bien qu'elle nous a volé les vieux drapeaux... C'est féroce et bas. Nous avons été implacables pour transformer le monde, ils le seront pour garder leur butin. Nous donnions tout, même ce que nous n'avions pas, le sang des autres avec le nôtre, à l'avenir inconnu. Ils disent que tout est accompli pour qu'on ne leur demande rien ; et, pour eux, tout est réellement accompli puisqu'ils ont tout. Ils seront inhumains par lâcheté.

« Je veux te raconter ma rencontre avec Fleischman. Oui, celui de la VI^e armée, de la Tchéka de Pétrograd, de l'Académie d'État-major, du trust des manganèses, du scandale de Toula. Tu connais son air de rabbin rasé ? Je l'avais connu maigre à son arrivée de Paris, en 1919. Voici qu'appelé à l'interrogatoire, à la prison intérieure de Loubianka, c'est lui qui me reçoit, en uniforme, avec des insignes au col : une huile. Cette canaille grasse voulait m'interroger elle-même. « Eh bien, lui dis-je, tu rampes ? hein ? jusqu'au double menton dans la vidange, hein ? » En 19, sous Iambourg, avec une troupe de choc des ouvriers de la fabrique de porcelaine, nous nous étions trouvés côte à côte, à plat ventre, dans une tranchée inondée. La merde y coulait des deux côtés, des cadavres bougeaient dessous. Leurs ventres gonflés lâchaient de l'air en grosses bulles vertes et nauséabondes quand nous pesions dessus. Une mitrailleuse fauchait en éventail à vingt centimètres au-dessus de nous. Ceux qui se levaient, les fiers ou les asphyxiés, avaient instantanément la tête trouée. Je commandai : *En avant, à plat ventre !* et j'avancai. Fleischman me suivit, donnant l'exemple. On se touchait du coude. On se retournait l'un vers l'autre, dans cet égout, barbouillés jusqu'aux sourcils, et l'un demandait à l'autre tous les deux mètres : « Tu rampes ? » et l'autre répondait suffoqué, d'un ton glorieux : « Service de la révolution... » Quand ils nous ont vus nous dresser à l'autre bout de la tranchée, affreux bonshommes puants, les ci-devant officiers de la Garde ont dû croire que les cadavres pourris se levaient... Dix ans après, Fleischman, galonné, décoré, s'apprêtait à m'interroger, moi, avec ma gueule de chemineau, le ventre creux. « Tu rampes encore ? dis-je. Hein ? Là dedans jusqu'au menton ? Toute ta vie de reptile ? Au service de quoi ? Pauvre vieux ! – Je ramperai tant qu'il le faudra, me répond Fleischman, de sa langue pâteuse, et toi, imbécile, tu crèveras inutilement ! » Puis d'un ton officiel : « Citoyen inculpé... » Alors, j'ai compris qu'il était là dans son élément, que c'était désormais sa nature même de ramper dans les boues de Thermidor, que ça l'engraissait même depuis que ce n'était plus dangereux, qu'ils étaient légion, les types dans son genre. Fleischman, étant encore un des meilleurs, après tout, car il a eu de bons moments dans sa vie, il aurait volontiers préféré autre chose et il doit bien lui rester, tout au fond de sa petite âme, sous la graisse rance du haut fonctionnaire, un tout petit peu de je ne sais quelle conscience socialiste ; j'ai compris qu'il en vient d'autres derrière lui, qui sont pires que lui car ils n'ont jamais su ce qu'il oublie avec peine, jamais su qu'ils sont des reptiles avides, jamais respiré que le mensonge, rebelles à toutes les asphyxies par puanteur. Ceux-là ne nous comprennent pas, lui et moi ; ceux-là nous redoutent comme d'incompréhensibles intrus dans un monde qu'ils sont en train de conquérir ; ils auront ma peau, et sans doute aussi celle de Fleischman, maintenant

qu'il est gras. « David, lui ai-je crié, cesse de jouer ton rôle. Je te connais. Tu n'est pas tout à fait cet être-là. Laisse-moi parler. » Il m'a laissé parler. À la fin, il était bouleversé, on s'est mis debout près de la fenêtre comme autrefois à la fin des séances du Com.-Rév. « Tu as peut-être raison, m'a-t-il répondu, mais je crois tout de même que le plus sage est de ramper encore pendant quelque temps... »

– Je parie, dit Elkin, que cette confiance ne l'a pas empêché de t'interroger...

– Bien sûr. C'est même à lui que je dois d'avoir été envoyé à Souzdal. Mais pouvait-il autre chose ? Puisqu'il fallait que quelqu'un fit cette besogne, autant lui qu'un autre, n'est-ce pas ? C'est ce qu'il m'a dit avec un haussement d'épaules... Je ne sais pas, Dimitri, pourquoi je te raconte tout cela. À chacun sa façon de se noyer dans le déluge. Je doute qu'on nous laisse ensemble plus de vingt-quatre heures et j'ai deux choses importantes à te dire. Voici : Toi, tu dois t'acharner à vivre, en prison ou ailleurs, coûte que coûte, entends-tu. Ne te laisse pas embarquer dans des grèves de la faim idiotes. Leur tâche est de nous supprimer sans bruit, la nôtre de durer. L'histoire continue son cheminement. Ce qu'ils sèment, ils le récolteront au centuple. Ce jour-là, nous serons bien utiles.

– D'accord sur tous les points.

– Sur ce qui suit, je ne te demande pas ton avis. J'ai tout médité. Je m'en vais. Je finis. J'en ai assez. N'objecte rien, tais-toi, tu verras que je ne démissionne pas. Je n'ai plus rien depuis longtemps ni besoin de rien. Plus aucun besoin de moi-même. D'ailleurs je n'ai jamais eu besoin de moi-même. Je me disais : je suis un homme-outil entre les mains du parti. Ah, quel temps merveilleux ce fut ! Un soir, j'eus de la douleur plein la gorge, mille cloches me sonnaient dans la tête, parce qu'on venait de tuer une femme que je ne m'étais pas permis d'aimer. Alors, je me suis demandé si je n'avais pas un peu oublié de vivre, et la réponse a retenti tout à coup en moi au milieu de ce carillon fou : Il faut que nous nous oublions pour que le prolétariat vive ! Comme il vivait en ce temps-là... Ne souris pas si je suis décousu. Tu sais, je méprise ceux qui se tuent eux-mêmes par lâcheté, ou parce que l'univers en gésine leur refuse le petit jouet qui les consolerait, pour un temps de leur propre vide. J'admets contre eux le droit au départ. Il y a du courage révolutionnaire à se fusiller soi-même. Tu n'es plus bon à rien, vieux frère, va-t'en. Les nerfs, les muscles, les moelles, les babines aspirent encore à vivre, on aimerait boire un petit verre et s'allonger sur l'herbe au soleil, parce qu'on est une bête. Vaincre en soi l'être zoologique, si c'est utile, est alors un dernier acte de conscience. Je crois que j'y suis prêt. Pas de pistolet, malheureusement. Ce sera long, avec des tas d'embêtements. Rien à faire. Tais-toi, te dis-je. Nous avons peu de temps. Je ne ferai la grève de la faim qu'à Moscou quand je serai sûr que Koba recevra à la figure mon dernier crachat.

J'ai besoin de toi d'ici là et après. Tu vas apprendre par cœur ma dernière déclaration et tu la publieras dans la prison où tu seras, dans un an, jour pour jour, à moins que tu n'apprennes avant ma mort, de source sûre. Tu n'y changeras pas une syllabe, car je me méfie de tes théories...

Elkin, qui s'était mis à marcher, lui aussi, d'un mur à l'autre – et ces deux hommes animaient la cellule d'une étrange oscillation de balanciers fous – dit, les sourcils

froncés :

– Cela va de soi... Je publierai mes réserves théoriques ensuite. Il me semble que tu as raison. Ton départ produira un certain effet, dans le parti... (il se frotta durement les mains) un certain effet...

– Bon, dit Ryjik. Travaillons.

Varvara coupait le pain. Les visages flottaient devant elle, dans le clair-obscur, tous semblables ; ils passaient, ils revenaient, comme les mains, avec les mains. Les mains tendaient la carte de pain où il fallait découper le n° 26, les mains se tendaient vers les miches de seigle hâtivement pesées, la vie sentait le seigle humide, légèrement fermenté. Des femmes de pêcheurs apportaient sur elles une odeur de poisson, une fillette ramassa le pain, trois rations, contre sa poitrine, et s'attarda, collée tout entière au comptoir, levant vers Varvara de grands yeux confidentiels... Varvara lut quelque chose dans ces yeux.

– Qu'est-ce qu'il te faut encore, petite ?

Varvara découpait la carte suivante, inclinée vers l'enfant et l'enfant dit vite :

– C'est Galia qui m'envoie. On est venu chercher son Dimitri cette nuit. N'allez pas *là-bas* aujourd'hui, on va tous vous prendre...

Les yeux confidentiels s'éclairèrent. La fillette sourit :

– Je crois que je n'ai rien oublié... Au revoir, camarade.

– Au revoir...

Pourvu qu'Avélii ! L'amour est donc aussi une chose mauvaise puisqu'il peut tout écarter sur son chemin avec cette brutalité dénuée de scrupules ? Varvara entendit retentir en elle un grand cri – Avélii, Avélii –, mais ses mains un peu tremblantes jetaient le pain sur la balance, elle répondit quelque chose à quelqu'un, on aurait vu, si on l'avait observée, la peau de son visage se tirer, lisse vers les tempes, les traits s'amincir, les yeux se brider, les lèvres s'assombrir, car il faut écarter l'amour ; si c'est ainsi, s'il faut qu'à l'heure du danger on pense à lui avant de penser aux camarades. Sans doute vont-ils nous arrêter tous, aujourd'hui même. 1° Détruire les messages. 2° Préparer les jeunes, Avélii, Rodion à cette épreuve (ils tiendront...) 3° Écrire à Katia... 4° Écrire à Moscou. Avertir. Changer d'écriture et d'adresse pour qu'ils n'interceptent point cette carte.

Le reste de la journée s'écoula sur trois plans différents. L'automate remplissait sa fonction, servait le pain, n'égarait pas un numéro ; deux êtres, derrière son masque ordinaire, vivaient leurs vies distinctes et mêlées, celui qui pensait, celui qui souffrait. Ce ne sera peut-être rien : l'habituelle persécution printanière, trois mois à passer dans les caves de la Sûreté, peut-être un transfèrement après ; mais si l'on transfère Avélii ailleurs, Avélii, comment vivre sans Avélii ? – cette appréhension-là suscitait un sanglot fou, que Varvara ravalait avec une grande gorgée de salive.

– Eh, citoyenne, j'ai pas mon poids, à quoi tu penses ?

Varvara revenait au présent centré sur l'aiguille de la balance, ajoutait trente

grammes de pain, murmurait : « À la suivante, citoyenne » et des idées claires, aussi rudes que des pièces de métal, s'agençaient toutes seules : « Non, ce sera plus sérieux, maintenant, c'est sans doute qu'à la veille des conférences du parti on tient à monter des affaires de trotskysme, pour faire diversion : les cadres des déportés seront envoyés dans les isolateurs – et il nous faudra bien deux à trois ans pour en ressortir, à moins de changements imprévus ; Avélii et Rodion peuvent s'en tirer car on n'aime pas à enfermer les jeunes dans des prisons où ils se forment au contact des aînés... »

– N'y allons pas ! proposa Rodion.

Ils étaient au crépuscule, dans le jardin public, du côté désert d'où l'on voit l'ancien marché aux poissons. De là, des pentes bleues descendaient vers le gué ; puis la plaine d'outre les Eaux-Noires s'étendait, livrée aux ténèbres. Varvara se récria :

– Mais tu es fou, Rodion !

– Écoutez-moi, reprit le gars.

Il croyait connaître les chemins vers le nord, la mer, mais là on se perdrait et les déserts mêmes étaient des pénitenciers. Vers le sud-est, la voie ferrée, dont chaque station serait un traquenard ; par contre, en cheminant cinq à six cents kilomètres vers le midi, on sortirait de la zone de grande surveillance... Les passeports, on les vole. Dix jours de marche, avec le risque de mourir de faim – et pourquoi pas ? hein ? – à travers les bois, les steppes, on gagnerait la Biélaya, les Eaux-Blanches, on serait sauvés...

– Et les autres ? s'indigna Varvara. Et le parti ? Qui sommes-nous, Rodion ? des forçats, des vagabonds, qu'est-ce que tu crois ?

« N'oublie jamais que nous sommes la fraction vivante du parti... » Peut-être ne le dit-elle pas, mais ce fut comme si elle l'avait dit. Rodion noua les main sur ses genoux et ses yeux errèrent à travers les lointains obscurs. Il savait tout cela, mais comprenait mal ou ne comprenait plus, ou se sentait près de comprendre enfin tout autre chose. Geôliers et prisonniers nous sommes encore du même parti : le seul parti de la révolution ; ils le dégradent, le conduisent à la perte, nous résistons pour le sauver malgré eux. Nous ne pouvons en appeler du parti malade, gouverné par des arrivistes pourris, qu'au parti sain... Mais où est-il, où ? Qui est-ce ? Et s'il était hors du parti ? Le vrai parti des travailleurs, hors parti, mais est-ce possible ? Nous sommes la fraction persécutée, fidèle aux persécuteurs parce qu'elle est la seule fidèle au grand parti dont ils ont dérobé les enseignes et qu'ils trahissent... Rodion chercha désespérément dans les ténèbres survenues les visages des camarades.

– Écoutez-moi ! Ce n'est plus vrai : quelque chose est à jamais perdu. Lénine ne se relèvera plus, dans son mausolée. Nos seuls frères, ce sont les gens du travail qui n'ont plus ni droit ni pain. C'est à eux qu'il faut parler, avec eux qu'il faut refaire la révolution et d'abord un tout autre parti...

Les camarades lui parurent livides, au commencement de la nuit, Varvara, Avélii, tête contre tête.

– Nous risquerions de commettre un crime, lui répondaient-ils, en dressant les travailleurs affamés, arriérés, inconscients, contre leur propre avant-garde organisée, la seule qu'il y ait, si défaillante et usée qu'elle soit... Nous risquerions, en cherchant à

rénover la révolution, de déchaîner les forces ennemies des masses paysannes... C'est le parti qu'il faut guérir, à tout prix. Peu importe qu'il nous passe sur le corps, si c'est pour ressusciter demain quand la classe ouvrière...

Nulle évasion possible, en attendant.

– Thermidoriens ! murmura Rodion. Fils de chienne ! Excuse-moi, camarade Varvara, c'est bien ce que je pense d'eux, alors il faut que je le dise tout haut...

– Thermidoriens suffit, dit Varvara doucement. C'est exact.

– Non. Pas assez, cria Rodion, comment dire en termes marxistes : fils de chienne ? Fils de sale bête humiliée, qu'on a battue, traitée à coup de pieds dans le ventre, nourrie des restes et qui n'est bonne qu'à mordre les pauvres ? Donne-moi la terminologie scientifique, toi qui es instruite ? Qu'est-ce qu'il aurait dit, Hegel, s'il avait vu cette racaille bureaucratique sucer le sang du prolétariat victorieux ? Et Vladimir Illitch, qu'est-ce qu'il aurait dit ?

– Je crois bien que Lénine aurait dit comme toi, fit sérieusement Varvara.

Ils firent ensemble le tour des hypothèses, étudièrent la conduite à tenir, conclurent que l'on ne savait rien des messages, qu'une trahison était impossible, mais qu'il fallait s'attendre au pire, par principe. Le Georgien va renier une fois de plus ses actes d'hier, il lui faut des victimes pour manœuvrer le parti ; nous serions bien dangereux si nous existions au sens politique du mot.

Ici, Avélii coupa Varvara.

– Si nous existions, dis-tu ? Tu crois donc que nous n'existons pas ? Je me le suis souvent demandé. Nous existons comme un germe dans la terre, comme un remords dans une conscience malade, mais nous ne sommes rien de plus...

La prison les cernait déjà, ils en éprouvaient une sensation d'étouffement, même sous le vaste ciel encore transparent.

– N'y allons ni ce soir ni demain, dit Avélii. Qu'ils viennent eux-mêmes nous chercher, ces fils de chiennes, selon Hegel et Lénine...

– Oui, laisse tomber ta boulangerie, Varvara. Le pain de la misère, on le répartira bien sans toi. Respirons librement cette nuit...

Ils convinrent de passer la nuit dans le bois au-dessus du fleuve. Avélii alla détruire les messages, chercher des couvertures, du savon, du pain. Rodion dit :

– Je veux voir encore une fois la ville...

Quelle tristesse chantante l'y appelait ? Il n'eût pas su l'exprimer. Il se promena, parmi les gens, sur le boulevard des Soviets. On voyait sur des affiches de cinéma des marins de l'an 17, aux vareuses barrées de cartouchières, lancer au monde un appel véhément. « Que faire, petits frères ? » leur demanda Rodion qui se reconnaissait en eux, né dix ans trop tard parce qu'il y a un destin ou parce qu'il n'y en a pas ? Ce n'est peut-être plus un problème : le destin, il faut le faire, d'une rude main de prolétaire, et puis tant pis si j'en crève ! Des pompiers, au pied d'une tour en briques rouges,

ramenaient leurs chevaux à l'écurie. Rodion flatta du plat de la main la croupe d'une puissante jument. Le rouquin boudeur qui la soignait lui parut sympathique, avec ses biceps durs. Une lanterne lui éclairait la face en contrebas. Rodion le plaignit de n'être point conscient. Vivre sans savoir, obéir, berné par tous les mots d'ordre, obéir sans servir la grande cause unique, plutôt mourir au plus froid de vos prisons, fils de chienne ! Rodion se reposa sur des pierres tombées de la corniche de l'église Saint-Nicolas, en contemplant la place Lénine, le petit buste de Vladimir Illitch oublié juste au centre de cet espace abandonné, les trois maisons en pierres prises à des riches, autrefois, pour la justice, où siègent maintenant la Sûreté, le Comité du parti, le Soviet, en un mot, l'injustice. Une chèvre tachetée, suivie de deux amusants petits chevreaux noirs, broutait l'herbe noire autour du monument. Les gens traversaient la place en diagonale, se dirigeant vers les fenêtres éclairées du club des syndicats, rue du camarade Lébedkine. Rodion admira le ciel au-dessus du toit, dont le bleu, en s'assombrissant, devenait plus intense... Tellement tranquille, Rodion, que la chèvre amena ses petits près de lui pour qu'ils broutassent autour de ses bottes. Rodion naissait au calme et les bêtes le sentaient incapable de leur jeter une pierre... S'il ne pensait pas c'était parce que la pensée mûrissait toute seule dans son cerveau : comme s'assombrit le ciel. Au premier étage de la Sûreté, des lampes s'allumèrent. « Travaillez, travaillez jour et nuit, vous serez tout de même emportés... La glace se rompt après le long hiver, les eaux printanières l'emportent... Ce sera beau quand elles déborderont... vos dossiers, vos papiers, toutes vos sales petites condamnations tapées à la machine à écrire, et vos prisons, toutes, les vieilles baraques en bois ficelées de barbelés, les constructions modernes en ciment, comme en Amérique, tout ça sautera... » Rodion perçut que c'était en lui une certitude. « Tout, tout sautera ! » Il en fut illuminé. L'homme ne peut pas avancer d'une heure la venue du printemps, il faut donc qu'il subisse tout l'hiver ; mais il sait que les saisons se succèdent. Qu'il attende avec confiance ; la barque prête, l'âme prête. Et si le temps lui est ravi, s'il est lui-même soufflé avant l'aube, comme une petite bougie clignotante par le grand vent de l'espace ? « C'est moi cette petite bougie », pensa Rodion, qui se vit seul, sur la place déserte, séparé des camarades, ignoré de tous, attendu par la prison, assis sur des décombres... « Eh bien, je m'en fous, le matin se lèvera tout de même... »

Un groupe sombre sortit de la porte de la Sûreté et s'avança vers le milieu de la place. De près, Rodion distingua une masse indistincte de prisonniers loqueteux entourée de soldats qui tenaient le doigt sur la gâchette du fusil. Un chien rôdait autour de ces hommes, la langue pendante, bête traquée qui aurait soif toute sa vie, bête esclave, bête de police dressée par l'homme à traquer l'homme, bête à tuer. Ce groupe d'esclaves croisa des gens qui allaient se distraire au club en assistant, sur l'écran, aux mésaventures du *Bienheureux Savetier* : il achetait l'emprunt à lots, émis pour la construction du socialisme, et il gagnait le gros lot et la jolie voisine lui découvrait un grand cœur, et... Rodion suivit des yeux les prisonniers, leurs gardiens, le chien de police, seul être qui se détachât du groupe avec une individualité distincte, canines et prunelles luisantes, large gueule assoiffée... « Je suivrai ce chemin la semaine prochaine, pensa Rodion. Je serai avec vous, camarades ! Je suis déjà avec vous tout entier... » Car il ne doutait pas que ces captifs fussent des victimes : les plus immondes sont aussi des

victimes et ce sont même les nôtres depuis que nous avons pris le monde en mains.

Huit heures tintèrent quelque part, personne ne passa plus. Une fillette vint chercher les chèvres ; des étoiles percèrent dans le bleu intense du ciel, deux fenêtres de la Sûreté s'éteignirent au même moment, puis les projecteurs de l'entrée éclatèrent doucement. Surgi de l'ombre, le factionnaire, l'arme prête, horizontale, arpenta sans bruit, avec une régularité de mannequin d'horlogerie, son morceau de trottoir phosphorescent. Et Rodion vit distinctement la machine qui faisait mouvoir cet automate ; elle allumait, elle éteignait les ampoules électriques dans les bureaux, au-dessus des dossiers, elle faisait tinter les téléphones, elle suscitait dans les cœurs – mais pas dans le sien, non ! pas dans le sien – des angoisses, elle jetait sur la petite place noire le groupe des captifs, les uns gardant les autres, ceux qui avaient faim et ceux qui portaient les fusils chargés, et jusqu'à la bête humanisée, aux instincts châtrés, qui ne prendrait plus jamais un élan libre... Quelqu'un tournait une manette et les petits soldats rouges se mettaient en mouvement ; autre déclic, un courant passait dans leurs crânes, ils s'arrêtaient net, ils abaissaient leurs fusils, clac, clac, les captifs qui cheminaient devant eux s'écroulaient dans la tombe. Autre manette : les trains se mettaient à rouler, les rotatives à tourner, les foreuses à forer, les orateurs à clamer : *Gloire au Chef ! Gloire à nous, gloire, gloire...* comme dans le poème de Mayakovski...

Rodion, le menton sur son poing, disparaissait dans la nuit, une fois de plus en tête à tête avec les problèmes. Seulement, cette fois, les moindres fibres de son être savaient qu'il serait demain dans une cave de la Sûreté. Dimitri y était déjà, le vieux Ryjik y était, des milliers d'inconnus y étaient, y vivaient, y mouraient sans doute et il se sentait écartelé entre un oui et un non également amers, également vrais, également nécessaires, également durs. Je consens. Je ne peux pas. Les machines, quand elles se mettent à travailler contre l'homme, on doit jeter un boulon dedans, et elles se cassent, elles ne sont plus que ferraille morte. Les machines sans âmes nous les avons faites, nous avons bien le droit de les démolir, nous en ferons d'autres. Je le sais, moi, Rodion. Une volonté pareille à une lumière le redressa. Qu'espérons-nous ? Qu'attendons-nous ? Mais nous sommes fous de résignation ! Impossible de vivre ainsi, je vous dis que c'est impossible, camarades ! Impossible de mourir ainsi, à moins que l'on ne nous tue. Rien à attendre que de nous-mêmes. « L'histoire, dit Hegel... L'histoire, c'est nous qui la faisons, nous sommes historiques aussi, comme tous les pauvres diables... » Cette machine, il n'est pas sûr qu'elle s'arrête et s'écroule un jour toute seule, il faut la démolir. Une autre révolution, voilà, que nous ferons tout autrement. Je ne peux pas savoir comment, mais ce sera tout autrement. Et d'abord leur échapper. Assez.

Il marcha d'un pas léger jusqu'au lieu du rendez-vous où l'attendaient Avélii et Varvara pour passer ensemble leur nuit d'avant la prison. De la terre, dure sous ses pieds, supportée elle-même par les roches noires, une simple énergie montait à travers ses membres, fraîche, aimante et tenace, pareille à l'évidence... Il suivit, à travers bois, un étroit chemin que la Voie lactée remplissait d'une faible lueur. Et tandis qu'il se rapprochait des camarades, les paroles qu'il leur apportait, brûlantes et comme ailées, perdaient leur force persuasive ; il n'en restait plus que des mots banals, faciles à réfuter avec d'autres mots.

– La pensée marxiste, Rodion, doit être objective. Cette dictature qui n'est plus que violence et mensonge contre le prolétariat est encore prolétarienne, malgré elle, puisqu'elle maintient le régime de la propriété établi par la révolution d'Octobre...

Rodion maîtrisa une sorte d'exaspération. Suis-je condamné à ne point comprendre ? à ne point savoir ? Une confiance victorieuse pénétrait pourtant ses membres. Il découvrit Varvara et Avélii, étendus l'un contre l'autre, entre les racines moussues d'un sapin. C'étaient deux visages indiscernables qu'il pressentit plutôt qu'il ne les entrevit, si proches que leurs souffles se confondaient. La voix étrangement tendre de la femme lui offrit du pain.

– Donnez, dit-il gaiement et il s'amusa, dans la nuit totale, à chercher de ses mains la main qui lui tendait un croûton de seigle.

Ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, veloutée sous les branches étendues de l'arbre. Sans doute une vague phosphorescence d'étoiles parvenait-elle jusqu'ici, car Rodion crut bien voir tout à coup l'étroit visage lisse de Varvara sur lequel flottait, sans sourire, une béatitude. Le profil d'Avélii s'enfonçait entre la joue et la nuque de la femme, dans sa chair chaude et ses cheveux. Le silence s'éternisa. Un moment passa et il fit plus noir encore, d'un noir d'abîme. Rodion sentit la terre glacée, le pain amer, la coupole des branchages oppressante. Avélii et Varvara se parlaient tout bas, au ras du sol, de la prison, de la vie, de l'amour, du prolétariat, de la prison. Rodion prêta un moment l'oreille à leur murmure : ce fut angoissant... Puis il alla s'étendre à quelques pas de là, sur la mousse froide, de manière à voir un lambeau de ciel entre les cimes des sapins. Des rayons ténus reliaient toutes les étoiles entre elles, cela faisait un tissu de mystérieuse lumière. Où finissait la nuit, où commençait la clarté ? Où finissait la clarté, où commençait la nuit ? Rodion s'endormit les yeux ouverts.

Avélii et Varvara descendirent le lendemain dans un monde souterrain qu'ils connaissaient déjà, où l'on vivait d'une vie larvaire et doucement délirante... Aux fenêtres – car ces caves affleuraient au sol – garnies de fils de fer barbelés, manquaient la moitié des carreaux : et toute la poussière noircie des années recouvrait ce qui restait de vitre. Douze femmes ici, dix-sept hommes là-bas baignaient dans la même chaleur animale, respirant les mêmes relents de défécation, tuant le temps avec les mêmes récits d'infortune. Les femmes s'allongeaient à tour de rôle pour dormir sur des planches qui puaient la punaise. Son tour venu, Varvara avait pour voisine une maigre femme de pêcheur aux pommettes aiguës, inculpée de spéculation, et une vieille à bandeau noir, inculpée de sorcellerie et propos contre-révolutionnaires. Celle-ci lui dit le premier soir :

– Veux-tu que je prie un peu pour toi ma colombe ?

– Non, fit Varvara, merci, je ne suis pas croyante.

– Alors, pas pour toi, pour ton ami, insista la croyante. Mon cœur sent qu'il en a besoin...

– Si tu veux, répondit Varvara, dans un haussement d'épaules, mais avec une crispation intérieure...

Avélii vécut parmi des voleurs, gens de l'endroit, commis des coopératives, pêcheurs,

déportés spéciaux, un pickpocket de Tiflis, jeune vagabond qui racontait avec art des histoires compliquées :

« 1^{re} partie : *L'Amour* ; 2^e partie : *Tragique surprise* ; 3^e partie : *Espérance et Désespoir*. Y aura encore trois parties demain, camarades et citoyens, pour ceux qu'on n'enverra pas cette nuit faire un petit tour gratuit au planétarium naturel dont personne n'est jamais revenu. *Amen !* »

Ces allusions visaient des jeunes gars mornes avec lesquels il semblait avoir un compte particulier, menacés de la peine capitale pour avoir maintes fois, dans les nuits sans lune, visité les stocks de la coopérative réservée des fonctionnaires du parti et de la Sûreté.

Le pickpocket errant connaissait l'envers de toutes les grandes villes, les cabarets du Maidan, à Tiflis, les cartes marquées, la coco, les filles trop fardées, nues sous des roquettes d'indienne à fleurs, qu'on trouve aux Krestchatiki, sur la hauteur de Kiev, cité merveilleuse, et qui font l'amour dans les buissons, pour cinq roubles, trois roubles quand on est un vrai de vrai, – et pour rien quand on sort de taule ! – il connaissait les repaires des environs du marché de Smolensk, à Moscou, les filles de la Néglinaya qui se vendent sur le trottoir, juste en face des nouvelles bâtisses de la Banque d'État, les coins intéressants de Ligovka et de la Pouchkinskaya, à Léninegrad, hantés par de vrais bandits à casquettes comme Kolia-dent-d'or, Artem l'unijambiste, Pouzaty-Chaitan, Frappe-Ventruée.

– Fusillé, ce frère-là, il y a pas longtemps. L'était vraiment trop gros pour se cacher à c't'époque de gens maigres : il pouvait tout d'même pas passer pour un grand technicien... C'était pourtant un grand technicien pour de vrai : il aurait démonté et bazaré pièce par pièce les turbines du Dnieprostroy...

Le vagabond aux mains subtiles prit Avélii en amitié « parc' que t'es franc, toi, et t'as du mérite à voyager dans c'sale bateau pour ton plaisir... Un soir j'te raconterai, rien qu'à toi, c'qu'elles sont douces les filles des repaires, ah, tu sauras, c'est comme un conte... »

Et c'était la prison, comme un conte, ce murmure d'hommes, ces ombres rassemblées, disparates et charnelles, ce cœur à cœur, ce chair à chair, cette peur sans peur, la faim aux entrailles, les commencements de scorbut faisant branler les dents dans les gencives. La plupart des prisonniers étaient si faibles qu'ils ne s'offraient même plus pour la corvée de soupe à faire deux fois par jour : deux rues à traverser, toute la cour de la Sûreté... Avélii y allait régulièrement, en quête d'une joie unique qui suffisait à remplir ses jours, ses nuits, jusqu'à son sommeil. Car il passait devant la prison de Varvara, et, dans l'angle d'un carreau cassé, les yeux de Varvara l'attendaient, calmes, éclairés par le soleil de minuit.

Fédossenko disposait de quatorze jours pour monter l'affaire : dix-huit au plus ; encore, son rapport ne pourrait-il être mentionné, dans ce dernier cas, au bulletin mensuel de la Sûreté. Il comprenait bien que, finie trop tard pour être utilisée en vue de la conférence du parti, l'affaire perdait tout sens. Les règles exigeaient au dossier des

preuves formelles de culpabilité, aveux ou dépositions accusatrices, afin que les responsabilités de la police politique devant la Commission de Contrôle du parti fussent à couvert. Le document Rodion ne vaudrait que confirmé par une déposition au moins. Rodion, pour comble, se cachait en ville ou dans les bois. On le prendrait toujours assez tôt, buté comme les autres. Ryjik et Elkiné refusaient de répondre, à moins qu'il ne fût question de chefs d'accusation précis ; ils exigeaient d'être transférés à Moscou. En attendant ils écrivaient à la Commission centrale du Contrôle du parti. Leurs épîtres, lues par Fédossenko, bien qu'il n'en eût pas le droit, étaient d'une froide brutalité. Ils faisaient suivre leurs noms de l'indication sommaire des services rendus au parti dans les années terribles et cela seul contenait le plus révoltant reproche et – « prévoyant de longue date que le médiocre Bonaparte asiatique, dont vous vous êtes faits les valets sans intelligence ni scrupules, serait amené à liquider le parti du prolétariat » – ils citaient la plate-forme de l'opposition, les décisions des congrès, les statuts du parti, les textes de Lénine, pour terminer par des apostrophes blasphématoires comme celle-ci : « Que ferais-tu de plus Koba-Djougachvili-Staline qui seras demain Caïn, que ferais-tu de plus si tu n'étais comme Azev que l'instrument d'une canaille policière de la bourgeoisie ? Chassé du parti en 1907 pour l'avoir fait glisser vers le banditisme des grands chemins, opportuniste en 1917, opportuniste en 1923, souffleté par Lénine dans sa dernière lettre, adversaire de l'industrialisation jusqu'en 1926, apologiste des paysans riches en 1926, complice de Tchang Kaï-Chek en 1927, responsable du massacre inutile de Canton, fourrier du fascisme en Allemagne, organisateur de la famine, persécuteur des léninistes prolétariens... » Ryjik avait tracé ces lignes-là – et beaucoup d'autres lignes véhémentes, – de son écriture impersonnelle qui enfonçait dans le papier gris chaque lettre. Et à chaque phrase, tandis qu'il écrivait, Ryjik avait bondi pour marcher dans sa cellule en gesticulant. Il interpellait l'Autre : « Koba ! Koba ! Gredin ! Qu'as-tu fait du parti ? Qu'as-tu fait de notre cohorte de fer ? Toi, souple comme un nœud coulant, – toi qui nous as menti à chaque congrès, à chaque séance du Bureau politique, salaud, salaud, salaud... » Ryjik se cognait au mur, pourchassant l'Autre, le Puissant, qui reculait devant lui à petits pas dans ses bottes luisantes, son uniforme bleu portant le petit drapeau rouge de l'Exécutif central épinglé sur le sein droit : l'Autre de 1919, cet inquiétant sous-officier oriental, au visage étroit et basané, qui n'avait à donner à la révolution que sa dure volonté de montagnard, son esprit jaloux, toujours dominé par l'événement ou par de plus clairs esprits ; – et dès lors amer, déjà chargé de soupçon, de ressentiment, armé de perfidie. Et le Ryjik d'aujourd'hui, plus du tout celui de leurs rencontres fraternelles de Tsaritsyne, dans la confiance et le danger, alors qu'ils déchaînaient ensemble l'incendie sur le monde, mais ce vieillard au teint exsangue, à la bouche grise, vêtu en plein été d'une vareuse fourrée, grelottant par moment, le harcelait inutilement : « Me répondras-tu à la fin ? Qui t'a amené les vivres et les munitions à la onzième heure, qui ? Ah, tu veux maintenant que nous crevions tous dans tes prisons... » Ryjik s'arrêtait net devant le mur blanc-sale pour y lire une petite inscription énigmatique, tracée au crayon d'une main de quasi-illettré :

Prokofii Vétochkiné
pêcheur
si jeune

Que Dieu ait son âme

« Et celui-là, ce Prokofii là, qu'en as-tu fait ? Et tous ses pareils ? »

Ryjik revenait à la table, les maxillaires soudés, et il ajoutait une phrase à l'épître – que l'autre lirait sûrement, dans son Kremlin, avec honte et dépit...

... Maintenant Fédossenko, lisant ceci, était gagné par un mauvais trouble. *On* saurait qu'il avait lu ce texte redoutable et, comment, en vérité pourrait-il l'oublier ? On saurait qu'il ne l'oublierait plus. Tels mots s'en détachaient, se fichaient malgré lui dans sa cervelle, ainsi que des clous secrets ; ils s'y attacheraient à l'image vénérée du Chef, ils la déformaient, ils la saliraient. Le poison de la contre-révolution s'insinuait dans son cerveau, – mais le pire, l'irréparable c'était *qu'on* le saurait... Il scella l'enveloppe contenant les deux plaintes. « Transmis à la C.C.C. du parti sans en avoir pris connaissance, conformément à la circulaire du... » Eh, qui le croirait ? Les détenus remettaient leurs messages ouverts.

Fédossenko, fit aménager pour Ryjik une cellule convenable, avec table, chaise, lit, deux volumes dépareillés des œuvres de Lénine... « Attends un peu, que je reçoive seulement l'ombre d'une indication à ton sujet et tu verras si tes titres m'en imposent, je t'en ferai tâter de la paille, de la pierre noire, de la soupe au poisson salé... » Par une suprême habileté dans la scélératesse, Ryjik le compromettait, lui, inébranlablement fidèle à la ligne générale, pur de toute pensée, dévoué à mort au Chef, – à « Koba, l'organisateur de la famine, fourrier du fascisme en Allemagne... » – Fédossenko, tout bas, jura ignoblement de voir dans son esprit l'épithète exécrationnelle se coller toute seule à la haute image de...

Le camarade Knapp, chef de la région, son supérieur, entra familièrement sans frapper.

– Eh bien, cette difficile affaire ? Nous avons si peu de temps, Aléxi Aléxiitch...

Voûté, la poitrine plate, Knapp portait sur des épaules de vieux tuberculeux, au sommet d'un cou fripé d'échassier, une petite tête ridée où les verres mêmes de ses lorgnons luisaient en gris... Il se montrait peu, laissant faire ses subordonnés, absorbé lui-même par la rédaction des rapports au Centre qu'il écrivait dans sa langue particulière d'ancien prisonnier allemand. Cette fois, il fut amical, parla de choses et d'autres.

– Quand vous aurez fini, Aléxi Aléxiitch, nous ferons ensemble une bonne partie de chasse... heu... heu...

Fédossenko sentit sa chance se préciser. Knapp ne lui fit qu'une recommandation, mais pour la faire prit sa voix de service, indifférente, accordée aux reflets gris de ses lorgnons :

– Naturellement, la procédure doit être prompte, efficace et tout à fait régulière...

Knapp se retira d'un pas léger. Il perdait jusqu'au souvenir du petit commis aux écritures de l'hôtel de ville de Nuremberg, Gottfried Knapp, membre du parti ouvrier social-démocrate, qui faisait en 1910 des économies pour s'acheter un mobilier Tietz, avant les mobilisations, les bombardements, les dévastations, les réquisitions, les

épidémies, les révolutions, les répressions, la Volga, l'Oural, Tachkent – l'An Mil en un mot. Il exigeait de ses subordonnés un zèle très apparent, pour qu'on le remarquât. À quoi sert, en effet, le zèle qui n'est point remarqué ? Et la vie est si fatigante : économisons nos peines. Il n'embêtait personne, relégué lui-même dans de petits postes nordiques en raison d'une sympathie déraisonnable pour Clara Zetkin, liée à la droite allemande, Brandler, Talheimer, traités dans l'internationale en éléments douteux, puis exclus. De temps à autre, Knapp allait à la chasse. La Ford le déposait en bordure d'un fourré où il entrait résolument, précédé de son chien. Deux ordonnances l'attendaient au milieu du silence vivant des bois. Knapp marchait une demi-heure, à grandes foulées, s'éloignant peu de la ligne droite. Il s'enfonçait dans le silence, contemplait une haute fourmilière, souriait de toutes ses dents jaunes au chien qui revenait lui annoncer, par des frémissements, la proximité d'un terrier. « Pas encore ici, mon ami, pas encore. » La bête le regardait amicalement comme personne d'autre au monde. Knapp se mettait à siffler entre ses dents, de plus en plus fort, jusqu'à remplir la futaie d'une modulation continue, enchantée... Si une balle précise l'avait tué, à l'un de ces moments-là, il serait mort bien au-dessus, bien au-delà de lui-même.

Knapp voulut interroger Elkiné dont Fédossenko n'avait tiré que deux ou trois plaisanteries vexantes.

– Nous sommes entre anciens du parti, camarade Elkiné...

– Vraiment, camarade Knepe...

– Pardon, Knapp...

– Non, Knepe, je vous en prie, estimé camarade, je ne saurais prononcer Knapp : car j'ai connu un chien couchant qui portait ce nom-là...

Elkiné respirait l'insolence. Knepe hocha la tête en grimaçant. « Espèce de rat crevé », pensait Elkiné, l'air joyeux.

– Avez-vous des déclarations à faire ?

– Non.

– Des réclamations à présenter ?

– Si fait. Un tas, que vous avez dû recevoir par écrit. Votre boîte n'est nullement à la hauteur du socialisme, citoyen chef. À commencer par les punaises...

– Je sais. Croyez-vous que nous soyons, vous et moi à la hauteur du socialisme ?

– Moi, oui. Vous, non. Je doute que vous soyez d'un degré au-dessus de la police d'Empire...

Knepe lui jeta un coup d'œil vague. Les répliques de cet homme de l'An Dix-Huit tiré d'une cellule de l'An Trente-Quatre lui rappelaient d'une façon saugrenue, sa jeunesse, les petites Tchékas ambulantes, les jours et les nuits de danger, un enthousiasme sûr de lui-même, sûr de tenir le monde – et depuis si longtemps effacé de l'âme...

– Drôle d'être, fit-il, entre ses dents avec lassitude. Bon. Au revoir.

– N'est-ce pas que c'est ennuyeux, toutes ces formalités inutiles, camarade Knepe ? dit encore Elkiné avec la condescendance la plus blessante qu'il se pût donner.

L'arrestation de Rodion n'apporta rien de neuf : on savait bien qu'il viendrait lui-même se faire enfermer, car l'opposition est disciplinée, on les tient, tous les uns par les autres... Il vint en effet. Reçu par le : « Qu'est-ce qu'il vous faut ? » très sec du Malingre, le gars dit :

– Je viens vous demander des nouvelles de mes camarades.

– Mais ils vont très bien. Chez nous, tout le monde se porte très bien, répondit le Malingre, qui après tout, le croyait peut-être. Vous allez du reste vous en convaincre...

Il conduisit Rodion à l'isolement, dans une cave où la pierre noire était nue ; un crépuscule perpétuel y tombait par le soupirail grillé. Au-dessus, dehors, cheminait un factionnaire ; un faible bruit de pas signalait des passants dont l'ombre sans lignes remplissait une seconde la grisaille.

– Vous voyez, citoyen, dit le Malingre, vous avez de l'air.

Quand il eut perdu dix jours, Fédossenko fut près de perdre la tête. Kostrov même résistait, en dépit de ses déclarations de loyalisme, en dépit de sa maladie de cœur, du manque de nouvelles de sa femme et de sa fille, en dépit d'une cellule infecte où on le laissait en tête à tête avec un misérable qui s'éteignait sur ses déjections. Il vieillissait à vue d'œil, hirsute, la face bouffie, l'œil droit tourmenté par un orgelet, le teint bilieux. Il passait ses journées vautré sur la paille, le plus loin possible de l'autre, remuant le moins possible pour ménager ses forces défaillantes. Fédossenko le fit amener une dernière fois dans son cabinet. – Cette fois, je le briserai, ou l'affaire est fichue et mon avancement aussi.

– Asseyez-vous, Kostrov. Ah, vous avez mauvaise mine. J'en suis fâché pour vous. Si je vous traite durement, c'est que j'ai des ordres. Quand la République traverse une telle crise, ce n'est pas le moment de ménager des gens à double face. Les ennemis déclarés, nous les traitons mieux ; ils méritent une certaine estime, et puis avec eux, on est fixé. Ils n'en sortiront peut-être jamais, on peut bien leur donner la seule cellule aérée, n'est-ce pas ? Kostrov, je vous fais un dernier appel, dans votre intérêt. Entendez-moi bien : la chance que je vous offre est la dernière. Déclarez-moi : je suis trotskyste, – et refusez de répondre. Vous serez tout de suite mieux traité, je clos l'instruction, je vous envoie demain le médecin. Cet aveu-là me suffit de votre part. Vous serez naturellement traité avec une rigueur accrue pour nous avoir si longtemps trompés. Mais la prison ne vous fait pas peur, je le sais.

(C'eût été pour Fédossenko le blanc-seing idéal ; l'avantage inespéré de démasquer un opposant masqué depuis des années, bref un coup de maître...)

– Vous hochez la tête ? Vous refusez ? Alors, je veux essayer de vous croire. Je vous parle comme à un camarade de parti : je suis à mon poste, un bolchevik comme vous. On vous a torturé en Roumanie ? On m'a poignardé en Transcaspié. Nous survivons pour la même cause. Vous et moi, c'est pour la patrie socialiste que nous sommes ici. – Mais fumez donc. Prenez toute la boîte, vous l'emporterez... Je vous donnerai tout à l'heure de bonnes nouvelles de votre femme et de votre enfant. Avant de vous interroger, c'est moi qui vais vous apprendre certaines choses secrètes...

Kostrov émergeait de l'anéantissement. Si on lui préparait ici quelque nouvelle canaillerie, du moins cette voix avait-elle des accents humains. Et elle disait vrai, nous sommes du même parti. Lointaines, bizarrement amenuisées, les images de Ganna et de Svétlana traversèrent son esprit. Vivantes, l'une et l'autre. Des paillettes lumineuses coururent dans ses veines. Fédossenko l'enveloppait d'une voix confidentielle. Vous ne vous doutez pas de ce qui se passe dans les campagnes. On croit surmontée la résistance des paysans à la collectivisation ? Allons donc ! Tenez, sur le bétail, les emblavements et les crimes sociaux dans les campagnes, quelques chiffres impubliables... Ici, Kostrov, intéressé, plaça une question. En effet, la situation se révélait d'une gravité inattendue. Comme les journaux mentent ! (Constatation qui n'arrange rien.) D'autre part, les préparatifs du Japon et de l'Allemagne, l'état des transports, la situation de la Trésorerie-réserve d'or, le sabotage persistant dans le bassin du Donetz, Kostrov, vous saisissez à la fin où nous en sommes ?

Kostrov, tout à fait redressé, dit : « Oui. »

Danger partout. La puissance de l'État prolétarien touchée dans ses œuvres vives – et l'impossibilité de publier ces choses qui désarmeraient toutes les oppositions, car le Chef – peu importe son caractère personnel, peu important des discussions théoriques et des actes qui n'appartiennent plus qu'à l'histoire, – demeure en ces circonstances, le rassembleur unique des forces du parti. Son autorité personnelle est notre principale chance de salut, – est-ce que vous ne le voyez pas Kostrov, vous un vieux du parti ? Seriez-vous tellement aigri par vos déboires personnels ?

– Non, dit Kostrov avec élan. – Camarade Fédossenko, je vous prie de... Mais c'est la raison même pour laquelle j'ai fait ma soumission au Comité central dès 1928... je...

Fédossenko le laissa se lever, tourner dans la pièce d'une démarche flottante d'homme ivre. Qu'il était sale ! Des brindilles de paille dans les cheveux, la nuque épaissie de poils gris... Fédossenko le rejoignit dans l'angle de la pièce, entre le coffre-fort et la porte du secrétariat, pour l'adosser amicalement au mur.

– Vous ne savez pas encore tout, Kostrov... C'est le moment que ces écervelés de l'extrême-gauche, ces inconscients qui font, malgré eux, l'impossible pour déchaîner contre le pouvoir des Soviets, les masses arriérées et mécontentes, choisissent pour conspirer... Vos camarades d'ici, tous ces Ryjik, ces Elkin...

Des rapports sur la déportation à Kansk, à Minoussinsk, à Tourgaï, à Krassnokokchaïsk, joints à ceux des directeurs des centrales de réclusion, faisaient toucher du doigt une vaste organisation clandestine, ramifiée par l'U.R.S.S. entière, rattachée à des centres de l'étranger... Ils sont de bonne foi, ils ont de la flamme révolutionnaire, nous savons comme vous, Kostrov. En sont-ils moins dangereux ?

– Et maintenant, je vous le demande, avec qui êtes-vous ? Avec eux, avec nous ? Si vous êtes avec nous, il faut m'aider tout de suite. L'affaire de Tchernobé n'a pas beaucoup d'importance, mais je dois y voir clair. Quelles thèses discutaient-ils ? Vous devriez le savoir par...

– Mais celles de Verkhnéouralsk, bien entendu, celles du Bulletin sur la liquidation des kolkhozes faiblement outillés, sur l'esprit d'aventure et d'exploitation qui préside à

l'industrialisation, sur *l'Aleanza Obrera* en Espagne...

On demeurait sur le terrain des idées, mais déjà la seule mention de Verkhnéouralsk accusait Varvara, établissait une liaison avec la Fédération des gauches de l'isolateur ; la mention du *Bulletin* faisait remonter cette liaison jusqu'à Prinkipo, Berlin, Paris ; *l'Aleanza Obrera* qu'est-ce que c'est ? de l'italien ou de l'espagnol, quelque chose concernant l'internationale communiste en tout cas... Fédossenko se fût frotté les mains, s'il n'avait fallu jouer serré. Son dossier prendrait une allure magnifique...

– Ne nommez personne, si vous le préférez, Kostrov, je respecte vos scrupules. Parlez-moi des idées avec précision. Je note...

Le nom de Rodion figura pourtant, au bout de deux heures, dans la déposition détaillée de M.I. Kostrov sur l'activité illégale du centre trotskyste de Tchernooé. Kostrov, épuisé par son effort mental, se tenait la tête à deux mains ; il espérait encore n'avoir rien dit de compromettant pour qui que ce soit, ces idées étant connues, – mais un dégoût physique de lui-même le crispait. Peut-être était-ce simplement la faim.

Fédossenko sonna. Lui aussi se sentait rompu. Au Malingre qui entra, il commanda tout bas :

– Faites-lui donner un bain. La soupe du corps de garde. Une cellule propre.

Le Malingre, au port d'armes, répondit :

– Bien, camarade chef. J'ai à vous faire rapport, camarade chef, sur la réclamation du détenu Rodion, qui s'est présenté lui-même ce matin. Il demande à passer des aveux, camarade chef.

– Quoi ?

– Exactement, camarade chef, comme je l'ai dit.

Kostrov s'en allait, un incroyable léger petit carton entre les doigts : carte postale timbrée de Moscou, de l'écriture de Ganna... Aucune fièvre ne s'allumait pourtant en lui. Las et comme vidé de lui-même, il prenait le chemin du souterrain. Le Malingre le devança aimablement.

– Non, par ici, citoyen, vous permettez...

Par ici, par n'importe où, quelle importance ? Dormir. Finir.

Fédossenko se fit ouvrir la cellule de Rodion. Basse de plafond, il la remplit de sa haute stature. Le petit gars accroupi sur la paille se leva lentement en se brossant du bout des doigts les genoux. Il y avait de la malice ou de la gaîté dans ses petits yeux verts. Il ne salua pas. Pas démoralisé, assurément. Alors quoi ? Fédossenko examina la pierre noire, le soupirail, la litière de paille, Rodion – de bas en haut : des bottes usées à la petite veste de maçon ou de charretier, au nez camus, au visage ingrat, heurté, de petit paysan comme il y en a tant, race de serfs, – vagabonds, ouvriers saisonniers, soldats, tous pareils les uns aux autres sous l'uniforme gris, cousins des coolies dont le grouillement remplit l'Asie entière...

– Bonjour, toi, petit gars, dit enfin Fédossenko, lourdement, car il continuait à ne pas comprendre.

– Bonjour, toi, citoyen chef, répondit Rodion avec un léger sourire.

L'avantage pour lui de prime abord. Sous le tutoiement, le cou de Fédossenko s'empourpra.

– Vous avez des déclarations à faire ?

Mais oui. Les mains dans les poches, Rodion répondit qu'il les ferait par écrit. En substance, il revendiquait toute la responsabilité...

– De quoi ? interrogea Fédossenko.

– De tout. C'est moi seul qui ai tout fait... J'avoue !

– Tout quoi ?

– C'est moi, les thèses. Moi qui recevais les informations. Moi, la liaison avec... Je ne dirai pas avec qui. Il n'y avait pas de groupe, il y avait moi, l'organisateur. Je ne dirai rien de plus...

– Mais tu es fou, gamin ! faillit s'exclamer Fédossenko, désespéré.

La colère naissait dans ses muscles. La déposition Kostrov, fruit de tant de peines, n'accusait explicitement que Rodion et Rodion avouait. Il n'y avait plus qu'une ridicule affaire Rodion, on se moquait de lui. D'un tournemain, en lui mentant à la face, ce petit gars vidait le beau dossier...

– Pourquoi mens-tu ? gronda Fédossenko, enfant de salaud ?

Il le dominait d'une tête entière et toute la lumière grise du soupirail se ramassait sur le bas volontaire de son visage ; il allait avancer sur Rodion, le coller rudement à la pierre noire, le prendre par son cou mince de mauvais enfant et lui apprendre à obéir, vermine ! Mais il ne bougeait pas et Rodion ne reculait pas.

– Je vous défends de me tutoyer, dit Rodion fermement.

– Ah, tu mens ! ah, tu avoues ! ah, tu me défends de... !

Ces trois interjections se cognèrent furieusement sous le crâne de Fédossenko, qui n'articula qu'un han ! et de son poing noué frappa Rodion en plein visage... Tous les deux chancelèrent, l'un dans son élan, l'autre sous le choc et la douleur des lèvres écrasées contre les dents. Les parois de pierre noire, le soupirail, le plafond bas tanguèrent autour d'eux et tous les deux reprirent leur aplomb, face à face, blême le petit gars au regard suraigu, rouge et respirant très fort le chef du service spécial...

– Emmenez cette brute, dit doucement Rodion à quelqu'un, sans doute au Malingre qui devait être là, derrière Fédossenko, à l'entrée du corridor, au Malingre qui avait vu...

– Ah, tu m'injures, moi !

L'énorme Fédossenko se rua sur Rodion, le courba, l'abattit, sentit dans sa poigne une chevelure, une nuque, sous ses genoux un flanc, puis un ventre... Il pesait de tout son poids sur ce corps qui ne résistait pas, il le martelait de ses deux poings, aveuglément...

– Camarade chef, vous permettez...

La voix du Malingre le ramena à lui, le remit debout, rappelé au souvenir glaçant de l'uniforme. Il avait de la paille jusqu'aux épaules, du plâtre aux genoux, d'où ce plâtre ?

c'était singulier, des égratignures et du sang aux articulations des doigts. Les feuilles déchiquetées du dossier tourbillonnaient autour de lui. Rodion lui parut sans connaissance. Le Malingre referma la porte...

... Pas un instant Rodion n'avait perdu sa lucidité la plus aiguë. Il accomplissait plus qu'un devoir : une nécessité. Décharger les camarades. Dérouter l'instruction. Défier la puissance malfaisante. Se donner. Il se sentait assez de force insoupçonnée pour se battre avec n'importe qui. Il eût terrassé le colosse Fédossenko. Renversé, meurtri, le corps labouré de coups, il ne geignait point, songeant confusément. Frappe, brute ! tu ne peux rien de plus. Cela, c'était une idée mâchée entre les dents saignantes ; plus loin, au fond d'un silence béant, régnait un sentiment de puissance. Je peux tout, même crever ici, victorieusement, sous tes bottes. Les verrous tirés, Rodion se mordit la manche. De sa poitrine s'exhala un hurlement étouffé, pas une plainte, un cri inarticulé pareil à celui des loups quand, par les nuits de neige et de faim, toute la tristesse de la terre hurle à travers leur force.

Chaque année, à la veille des semailles du printemps, le pouvoir cherche à se concilier les paysans. Cette fois, une circulaire du Centre avait prescrit, en mars, aux autorités de permettre, (ce qui voulait dire susciter...) la réouverture de quelques églises « sans paraître toutefois encourager une reprise de l'activité religieuse ». Deux mois plus tard *Le Sans Dieu*, organe officiel de la Société des athées, dirigé par un vieux membre du Comité central, dénonçait ces symptômes de renaissance religieuse. Interrogé par la Commission centrale de contrôle le bureau compétent de l'intérieur certifia que le pourcentage des églises rouvertes demeurait inférieur de 0,3 au pourcentage prévu. Le directeur du bureau fut déplacé sur l'heure : on eût souhaité en haut lieu que le pourcentage prévu fût dépassé. Le secrétaire général l'avait laissé entendre : « Eh, qu'ils prient un peu plus ou un peu moins, les paysans, nous nous en foutons, pourvu qu'ils sèment ! » *Le Sans Dieu* n'obtint donc pas du C.C. l'autorisation de poser largement la question. Un des secrétaires du Bureau d'agitation et de propagande lui suggéra : « Attaquez-vous plutôt aux sectes, il y a longtemps que la Sûreté n'a pas regardé dans ce coin-là... » Une série d'articles parut aussitôt dans un petit illustré à couverture mal imprimée en couleur d'un triste vert grisâtre. Le pape, ricanant sous la tiare, y passait de la main à la main à un général polonais une bombe à la mèche fumante... Les articles de troisième page traitaient de *la Renaissance des sectes contre-révolutionnaires*. Knapp les parcourut d'un œil éteint, pendant qu'on lui coupait les cheveux. Mais trois semaines plus tard, la *Pravda* reproduisait avec approbation sept lignes du deuxième de ces articles. Knapp lisait l'organe central du parti d'un bout à l'autre et surtout entre les lignes. « Ah, mais... » Il sonna et commanda pour le lendemain, à son secrétaire, un rapport détaillé sur les sectes religieuses dans le rayon. Bien, chef. Knapp, en attendant, dut s'occuper des déportés sionistes qu'un télégramme lui ordonnait d'arrêter et de transférer sous escorte au centre régional. Étaient-ils deux ou trois ? Pas de doute pour deux. Le troisième, communiste fidèle à la ligne générale, chargé de cours dans un institut de Pédagogie, exclu, emprisonné puis déporté à la suite d'une histoire de dilapidation de crédits, ne frayait pas avec les deux premiers. Bien-pensant et discipliné, le dossier de cet Isaaksohn indiquait qu'il était l'auteur de plusieurs articles sur le

sionisme publiés par un organe du parti. Par surcroît de précaution, Knapp le fit arrêter : on verrait bien à la région, s'il fallait ou non le relâcher. Knapp, en termes voilés, fit part de son doute au Centre régional. Les deux sionistes authentiques, un étudiant juif de Kiev et un vieux boutiquier ruiné de Berditchev, logés dans une cave de la Sûreté, accueillirent l'Isaaksohn avec des ricanements. Quand ils le rencontraient dans les rues de Tchernooé, auparavant, ils détournaient ostensiblement la tête. En prison ils le regardèrent bien en face : sa barbiche grêle, les poches fripées qu'il avait sous les yeux, son teint maladif. Ce fut lui qui détourna la tête.

– Ça vous a bien avancé, lui dit l'étudiant, de trahir la nation juive et d'écrire contre nous tant de saloperies... Hein ?

Le pédagogue surmonta une brusque envie de gémir, mais répondit sentencieusement :

– Jeune homme, je vous souhaite de comprendre un jour que le salut du prolétariat juif est dans la révolution socialiste et que le sionisme est une idéologie bourgeoise et corrompue, *ya, ya, eine korrumpierte kapitalistische Ideologie...* Et maintenant, je vous prie de ne plus m'adresser la parole...

Les deux sionistes se détournèrent de lui avec mépris, et commencèrent entre eux un long débat sur les origines, les causes, les formes, les conséquences morales et sociales de la trahison de certains éléments pourris de la nation juive, ah ! tout à fait pourris « comme une main morte de lèpre, comme un nez effondré dans une plaie syphilitique... » Ils poursuivirent cet horrible entretien tout le temps qu'ils ne dormirent pas, pendant quarante heures. Isaaksohn les écouta sans dire mot avec un morne visage ratatiné, qu'il croyait impassible, mais qui était mou comme celui d'une poupée de chiffons. Au bout d'un jour et demi, la porte s'ouvrit et les chrétiens entrèrent.

Une enquête superficielle révélait à Knapp l'existence à Tchernooé de croyants de plusieurs sectes dangereuses, principalement formées d'anciens déportés envoyés aux Eaux-Noires, les uns sous l'ancien régime, les autres sous le nouveau. Knapp, pour sonder leurs consciences politiques, fit arrêter les vingt-trois plus suspects. Il se trouva parmi ces derniers deux Castrats, Skoptzi, de vieux cordonniers ; et chez l'un des deux, l'on saisit un coffret de bois contenant dans du vieux linge jauni un membre viril tout desséché, des ciseaux, un couteau. Il y avait une très vieille femme qui avait connu le père Illiodore et déjà passé pour une sainte dans un camp de concentration ; elle vendait sur le marché des paniers en osier, tressés de ses mains, et les gens la vénéraient ; des artisans, hommes et femmes de la secte des Flagellants, Khlisty, chassés du Baïkal trois ans auparavant et ils y étaient venus chassés de l'Oural six ans auparavant ; enfin des Baptistes, les plus nombreux, les plus suspects parce qu'ayant correspondu avec l'Amérique, reçu des dollars, envisagé de bâtir une Cité du Soleil en Sibérie, ils paraissaient des ouvriers ordinaires, mais qui ne buvaient ni ne juraient, chose bien extraordinaire ; on arrêta même un Silencieux, robuste pêcheur de quarante ans, à la barbe peignée, au sourire paisible, qui ne parlait jamais sauf en rêve, de sorte que son entourage même finissait pas le croire muet à l'état de veille ; seulement, il entendait tout, une gravité malicieuse veillait au fond de ses yeux et il fut tel dans le cabinet de Knapp, incliné avec dignité, les deux mains croisées sur la poitrine, signifiant d'un signe

de tête qu'il savait lire et écrire, oui, mais ne voulait ni lire ni écrire...

– Ce sont des gens du moyen âge, dit Knapp à Fédossenko, car ils se sentaient, eux, des hommes de l'âge scientifique.

Surmené, la face cireuse, Knapp dormait cinq heures par nuit, tant il avait d'affaires à suivre. Ses sous-chefs procédaient la nuit aux arrestations. L'affaire des salaisons fit arrêter les cinq dirigeants et vingt ouvriers du syndicat commercial du poisson. Trente tonneaux de poisson salé envoyés à la région pourrissaient en raison d'une salure insuffisante : le syndicat affirmait, pièces à l'appui, avoir en vain réclamé du sel, même gris, au trust étatisé du sel. La moitié des quantités fournies, inférieures de 40 % aux besoins, avait vraisemblablement été dérobée par les ouvriers, puis vendue aux petites coopératives des pêcheurs, dont les salaisons restaient mangeables. D'où venait, en outre, le sel livré à la spéculation sur le marché ? Il eût fallu arrêter aussi les deux employés du trust du sel, mais flairant l'ennui, ils étaient partis, laissant sur les planches de leur boutique un écriteau barbouillé d'encre rouge : *Y a pas de sel*. Les trois petites coopératives de pêcheurs n'offraient pas de prise à l'enquête, mais endettées à la Banque d'État et au fisc, ne payaient pas aux échéances, depuis des mois, et l'on hésitait à les faire vendre, car c'eût été ruiner la pêche pour ne mettre aux enchères que de vieux filets que le syndicat du poisson eût acquis à vil prix... Knapp fit arrêter les administrateurs des coopés, en raison du préjudice causé à l'État par leur mauvaise gestion financière. Pur prétexte, car il n'entendait suivre que l'affaire du sel, intéressante parce qu'elle pouvait se rattacher au sabotage de la répartition, en général... Deux autres affaires, survenues en même temps, le débordèrent. Déposées dans la nef de l'église Saint-Nicolas, où le vent, pénétrant par le haut bulbe éventré, apportait tant de poussière que l'herbe commençait à croître sur les dalles, des caisses de mercerie avaient été fracturées, coup monté par les travailleurs des transports avec la complicité du service de surveillance des stocks : dix-neuf arrestations... Le même jour se produisit la débâcle de la fabrique de poisson fumé du nom de Kaganovitch. La révision des livres, prescrite par la Commission de contrôle du parti, faisait ressortir l'insolvabilité de cette entreprise ; la Banque d'État perdait, en première estimation, dix-huit mille roubles, une subvention égale au double de cette somme devenait nécessaire pour maintenir la fabrique en activité... Dès lors, le plan financier du rayon pour l'année s'effondrait, le secrétaire du parti entra dans une colère folle. Voilà comment la fabrique avait exécuté le plan de la commission régionale : en affectant à la production courante les crédits de réoutillage et le fonds d'amortissement ; en majorant de 20 % le contenu théorique des caisses sorties en... Vous y êtes ? De surcroît, les ouvriers y volaient systématiquement entre le cinquième et le sixième de la production globale. Trente-cinq arrestations. Et cela risquait de se compliquer : maintenant, la fabrique manquait de crédits et de main-d'œuvre, alors que les pêcheries continuaient à lui livrer la matière première : le poisson s'avariait, les pêcheries en réclamaient le prix, le procureur téléphonait au Comité du parti, le Comité du parti à Knapp, Knapp à la région, la région-sûreté à la Commission régionale du plan, le Plan au Contrôle, le Contrôle au Comité du parti du rayon... Il eût fallu coffrer aussi le directeur de la Banque d'État qui ne pouvait ignorer l'affectation illégale donnée en réalité aux crédits qu'il accordait et qui, consulté sur la prime de 3 000 roubles à octroyer au directeur de la fabrique, à l'occasion de l'accomplissement

avant terme du plan annuel, avait fourni un avis favorable. Mais le chef du service économique de la Sûreté ne voulut pas prendre l'initiative de cette arrestation ; Knapp hésita à l'ordonner ; si tous les administrateurs du rayon allaient en prison, ne pourrait-on pas lui demander s'il avait dormi jusqu'à ce jour ? Le directeur de la Banque, en apprenant l'arrestation de son copain, le directeur de la fabrique, rédigea contre lui une dénonciation écrasante, qui se référait d'ailleurs à une autre dénonciation, hypocrite celle-là, de beaucoup antérieure, destinée à passer inaperçue. Ce matin prenait ses précautions. Knapp le félicita. Trotskyistes, sionistes, croyants, pêcheurs, ouvriers de fabrique, administrateurs et directeurs d'entreprises, cela fit en trois jours plus d'une centaine de détenus à caser en surnombre... Une centaine de femmes apportaient des paquets de vivres au guichet de la Sûreté. De neuf heures du matin à sept du soir, elles attendaient, patientes, en longue file collée au mur sur la place et toute la ville parlait d'elles sans étonnement. Oui, on arrête, on arrête toutes les nuits, ah, ce n'est pas fini, c'est comme l'année dernière à pareille époque, vous en souvenez-vous, les affaires de sabotage du ravitaillement, de la répartition, de la pêche, on coffrait du monde, ce qu'on en coffrait toutes les nuits, ah ! « Tchernobé ? disait Knapp, un vrai poste de combat... »

... Le plus à plaindre en tout ceci, quant au service, ce fut le gardien-chef de la Sûreté. Ses locaux, caves et cellules, appropriés à cinquante détenus en contenaient l'avant-veille deux cent vingt-sept. Où caser les cent nouveaux prisonniers, où ? Et il y avait les consignes d'isolement, en aucun cas ceux-ci ne pouvaient être mis avec ceux-là... Le commandant s'affola.

– Où vous voudrez, lui cria durement Knapp, noyé dans le dossier fabrique-banque, mais vous êtes responsable de tout. Rompez.

Le commandant eut une idée. L'ancienne écurie, transformée en garage, ne contenait que deux vieilles machines hors d'usage ; cinquante types y dormiraient pas plus mal qu'ailleurs, sur la dure, en attendant d'être transférés à la prison. L'écurie était une sorte de hangar en vieilles planches, isolé au milieu des dépendances de la Sûreté, et entouré de barbelés pour que les chauffeurs n'y pussent venir voler l'essence... N'y logeraient bien entendu que les prisonniers tranquilles, ceux qui ne s'évadent ni ne se battent : les politiques, les administrateurs, les croyants, gens sages.

... Rodion, en entrant dans cette nouvelle prison, la trouva pleine de monde. Des travailleurs singulièrement propres et calmes étaient assis par terre autour des deux vieilles voitures : C'étaient les chrétiens, baptistes, flagellants, castrats... Rodion n'eut pas à les bousculer, si peut que ce fût, car ils s'écartèrent poliment pour lui faire place. Il alla se coucher sous l'une des Ford, le long de la paroi en planches. Il eut pour voisin, à gauche un jeune Juif, à droite un pêcheur barbu, d'une quarantaine d'années, dont les vêtements ne sentaient ni la saumure ni les entrailles de poisson. Le jeune Juif se présenta :

– Déporté sioniste. Et vous, camarade ?

Le pêcheur barbu, interrogé à son tour ne répondit pas, mais tout son visage s'éclaira d'un sourire et il hocha longuement la tête. On est tous des hommes, n'est-ce pas ? du moins Rodion le comprit ainsi, qui n'insista pas.

– Qu'est-ce que Sion ? demanda-t-il rêveusement.

– La lumière sur la montagne, fit le jeune Juif gravement, l'espoir, le salut, la résurrection du peuple d'Israël, notre socialisme attendu depuis la dispersion...

La nuit se fit, qu'ils conversaient encore. Les murmures dans le garage s'éteignirent peu à peu. Un moteur ronfla, tout près, derrière la cloison en planches, qui parut à Rodion extrêmement mince, après les murailles de la cave. Levant un peu la tête, il colla son œil à la jointures de deux planches et vit distinctement la nuit, le bord d'un toit, un peu de ciel merveilleusement sombre et clair... Il se recoucha, immobile, les bras sous la nuque, en proie à un trouble immense. Que la vaste nuit était proche !... Le froid de la terre entra dans ses épaules. Il étendit le bras, le long de la paroi et du bout des doigts sentit le sol friable au bas des planches. Terre molle, cendre, ses doigts la creusèrent d'eux-mêmes. Couché sur le côté, sa main devint comme une bête rusée, qui creusa la terre avec ardeur, tout près de la tête du pêcheur à la barbe rousse, maintenant endormi, les lèvres entrouvertes et faiblement murmurantes : car le Silencieux ne s'évadait du silence qu'à travers le sommeil. Rodion le regardait et Rodion creusait : voici que sans effort sa main passait de l'autre côté, s'y ouvrait. La nuit libre, étoilée, lui rafraîchit la paume... À partir de cet instant Rodion cessa de penser, comme s'il avait fermé les yeux sur lui-même, mais tout son être ne fut plus que lucidité comme s'il avait ouvert sur la réalité d'autres yeux de chair longtemps fermés... Sa main baigna dans l'air éblouissant ; puis elle saisit prestement le tranchant de la planche qui céda sous la pression ; Rodion l'ébranla doucement, irrésistiblement, sans un bruit. De vieux clous rouillés sortirent de leurs alvéoles : il le devina. Ses mouvements étaient sûrs. À plat ventre, le menton sur la terre, le front formant bélier, il pesa dans le noir sur les planches ; elles craquèrent, mais des dormeurs geignaient, un se leva pour aller pisser bruyamment dans le tonneau. Rodion poussa plus fort pour que le second craquement se confondît vite avec ce glouglou de fontaine. La planche se détachait, il la retint des deux mains, la nuit lui jeta sa fraîcheur au visage. Il regarda autour de lui. L'arrière d'une Ford le couvrait à demi. Le jeune Juif dormait, non, il feignait de dormir, ayant entendu, ayant compris. Ses paupières closes tremblaient, son souffle était oppressé. Rodion lui devina la sueur au front, aux narines. « Adieu camarade », lui dit Rodion en lui-même. Les routes de Sion passent par des prisons sans nombre, comme celles du prolétariat... De l'autre côté, Rodion rencontra le regard bien éveillé du Silencieux.

– Ferme les yeux ! Dors ! lui souffla Rodion avec une autorité désespérée.

Le Silencieux fit *non* d'un presque imperceptible mouvement des paupières. Rodion eut peur. Le Silencieux, couché, se tourna vers lui de tout son grand corps ; il étendit la main, saisit la planche déclouée, l'écarta, fit de la tête un signe : Va.

– Viens, murmura Rodion.

La barbe, cette fois, remua un peu. Non. Pourquoi fuirai-je ? Que fuir ? Mais toi, puisque la nuit fraîche t'appelle, va. Suis le désir de ton cœur, que Dieu te soit en aide ! Cette pensée n'était que silence, mais elle perçait le silence. Rodion entra en rampant dans l'ouverture faite par l'écart de la planche. Le Silencieux maintenait d'une main la planche de l'autre poussait Rodion dans les reins. La terre – absolument noire – l'air de la nuit dans les narines, dans les oreilles, dans la poitrine le martèlement régulier du cœur. Une vive douleur au ventre, – aïe, – la sensation du barbelé. La main du

Silencieux, mue par une divination, se glissait sous lui, le délivrait, le protégeait... Rodion, dehors, se redressa d'abord sur les genoux. Les constructions voisines découpaient sur un ciel tout ruisselant de cristaux des angles absolument noirs. Silence total. Rodion courut, sauta un mur, fila, ombre intelligente, sous une tourelle où veillait un soldat, et tout à coup s'emplit les poumons d'une fraîcheur inouïe... La courbe des Eaux-Noires luisait à ses pieds, entre la ligne des roches et la ligne des bois, au commencement de tout.

Galia se levait la première, au point du jour, pour casser le bois, aller chercher l'eau à la rivière, allumer le poêle, étendre sur les cordes le linge lavé la veille, nettoyer le poisson, cuire le pain, préparer la journée... Les cheveux serrés sous le bandeau rouge, elle sortit, mince, blême de visage, dans sa casaque flottante, une hachette à la main. Au ciel pâlissaient les dernières étoiles. Des ombres bleues se dissipaient sur la terre. Le bandeau rouge de la jeune femme fut une couleur unique dans un univers inondé de clarté. Elle portait cette couleur, elle ne la voyait pas. Heure de la gorge serrée, des bras froids, première solitude du jour. Il faut vivre. Casser le bois, porter l'eau, même avec ce cœur transpercé, cette faible nausée, ces paupières gonflées, parce qu'elle se réveillait au milieu de la nuit pour penser à Dimitri et pleurer sur elle-même en pensant à Dimitri. Elle choisit une bûche de bouleau, la planta d'aplomb sur le sol, leva la hachette... Au fond de l'enclos, dans les buissons quelqu'un bougea. Un curieux petit sifflement bas appela. Et Galia vit réellement que Dimitri lui faisait signe. Sa bouche se crispa. Ce n'était que Rodion.

– Galia, je me suis sauvé ! Je ne sais pas comment ça s'est fait. Elkin, on va sûrement l'envoyer à Moscou. N'espère rien : avec eux, il ne faut jamais espérer, prends courage. Moi, j'ai faim, trouve-moi à manger. Je vais marcher trois ou quatre jours par la steppe et les bois, jusqu'aux Eaux-Blanches. Je prendrai par le plus long, car on va me poursuivre. Vite, Galia, je n'ai pas une minute, j'ai faim, faim.

Il y avait une trépidation joyeuse dans sa voix.

Il attendit dans les buissons, pendant que Galia descendait au sous-sol. De seconde en seconde, la netteté se faisait plus grande en lui, comme sur la terre. Galia revint, les mains pleines de richesses : du pain, des oignons, du poisson sec, une pomme verte, des allumettes, un couteau, dix roubles, tout ce qu'elle avait.

– Tiens, voilà le passeport de mon frère... Pars vite, avant qu'il ne fasse grand jour... Tâche de passer le gué avec les bûcherons...

Elle lui remplissait les poches, heureuse de le toucher. Il se sentit comblé par un bonheur encore immérité, qu'il payerait plus tard.

– Galia, je ferai...

– Que feras-tu, Rodion ?

Tendue, toute droite, elle le regardait avidement, la bouche ouverte, sombre, les yeux vastes, argentés.

– Je te promets, Galia...

– Que promets-tu, Rodion ?

– Je te promets à toi, et aux autres, je vous promets à tous...

Il ne put pas dire quoi, dépassé par quelque chose de définitif, touchant enfin des certitudes que ni sa pensée ni sa parole ne sauraient exprimer.

– Adieu, Galia, merci à toi.

– Rodion, Rodion, quelle joie, quelle tristesse...

Elle lui prit tout à coup la tête dans ses deux mains, qui étaient souples et douces, l'attira à elle, l'étreignit, et il sentit qu'elle lui baisait les cheveux, que les sombres lèvres de Galia cherchaient son visage... Il les entendait murmurer :

– Adieu, Rodion, adieu, adieu, adieu... Sois fort, Rodion, tiens-toi toi-même avec des mains fortes... N'aie pas peur. Suis ton chemin, Rodion... Dieu soit avec toi. Va, mon Dimitri, Dimitri, Dimitri, va...

Rodion parti, Galia ramassa la hachette tombée à ses pieds. Cela lui fit du bien de la saisir avec force et de la soupeser à bout de bras. Elle revint d'un pas décidé vers la maison. Les larmes continuaient à couler, une à une, sur son visage décoloré. Ses yeux eurent un regard implacable pour la bûche dont l'écorce blanche scintillait sous la rosée et qu'elle fendit du premier coup.

Le camarade Knapp, chef du rayon, convoqua ses collaborateurs, chefs et sous-chefs de service, dans son cabinet, à deux heures de l'après-midi, comme en les grandes circonstances...

Sept uniformes se trouvèrent là, quatre paires de lorgnons, sept revolvers d'ordonnance ; il y avait deux maigres, un gros, un décoré, un chauve, le Malingre. Le gros, c'était Fédossenko, taciturne à cet instant, plus important que quiconque, mais travaillé d'une sourde inquiétude, le chef ayant la veille demandé les dossiers de la grande affaire en cours. Manquaient le chef de la milice criminelle, en expédition dans les bois voisins où il recherchait Rodion, et son adjoint égaré plus loin à la poursuite des bandits : celui-là ne devait revenir que sur une civière, la tête séparée du tronc. Au premier coup de deux heures, Knapp entra d'un pas rapide en faisant un signe à la ronde : restez assis, camarades, – mais sans serrer les mains. On remarqua son visage terreux, ses narines pincées, son regard fuyant plutôt que distant. Un froid entra avec lui. Il s'assit dans son fauteuil, devant son bureau. Le secrétaire, un jeune militaire aux moustaches comme Charlie Chaplin, toujours gai, aujourd'hui anonyme, lui présenta une feuille imprimée et un bloc-notes. Knapp, la tête baissée, toussota. Ses épaules étaient carrées, son cou droit, mince et ridé, sa poitrine plate. Une vieille vie racornie, peut-être ascétique, peut-être malade, sans doute fatiguée d'elle-même en train de se dessécher lentement... Son silence fut si pesant que le chef du service économique, qui fumait, confortablement enfoncé dans un fauteuil de cuir, en éteignit sa cigarette à peine allumée, contre le parquet. Le nouveau sous-chef des lieux de détention (son prédécesseur étant en prison depuis l'avant-veille, jour de la fuite de Rodion), pris de peur, eut un geste de pendu pour desserrer le col de sa vareuse. Knapp, usant envers ses subordonnés du procédé qui lui réussissait naguère avec les détenus qu'il interrogeait,

prolongeait un silence de banquise. À peine, s'il respirait. Enfin, levant la tête, les lunettes aussi grises que le teint :

– Camarades chefs et sous-chefs de services... (Une pause.) Je vous ai réunis aujourd'hui pour une affaire d'une extrême importance qui engage l'honneur de la Sûreté et notre responsabilité devant le parti...

Un si solennel exorde coupa le souffle à tout le monde. Les épaules du Malingre remuèrent, agitées par un mouvement nerveux. Le chef du service intérieur fit sur lui-même un effort surhumain pour ne point blêmir, il préféra tousser. Bon Dieu ! Si l'on avait découvert une fuite dans les stocks, si... Une même pensée roula de tête en tête : « Quel est le salaud de collègue qui m'aura dénoncé pour... ? » Knapp dédaigna de suivre son effet sur les visages. Personne ne fumait plus. Knapp dit :

– Camarade Fédossenko.

Habituellement, l'interpellé répondait à mi-voix : « Camarade chef... » sans bouger de place et restait assis. Mais cette fois son nom fut prononcé avec tant de glaciale autorité que Fédossenko se leva lentement, malgré lui. Ses grosses mains carrées rajustaient le ceinturon, le bord inférieur de la tunique. Tout ça ne présageait rien de bon, l'intonation du chef n'annonçait pas de félicitations ; pourtant le dossier...

– Camarade Fédossenko. J'ai passé la nuit à étudier l'affaire du centre trotskyste contre-révolutionnaire de Tchernobé. Votre façon de conduire l'instruction a été au-dessous de toute critique... Hum... au-dessous de toute critique...

Fédossenko, étranglé, fit un pas en avant et se mit au port d'armes. Tous les regards se collaient à lui. Le même *ouf* s'exhala sans bruit des six autres poitrines. Encaisse, mon gros ! Ah, tu faisais le fier ! l'important ! chargé d'instruire une grosse affaire politique ! Ben, mon collègue, ben mon cochon, tu peux te déculotter à présent. T'es bon. Et Fédossenko, d'une ouïe secrète, entendait ça. Tout s'écroulait autour de lui, tout, tout... Affreux. Et Knapp continuait :

– Qu'est-ce que ces affaires du pain de sept livres et des douze cents cahiers ? La directive de Moscou dit clairement : « On se réservera dans certains cas d'ouvrir contre eux des poursuites de droit commun sans toutefois que cela paraisse systématique... » Vous vous occupiez d'un pain de sept livres volé par des charretiers pendant qu'un Comité clandestin des Cinq poursuivait, parmi les déportés dont vous avez la surveillance, son activité... son activité... pernicieuse... D'où viennent les douze cents cahiers ? De Moscou. Avez-vous signalé au Collège central la présence d'opportunistes contre-révolutionnaires de droite actifs et organisés dans les services de répartition de l'instruction publique, à Moscou même ? Je vous le demande : l'avez-vous signalée ?

Fédossenko balbutia :

– Non.

Un murmure de réprobation l'entoura. Qui l'eût cru ? Une si criminelle négligence ? Oh !

– Parmi les détenus confiés à votre garde, le trotskyste le plus dangereux, de son propre aveu, s'est évadé. ÉVADÉ ! Camarades chefs et sous-chefs, nous sommes tous

responsables de cette chose inconcevable...

Le coupe-papier de Knapp claqua sèchement sur le bord de la table. Tout le monde savait la chose ; mais la stupeur de tous accabla d'autant plus le coupable que chacun se sentit soulagé pour son propre compte.

–... Moi le premier, qui ai toléré qu'un dossier de cette importance demeurât entre des mains incapables... (longue pause, reflet des lunettes grises sur tous les visages, voix chuintante) ou suspectes...

Si Fédossenko ne tomba pas à la renverse, c'est que ses reins de taureau gardèrent l'équilibre indépendamment de sa volonté. Il perdit toute contenance avec toute espérance, leva les deux mains dans un geste suppliant, dit sur un lamentable ton de reproche : *Comment pouvez-vous, camarade chef !...* se redressa véhémentement avec un cri : *suspect, moi, jamais !* mais tout cela à l'intérieur sous une apparence atterrée, absolument immobile et muette, tandis que sa face se congestionnait de plus en plus et qu'un vilain brouillard se tendait devant ses yeux.

– En elle-même l'affaire du Centre trotskyste est d'une gravité inattendue, mais votre dossier, loin de l'éclaircir, l'obscurcit étrangement. Je la suivrai désormais moi-même. Fédossenko !

(... tout court ? C'est ça..., c'est... c'est... la prison... la... la... la... pri...)

–... Je vous avais ordonné une procédure correcte, vous en souvenez-vous ?

(Par bonheur, quand un supérieur l'interrogeait, quelle que fût sa débâcle d'homme, Fédossenko retrouvait sur-le-champ le don de l'assentiment verbal. *Oui, camarade chef.*)

– Le malfaiteur évadé, avant de s'évader, nous a cependant adressé une plainte pour sévices de votre part. Vous reconnaissez-vous coupable ?

– Je... Non... Je ne sais pas...

– Un de vos subordonnés confirme la plainte de l'évadé. Ne vous pressez pas de nier ou d'avouer. Vous aurez le temps de réfléchir à la conduite que vous aurez à tenir devant les juges d'instruction du parti et de la Sûreté. Vous avez trompé la confiance du parti et saboté le travail de la Sûreté. Vous prendrez les arrêts jusqu'à nouvel ordre.

Le chef du service intérieur murmura « très bien ! » avec une outrageante désinvolture, la cigarette aux lèvres. Fédossenko dit :

– J'obéis, camarade chef, pivota sur ses talons, fit trois pas roides, ouvrit la porte, sortit, ne s'effondra pas, mais continua à marcher, la tête bourdonnante, tout droit par le corridor...

Alors, le Malingre surgit devant lui, en boitillant, une épaule plus haute que l'autre, des trous en place d'yeux.

– Par ici, camarade chef, vous permettez... Votre revolver, s'il vous plaît, camarade chef, vous permettez...

Le Malingre sautillait autour de lui, tel que Fédossenko ne l'avait encore jamais vu, avec une tête de mort plus que de vivant, une tunique trop large plaquée sur un thorax

vide, une voix fade de fantoche ou de fantôme... Fantoche ou fantôme, il referma soigneusement, sur Fédossenko anéanti, la porte d'une cellule blanchie à la chaux.

Rodion franchit les Eaux-Noires avec les premiers bûcherons en marche vers les coupes de bois. Ils se déchaussaient pour entrer dans l'eau et y suivre sur les pierres une piste connue d'eux seuls. Un lourdaud s'enfonça dans l'onde tout à coup bouillonnante où il se débattit un instant, avant de reprendre son équilibre. On riait.

– Facile de s'noyer ici, dit quelqu'un à Rodion. Y a des trous, on peut pas les connaître tous, et puis les pierres, elles se déplacent...

Rodion devait faire semblant de connaître, lui aussi, son chemin sur ces pierres perfides, d'une visibilité insuffisante à cause des miroitements. Il s'attacha aux pas de ceux qui le précédaient. Sous bois, pour se réchauffer, les bûcherons pressèrent le pas : Rodion eût voulu courir. La fièvre de la fuite l'envahit brusquement de la tête aux pieds : il eût sauté de joie, ri aux éclats, il eût dansé, mais il s'efforça de ne point se retourner trop souvent pour ne pas éveiller l'attention. Il se confondit avec les petits groupes égrenés sur le sentier en sous-bois que les aiguilles des pins rendaient glissant. Vers neuf heures du matin, on se mettrait à sa recherche avec des chiens. Que leur donnerait-on à flairer, aux chiens, puisqu'il ne laissait rien derrière lui ? Sa paillasse, chez les Kourotchkine ? Tant d'êtres en sueur avaient dormi dessus... « La misère me protège », pensa-t-il avec satisfaction. Il avait pris délibérément le chemin le plus long, le plus dangereux, le plus improbable...

Le danger surgit simplement à un détour du sentier, plus tôt qu'il ne l'eût attendu et Rodion s'en approcha lui-même d'un pas égal... Les silhouettes des sapins s'avivèrent dans ses yeux, le silence de la forêt devint doucement, terriblement sonore... Sous un très vieux sapin pyramidal, presque noir, un cavalier en manteau gris examinait les papiers des bûcherons. Il retournait attentivement entre ses mains le passeport ou le certificat de travail des « colons spéciaux », déportés eux aussi, – il regardait négligemment l'homme. C'était un jeune soldat au visage bouffi, aux mains sales, l'air mal réveillé. Son petit cheval roux aux poils longs léchait de la mousse sur le sol. Rodion sortit le passeport donné par Galia, qu'il n'avait pas eu le temps de bien regarder. Il ne savait pas encore son nouveau nom. Et la tête levée, pour voiler son propre regard, sans paraître le dérober, il dévisagea tranquillement le soldat, en le regardant non dans les yeux, mais au-dessous : ses narines, ses grosses lèvres gercées. « Si tu m'emmènes, petit frère, je t'étrangle... » Cette résolution nette descendit en Rodion comme une pierre jetée au fond de l'eau et tout fut calme à la surface. Son passeport contenait encore une petite carte blanche avec la photo d'un jeune homme rasé, endimanché, en blouse brodée au col : Rodion avait une barbe de dix jours, l'œil droit tuméfié, des dartres au menton... Le soldat lui rendit les papiers.

– Au suivant.

Le suivant, un vieux, aux épaules cassées, le cheveu long, la face ravinée de rides profondes et toute sillonnée de longs poils décolorés, n'était pas en règle. Des visas manquaient à son certificat de déporté. Il expliqua d'une voix geignarde, en montrant

ses côtes, qu'il souffrait d'un mal, qu'il ne pouvait pas, que le camarade Pétrov le savait, que le camarade Pétrov...

– Je crache dessus, fit le soldat. J'ai pas besoin d'tes explications. Les ordres sont des ordres, vieux frère. Faut qu'tu viennes avec moi...

Ils s'éloignèrent entre les sapins sombres, le vieux, cassé, la tête basse, précédant en silence le cavalier morne. Le cheval baissait aussi la tête, pour flairer la mousse au ras du sol et le cavalier se laissait porter, veule, les mains ballantes. Le bois, autour d'eux, ne fut que désolation.

Le sous-bois se teignit pour Rodion d'une chaude lumière verte. Rodion remplaça le vieux, déporté dans une équipe d'abatteurs.

– On a de la chance, dit le brigadier, ce soir on aura fait la tâche...

Ils la firent. Vers midi, quand le soleil cribla de diamants les cimes pointues des sapins, les hommes, nus jusqu'à la taille, se démenèrent âprement dans des flaques de lumière plaquées sur la terre rousse. Les haches s'acharnaient sourdement sur des troncs dont les blessures que nul ne remarquait étaient délicatement colorées. La résine fraîche y perlait en grosses larmes. Son odeur se mêla à celle de la sueur. Une scie lançait son cri monotone en deux notes rythmiques, pareil à la plainte d'une bête inconnue. En fin d'après-midi, les bûcherons mangèrent du pain avec du poisson sec dans lequel brillaient des cristaux de sel. Quand le soleil ne fut plus qu'une boule incandescente au bord dentelé des cimes, le travail cessa tout à coup. Trop las pour jurer, les hommes avaient maintenant des yeux enfoncés et luisants de malades et de lourdes mains calcinées aux veines saillantes ainsi que des cordelettes bleues fantastiquement nouées sous la peau. Rodion se redressa avec peine, tourmenté par des échardes, meurtri aux jambes et aux épaules par les branchages d'un sapin dont la chute avait failli l'écraser.

– Ben quoi ! dit-il joyeusement, on vit !

Personne ne lui fit écho. Il songea qu'il fuyait seul, que les autres reviendraient demain et tous les jours suivants, peut-être tous les jours d'une vie entière dans la forêt bourdonnante de silence pour y accomplir cette tâche démesurée. Ils iraient indéfiniment de leurs taudis aux vieux arbres condamnés, du sommeil au labeur, obsédés par l'idée de la tâche et par la faim, car la tâche c'est le pain et le pain veut la tâche et ni la faim ni la tâche n'ont de fin... Rodion les quitta parmi les ombres violacées du soir. Nul ne songeait à lui qui s'attarda le dernier sur le sentier du retour. Esclaves ! Esclaves ! camarades !... Rodion leur dit adieu en lui-même avec un soupir de délivrance. Il se guida sur les étoiles, les membres rompus de fatigue, la tête ardente, la démarche chancelante et décidée comme d'un homme ivre. Les sapins l'entouraient de hautes silhouettes immobiles, la roche affleura soudainement au sol, il glissa, tomba, se releva, repartit en haletant au milieu des ténèbres tantôt azurées, tantôt pailletées, car il y pleuvait des étoiles. En réalité, – s'il y avait une réalité plus vraie que celle de sa course à demi délirante – la soif et la fièvre faisaient danser des disques d'argent dans ses prunelles élargies sur la nuit. Soif et fièvre ne lui permirent plus de penser, mais il marcha, il marcha, se déchirant les pieds aux racines et aux cailloux, jusqu'à l'heure la plus profonde de la nuit, la plus insensée de la soif, la plus exaltée de la fuite, la plus proche peut-être de la mort... Sans doute était-ce le lendemain ou le surlendemain. Les

étoiles se glacèrent instantanément, des profils d'arbres durs se déployèrent sur le ciel et Rodion tomba à la renverse, traversé par cette idée, qui rampait dans son cerveau ainsi qu'une petite flamme bleue sur le sol : « Je me noie... » Était-ce le quatrième ou le cinquième ou le sixième jour de sa nouvelle vie ? Comment se traina-t-il, en mâchant pour apaiser sa faim, des feuilles de sapin et de la mousse verte, rafraîchissante au palais, qui avait un goût de pierre humide et sous laquelle bougeaient encore, entre les dents, de tout petits vers salés, comment se traîna-t-il hors du bois, en pleine clarté blafarde, vers le ruisseau qu'il entendait distinctement murmurer, le ruisseau qu'il entrevoyait à cent pas, courant parmi les racines, le ruisseau qui n'existait pas ? Comment ?

Et tout à coup, le paysage se déploya sur deux plans ouverts, les arbres en foule moutonnante se tassèrent dans un vaste passé, un éboulis de roches figées dégringola vers le large ruban laiteux d'un fleuve, de l'autre côté duquel s'allongeaient une plage de sable légèrement dorée, puis des buissons, puis la steppe. Et la joie trop forte de Rodion fut accablée par la peur. « C'est fini, c'est le mirage... » Désespéré, il descendit vers le mirage. Ses toutes dernières forces se dépensèrent en mouvements économes pour ne point tomber (peut-être ne se fût-il plus relevé), trouver où s'agripper des mains, où poser le pied, se rapprocher du mirage. Toute son intelligence réveillée du silence, de la fièvre, de la soif, du délire, de la volonté même de vivre qui fait naître le délire et le mirage, se concentra sur l'eau prodigieuse, étalée en nappe de ciel, de plus en plus près. Ce n'était pas un mirage puisqu'elle se rapprochait, puisqu'il discernait des brins d'herbe tout au bord, mais pourquoi n'y aurait-il pas de brins d'herbe au bord du mirage ? Il ne crut à la réalité de l'eau que quand il s'en abreuva.

... Un jour encore s'écoula hors du temps mesurable, entre le mirage vaincu, la réalité de l'eau, la tristesse glacée du soir. Rodion reprenait des forces. Le soleil léchait les blessures de ses pieds nus. Il ne sentait plus sa faim. Il fallait franchir à la nage ces trois cents mètres d'eau réelle, le lendemain quand le soleil serait au zénith. La nuit fut boréale, éclairée par une lune énorme. Des chauves-souris tournoyèrent tout près. Rodion crut se réveiller en sursaut, mais il sortit seulement d'un rêve arrivé à la limite de la vraisemblance pour retomber dans une torpeur transie. Le matin aux dents claquantes fut plus long que la nuit, puis le soleil monta dans la solitude pure du ciel. Quand la terre et le fleuve en furent tout embrasés, Rodion se déshabilla, fit un paquet de ses hardes, qu'il s'attacha sur la nuque, observa très attentivement l'autre rive ensablée, entra lentement dans l'eau si froide que toute sa chair se hérissa. Un pas de plus, il y tomba, la roche finissant là. Le froid le transperça de part en part, mais il nagea calmement à travers cette glace liquide, blanche, dorée, dont la puissance le dérivait lentement. Toutes les dix secondes, il levait la tête vers le soleil, bouche ouverte, yeux éblouis, pour happer l'air chaud. Il ne voulait pas, tant il ménageait ses forces, se retourner pour mesurer la distance parcourue. Et plus il nageait, plus la nappe scintillante s'élargissait. Un million d'épingles lui déchirèrent la peau. Il nagea avec frénésie, les entrailles tordues par d'étranges douleurs. Mais le sable tiède et doré, qui oscilla enfin devant ses yeux, n'était que mirage... Ses muscles se crispèrent violemment, sa bouche ouverte pour boire de l'air aspira de l'eau, de l'eau, un tonnerre assourdi roula dans ses oreilles, puis éclata en carillons, l'effort fou qu'il fit pour surmonter la douleur

et l'asphyxie le retourna sur lui-même et la dernière chose qu'il vit sur la terre, ce fut la haute muraille noire des hauteurs couronnée de sapins... La vaste forêt monta inexorablement, remplissant le ciel, débordant la terre pour basculer sur le nageur perdu... Détaché de lui-même, le noyé vit se refermer sur lui un fleuve net, sans une ride, comme abstrait.

Un homme, accroupi devant un feu de brindilles, y faisait cuire une viande écumante et saignante, suspendue à une sorte de trépied. Rodion, en ouvrant les yeux, vit cet homme de dos. Un bonnet en peau de bête le coiffait, poils hérissés. La première pensée de Rodion se mêla de salive car la viande grillée répandait son fumet au soleil. Rodion reconnut le sable doré sur lequel il était étendu, vivant, nu, exténué, dans une immense tiédeur. L'homme, comme s'il eût senti le regard posé sur sa nuque, pirouetta sur ses talons nus. Rodion lui vit un front bas sur lequel tombaient des cheveux bouclés, couleur de paille sale, une grande bouche fendue de travers, un nez charnu marqué d'une cicatrice, des yeux petits, pointus, rusés, aussi bleus que le ciel.

– Te voilà de retour ?

Rodion lui reconnut le parler chantant des gens des Terres-Noires.

– Merci, dit-il simplement et il ajouta après une pause, – camarade.

– Je t'en fous des camarades, moi. Quel camarade que t'es pour moi, noyé à la manque ? Sais-tu seulement si je ne vais pas te livrer pour toucher la prime ? Tu crois que ça ne se voit pas que tu t'évades du camp ? De quelle brigade que t'étais ? Brigade Yagoda, Brigade des enthousiastes ? Socialisme triomphant ? Je les enquiquine toutes, citoyen. Si tu ne veux pas que je te refoute à l'eau, faut pas me traiter de camarade. Dans ce pays, tu sauras qu'il n'y a plus rien : ni socialisme ni capitalisme, tas de putains vérolées. Y a toi et moi et, si l'un des deux est de trop, la question sera facile à régler sans délibération des masses...

L'homme, tout en monologuant, d'un ton mi-railleur, mi-coléreux, s'occupait de bien griller la viande. Rodion, réconforté par cette voix de basse, fit jouer ses membres : ils fonctionnaient, presque douloureux. Une subite confiance en l'univers le rendit cordial.

– Je m'excuse. Merci tout de même. Ça sent bon.

– Ça sent le louveteau grillé, expliqua l'autre. Je l'ai tué ce matin dans son terrier. Il m'a mordu le pouce, ce gremlin d'animal. Je le croyais pas si leste. Y en a beaucoup par ici. Je suis un loup pour les loups, moi : je les flaire, je les guette, j'connais tous leurs trucs et eux savent pas encore les miens. C'est moi le plus malin, tu comprends, dans cette lutte de classes. Alors c'est moi qui les bouffe. (Ses yeux riaient.) Je repère le terrier. Quand la louve part en chasse, j'arrive tout doucement. Faut faire vite. J'sifflotte, j'imité les petits grognements de la louve, comme ça, tiens... ça les inquiète ou ça les charme, je ne sais pas. Le louveteau s'amène ; il montre le bout de son museau tout rose et gris, puis un œil de chiot méfiant. J'sifflotte encore, pour les mettre en confiance. Je lui laisse voir ma main gauche, ça l'intrigue, il n'a jamais vu une main d'homme, il ne peut pas se douter que c'est fait pour tuer d'un tas de façons, c'est innocent, un louveteau, c'est idiot, et ma main ressemble à une bête inoffensive, elle est rose, alors il

se pourlèche les babines, puis il saute dessus, pour jouer, je pense, car il n'est pas encore assez fort pour être méchant, mais j'ai l'autre main, moi, moi, et je lui casse la nuque, au louveteau, avec ça...

Ça : un silex en tout point semblable aux armes de l'âge des cavernes.

– C'est ça mon régime de la production. J'ai pas besoin de coopératives, moi.

L'homme prit dans ses doigts, d'un petit sac de toile, une pincée de gros sel, dont il saupoudra une tranche de viande grillée qu'il jeta presque au visage de Rodion.

– Tiens, bouffe.

Rodion était si faible qu'il attaqua des dents cette viande mêlée de sable, à même le sable, sans même tenter de la prendre avec ses mains, afin de ne se mouvoir que le moins possible... Un temps passa, peut-être long. La chair du louveteau avait un goût de sang délicieux, un goût de soleil, un goût de vie.

– Comment m'as-tu tiré de l'eau ? demanda enfin Rodion.

Assis sur ses jambes repliées, à la manière des Samoyèdes, l'homme continuait à dévorer de la viande grillée qu'il tenait dans ses deux mains. Des os craquaient sous ses dents. Les cheveux lui tombaient sur le front et les yeux. Ses yeux luisaient de bonne humeur, moins toutefois que ses dents. Il ne répondit qu'après un long temps, après avoir craché sur le sable des tendons mâchés et des petits os broyés dont il avait sucé la moelle.

– Demande plutôt pourquoi, dit-il gaiement. Je m'intéressais peut-être davantage à ton baluchon qu'à ton museau. Si t'avais eu de bonnes bottes, je ne sais pas si je ne t'aurais pas renvoyé au fond de l'eau. À quoi qu'elle va servir, ta vie ? Moi, j'en ai pas besoin et la terre entière s'en fout, je t'assure, comme je m'en fous. Je ne sais vraiment pas pourquoi je ne t'ai pas laissé descendre tout doucement vers la Mer-Blanche entre deux eaux. Ça aurait peut-être mieux valu pour toi. Un noyé de plus n'a jamais fait de mal à personne. Et personne ne lui demandera son passeport. J'ai peut-être eu envie de ta société, couillon. Pas pour longtemps.

Rodion écoutait en rêve. Sur la frange verte des buissons régnait une telle transparence... Il demanda :

– Comment t'appelles-tu ?

L'autre haussa les épaules.

– Ivan.

– Ivan Sans Souvenirs ?

– Justement.

Ivan se leva, repu, souriant drôlement de bien-être. Il se promena un moment entre le sable et le ciel. Il remplissait le vaste paysage : son front bas, ses épaules arrondies, sa mâchoire épaisse, ses vigilants petits yeux, leur gaieté bleue aiguisée de ruse. Trapu, large et lourd, paraissant, debout, d'une force énorme, vêtu à peu près comme un chasseur de la taïga, il revint vers Rodion, couché nu, les membres écartés, frissonnant. De toute sa hauteur, il regarda Rodion et tout à coup déclama, sur un ton plaisant

d'écolier :

*Diadia ! diadia ! nos filets
Ont ramené l'corps d'un noyé...*

C'est du Pouchkine, dit Rodion, au bord de l'inconscience.

- Et Shakespeare, fit Ivan, imperceptiblement railleur, connais-tu ce nom-là ?
- Non... je n'ai lu que Hegel, Hegel...
- Possible. Mais t'as la fièvre, mon noyé.

Qu'il y avait maintenant de chaleur dans ses intonations... Rodion, défaillant, ferma les yeux. L'homme s'agenouilla près de lui et, des deux mains, se mit à couvrir de sable le corps nu du gars. Rodion sentit sur toute sa chair cette tiédeur matérielle. Ses traits se détendirent. Son visage enfantin émergea seul du sable. La lumière, traversant ses paupières et son sommeil, éteignit en lui toute pensée. Il revivait.

... Il passa plusieurs jours avec l'homme, Ivan, qui disait ne pas savoir le nom du fleuve ni celui de l'autre fleuve dont il fallait trouver le confluent, à deux ou trois jours de marche en amont : là descendaient sans cesse de grands radeaux chargés de bois ; en naviguant trois jours dessus on arrivait à une ville, une ville sans nom ni souvenir aussi, car cet homme se méfiait des hommes, du langage, des noms, des chiffres, des souvenirs.

- Les fleuves n'ont pas de nom dans la nature, disait-il malicieusement. Les noyés n'ont pas de nom au fond de l'eau, frère, et tous le même visage bleu... Les loups ne savent pas qu'ils sont des loups... C'est ainsi... ainsi...

Il conduisit Rodion à son gîte, un large et confortable terrier, bien sec, creusé dans la terre même de la steppe, bien exposé au soleil, bien caché dans les buissons. Rodion pensa que plusieurs hommes avaient dû y travailler, tant l'aménagement en était bon. Deux manteaux de cavalerie et des douillettes d'hiver y faisaient une couche confortable. Rodion, en s'endormant là pour la première fois éprouva une crainte. Pourquoi Ivan ne me casserait-il pas la tête, cette nuit, pourquoi ? Aussitôt, il se répondit lui-même : Fusillé à la manque et noyé à la manque, on est fait pour dormir ensemble sous terre. Qu'aurait-il besoin de ma mort ? Qu'ai-je besoin de ma vie ? Tout est sans importance. Plus de problèmes. La simplicité des choses donnait un léger vertige. La terre était vaste, vaste... Ils se quittèrent sans poignée de main ni paroles inutiles, taciturnes tous les deux, sans doute parce que ce jour-là le ciel blanc était lourd. Rien à se dire à la limite de la plage, où commençait une lande assombrie. Rodion s'en alla vers la ligne noire des montagnes du lointain. Ivan balançait à bout de bras un tronçon de carabine, sciée au canon, sciée à la crosse. Quand Rodion se fut éloigné d'une centaine de mètres, Ivan leva cette arme mutilée pour l'agiter longuement au-dessus de sa tête. Il parut faire d'incompréhensibles signaux. Rodion, qui marchait vite, se retourna plusieurs fois pour lui répondre en agitant sa casquette...

... L'autre fleuve sans nom était plus large. Il emportait, entre des escarpements de

roches violacées, une étonnante largeur de bleu céleste. Des troncs d'arbres y flottaient. Une fumée se vrilla au-dessus d'un bois. Rodion ne fut plus qu'attente, guet. Caché sur la rive bordée de hautes herbes pointues comme des épées, il vit passer majestueusement un grand radeau fortement charpenté, portant toute une construction en troncs d'arbres : et des hommes y parlaient très haut, en une langue qu'il ne comprit pas, finnoise ou samoyède ou syzrane ou mari, – des hommes blonds assez bien habillés de chandails et de vieux cuir roux – probablement des communistes. Le radeau suivant se montra plusieurs heures plus tard, un peu avant le coucher du soleil, au travers d'un nuage de moucherons. Plus léger, moins chargé, deux jeunes gars le conduisaient, debout, avec de longues perches. Rodion les héla et ils accostèrent avec une sorte d'indifférence, l'accueillirent sans mot dire, lui mirent entre les mains une perche. Tout se faisait de soi-même. Sitôt que le soleil se fut couché, les roches prirent une teinte de sang noirci, le fleuve devint hostile, les morsures des moucherons douloureuses. Alors les deux gars entonnèrent une chanson de forçats d'autrefois qui disait :

*Nous allons remuant nos chaînes
Par la route du malheur,
Nous allons portant nos cœurs
Le long du destin amer,
Nous nous sauverons un soir,
Belle fille, tu nous aimeras,
Et puis on nous repincera,
Belle fille, tu nous pleureras...*

Cette strophe, la seule qu'ils connussent, ils la répétèrent à n'en pouvoir plus ; de fatigue, de sourde tristesse. Rodion chanta avec eux, tout en travaillant de la gaule, car il leur fallait une grande attention pour ne pas être jetés par le courant contre des roches. Dans les moments critiques, les trois gars, penchés sur l'eau ténébreuse, s'arcboutaient pour accueillir le choc dans leurs poitrines, avec un seul rauquement assourdi et l'un d'entre eux jurait. Ils reprirent au clair de lune le chant des chaînes et du malheur, et de l'amour, et du déchirement, jusqu'au moment où ils s'embossèrent, fourbus, dans une sorte de crique, pour y dormir. À l'aube, Rodion dit aux deux gars qu'il avait de l'argent et ils lui vendirent trois roubles un morceau de pain noir. Par prudence, il les quitta à quelques heures de la ville. Il sauta adroitement sur la rive. Les deux gars, s'étant retournés, ne le virent plus. La surface de l'eau miroitait, absolument calme et les arbustes immobiles s'y reflétaient en vert émeraude.

– Un évadé, fit l'un, Dieu soit avec lui.

L'autre répondit, en écho :

– Un évadé... Que le diable l'emporte...

La ville commençait par de pauvres maisons en troncs d'arbres, espacées derrière de petits enclos délabrés. Une fillette y surgit en courant, les pieds nus, tout noirs. Rodion s'arrêta, émerveillé. Il regarda avec une joie naïve, mêlée d'un tout autre sentiment, âpre et presque terrible, ces maisons familiales, toujours les mêmes, couvertes de chaume ou de planches tellement usées par les intempéries que l'on voyait le ciel au travers. Quelle

ville était-ce ? Il n'osa pas le demander. Il se mêla aux gens, cherchant un écriteau, un affiche du soviet local. Mais c'était une ville sans écriteaux, sans affiches, peut-être sans nom, une petite ville banale, tout à fait anonyme, avec des ruines d'églises, des coopératives aussi vides que partout, une file de gens devant la boutique close du *Tabak-Trust*, un marché misérable où les têtes allongées des chevaux, les visages des gens, les vêtements, les rares sacs de grains, tout avait une couleur de boue sèche... Sur le transparent rouge tendu au-dessus de la grande rue, Rodion vit, sans vouloir les lire, des mots délavés par la pluie : *enthousiasme, industrialisation...* Sa marche errante d'affamé le conduisit à un vaste chantier hérissé d'échafaudages et de hautes carcasses de bâtisses en briques rouges. Des camions ivres cahotaient dans des flaques de boue, sans effrayer les petits chevaux résignés, attelés à d'antiques charrettes. Des tonneaux de ciment crevaient une palissade et des hommes s'affairaient pesamment parmi les camions, les chevaux, les charrettes, le ciment, les échafaudages. Rodion lut sur une porte : *Ici on embauche manœuvres, maçons, charpentiers stucateurs et autres, soupe et baraque*. Il poussa la porte. Ça sentait le gros tabac, la chaux fraîche, le crottin, la benzine, c'était plein de voix enrouées qui discutaient une histoire de charroi égaré, de chauffeur saoul, de vingt-sept roubles, de commission de contrôle. Rodion s'offrit comme aide-maçon.

– Bon. Si tu sais y faire, on va te mettre à l'essai, à la deuxième brigade, l'« Émulation socialiste » ; elle a un rendement quotidien de 19 % supérieur à la moyenne du plan. Trois roubles soixante-cinq par jour, la soupe des techniciens, t'as de la veine. Seulement, faut la tâche, ici, frère, on exécute le plan, on ne veut pas de fainéants. Si ça ne va pas, j'te fais passer demain à la quatrième, la brigade des jean-foutres : tableau noir, deux roubles quarante-cinq et la soupe aux choux aigres, marque La Colique.

– Je ferai la tâche, dit Rodion, avec une imperceptible note de raillerie envers lui-même. Je suis conscient, citoyen. Qu'est-ce qu'on bâtit ici ?

– La maison de la Sûreté du rayon, camarade prolétaire. Alors, tu comprends qu'il nous faut du travail proprement fait. Y a l'émulation avec les brigades pénitentiaires.

L'équipe dont fit partie Rodion comptait une femme qui lui apprit à porter, sur les reins, le dos, la nuque sa charge maximum de briques solidement ajustées, à la porter jusqu'au faite des échafaudages assez vite pour que les maçons de la 5^e pénitentiaire ne cessassent pas un instant leur labeur régulier. On n'avait ni le temps de souffler ni celui d'échanger quelques mots, ni celui de fumer et d'ailleurs il était défendu de fumer, et d'ailleurs on perdait le goût de tout. On mâchait pour se donner du cœur, du mauvais tabac à soixante-cinq kopecks les vingt cigarettes. La femme pouvait avoir trente ans. Elle se cachait pour boire. Lorsqu'elle vit à Rodion une face crispée de moribond, ruisselante de sueur, elle le rejoignit sur une passerelle branlante d'où l'on découvrait un très doux paysage d'humbles toits et de prés d'un vert léger qui se confondaient avec les horizons. La femme tendit à Rodion sa bouteille d'eau-de-vie.

– Bois vite ! si le brigadier nous surprenait, on ne raterait pas l'amende...

Rodion, écartelé par la fatigue, absorba avidement ce feu liquide. Ses jambes tremblaient sous lui, sans arrêt, mais il se sentait sauvagement fort et lucide ; il voyait la réalité avec une intensité de rêve. La femme avait une poitrine plate, un visage d'usure et

de résistance aux traits durement creusés. Les yeux s'y enfonçaient dans des cernes sombres. Du plâtre aux lèvres, de belles dents, mais une cassée juste sur le devant de la bouche. Elle demanda :

– Ça va-t-il mieux ?

La brise agitait les coins de son serre-tête gris noué sous le menton. Elle se détachait de toute sa haute taille au-dessus des échafaudages et derrière elle il n'y avait plus que des espaces aérés, des plaines, la terre russe, la terre tourmentée de la révolution, ses eaux noires, ses eaux moirées, ses eaux transparentes, ses eaux glacées, ses eaux mortelles, ses eaux vivifiantes, ses forêts enchantées, ses boues, ses villages indigents, ses captifs sans nombre dans la vie, ses fusillés sans nombre dans les tombes, ses chantiers, ses masses, ses solitudes et tous les grains qui germent dans ses entrailles. Rodion vit tout cela, indiciblement, tout jusqu'aux graines en germination puisqu'elles sont réelles, en vérité. Et que la femme qui buvait à cet instant l'eau-de-vie au goulot de la bouteille était vraiment, totalement, un être humain. Cela, il fut tout illuminé de le voir si bien.

– Écoute, dit-il doucement, sais-tu ce que nous sommes ? Y as-tu jamais pensé ?

Elle le considéra avec étonnement. Et elle avait un regard bleu de fer, très droit, teinté d'angoisse.

1936-1938.